This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. PER.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIX-HUITIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LIX.
AVEC PERMISSION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

LA LOGIQUE DES BIENSEANCES;

OU

Brochure ſur le Bonheur. *

COMME l'utile eſt aujourd'hui la régle du beau, & que le ſoin des bienſéances eſt une branche de l'amour-propre, l'alliance des deux titres que je donne à cette brochure ne doit pas ſurprendre. J'ai cru même ne pouvoir me diſpenſer de les

* L'Auteur avertit les ſots qu'il a pris le ton ironique dans cette Piéce.

réunir. Me borner au second eût été m'annoncer par une trivialité; rien n'étant si commun de nos jours que les Essais sur *le bonheur*; & m'en tenir au premier eût été vouloir n'être pas même feuilleté par nos jeunes Dames à vapeurs.

J'ai dessein de fixer la nature des bienséances, & d'en peindre les avantages. Mais voulant avoir des Lecteurs, j'avertis d'avance, que je n'écris point un Sermon, je fais simplement une spéculation d'intérêt. Je connois mon siécle; son goût est si décidé pour l'utile, qu'il est même du bon ton de chercher son bonheur à l'exclusion de celui des autres. Et qui peut le trouver mauvais? Dépend-il de moi d'être organisé de maniére que le bien d'autrui affecte agréablement mes nerfs? Je prétens donc qu'une observation soigneuse du *décorum* est un moyen sûr de se rendre heureux. Encore une fois, ceci n'a point trait à la Morale; qu'on éloigne cet odieux soupçon, j'en conjure. Les bienséances n'interdisent aucun des solides plaisirs du vice; elles rendent la débauche honnête; elles ne nous distinguent des gens sans mœurs que par un voile léger, & elles nous épargnent l'ennuyeuse accusation de scandale; ce qui est un bien, parce que l'ennui s'oppose au bonheur. La

La premiére loi de la décence est de se respecter. Mais pour éviter en cela toute ombre d'affectation, le plus court est de concevoir, si on le peut, une profonde estime pour soi-même. Il est très-permis de se louer, quand la bouche paroit n'exprimer que l'intime persuasion. On peut aussi recevoir sans rougir des éloges donnés en face; mais en témoignant d'un air ingénu & vrai qu'on croit sincérement les mériter. Que votre stile de conversation soit énergiquement bref: Soyez censé n'ouvrir la bouche que pour frapper des coups de force & de lumiére. Raisonne-t-on Métaphysique? quoique vous y compreniez peu, marquez, par une sorte de ricanement, que la dispute nait d'une équivoque, & qu'on ignore les grands principes. Soyez distrait quand on vous parle, & paroissez ne goûter que foiblement ce qu'on vous dit. Ces précautions sont une maniére honnête de faire entendre que vous saisissez le vrai des choses, que vous êtes en correspondance avec les D... & les d'A... que vous possédez sur l'Histoire générale du Monde, des anecdotes très-particuliéres, & que si vous ne les imprimez pas, c'est que vous avez par devers

vous des raiſons pour ne pas les rendre publiques.

La bienſéance preſcrit auſſi des égards pour les préjugés vulgaires. Bien des gens croyent ſérieuſement à une autre vie, & à la différence du vice & de la vertu. Que faire à cela? Prenez-en votre parti, & ayez pour eux de la tolérance. S'ils n'ont point aſſez d'eſprit pour s'élever au Matérialiſme, s'ils ne connoiſſent pas les ouvrages immortels que nos grands maîtres en l'art de nier ont écrit ſur ces importans ſujets, s'ils honorent la Divinité, & croyent que la penſée n'eſt ni impénétrable ni étendue, n'oubliez pas qu'ils ſont hommes; vous devez toujours reſpecter en eux votre eſpèce quoiqu'étrangement défigurée; vous devez les plaindre, je dirai plus, leur faire du bien quand ils ſont dans la néceſſité. J'hazarderai même une penſée: Si ces vieux préjugés ſubſiſtent encore dans pluſieurs cerveaux, ce n'eſt peut-être pas un grand mal. Il eſt bon que la populace ait un frein & une marque de ſujettion, qui mette entre elle & ſes ſupérieurs un grand intervalle. La dévotion & la vertu lui inſpirent la modeſtie qui lui convient; & ſi tous prenoient le vol hardi de

de l'impieté & du vice, où feroit la fubordination fi néceffaire dans la focieté civile?

Gardez vous donc de prêcher l'irréligion dans les converfations communes; cela feroit d'un Miffionnaire, & tout ce qui fent le zéle convertiffeur fied mal à un fage. D'ailleurs vous courriez grand rifque de tomber dans le lieu commun. Dites-vous bien qu'un blafphème, tout blafphème qu'il eft, perd de fon prix par le long ufage. La belle gloire pour vous d'être l'écho du vulgaire des gens fans principes! Seroit-il enfin de la bienféance, de facrifier à l'amufement d'une compagnie, des vérités dont la perfuafion intéreffe toute l'humanité? Il n'y a qu'un cas où je pourrois vous permettre de détruire ces opinions, ce feroit fi vous compofiez un livre, où vous réduiriez toutes les impiétés à un feul principe. L'entreprife feroit féduifante, & pourroit s'excufer par le prix que donneroit à un tel ouvrage le mérite du fujet, par l'avantage d'en débiter cinq à fix mille exemplaires avant que perfonne en eût fait la lecture, par la fatisfaction de fe dire, J'amuferai les Sybarites qui penfent, je leur épargnerai la peine d'ouvrir un folio pour trouver un fyftême de libertinage.

nage. Votre dessein seroit peut-être pernicieux, mais il seroit neuf & digne de vous.

On vouloit autrefois qu'un écrivain complimentat son lecteur dans une humble & longue préface; aujourdhui on le tient quitte pour un mot d'avis, qui revient à peu près à ceci : *Je suis fat & bref.* C'est une formalité de convention, à laquelle la bienséance veut qu'on se prête, & qui changera dès que les *in-quarto* seront à la mode, ce qui ne tardera pas. Les courtes préfaces sont déja un peu difficiles, depuis le devoir que tout Auteur s'impose à présent d'instruire à fond le lecteur du délabrement de sa santé. Personne n'ose écrire sans déclarer qu'il va mourir, qu'il n'est plus qu'un squelette ou une ombre. Mais je crains que le public ne soit plus d'humeur à en croire un écrivain sur sa parole, quand il en verra une centaine, qui s'étoient donnés pour agonisans, survivre la plupart à leurs ouvrages. On exigera des attestations de la Faculté, qui surement tiendront de l'espace. Rien, à vrai dire, de plus ridicule qu'un homme en pleine & forte santé, & qui s'avise d'écrire. N'est-ce pas assez pour lui de bien digerer & d'avoir la tête libre, sans vouloir chasser sur les

plai-

plaisirs de ceux qui sont doublement malades? Contentez vous, lui dirai-je, de bien remplir toutes vos fonctions animales; laissez la Métaphysique aux nerfs dérangés, les vers amoureux aux poitrines rétrécies, & les comédies à ceux qui sont menacés d'une mort prochaine.

Venons à des objets plus sérieux. Si la liberté est un bien inestimable, l'avantage d'être affranchi de ce qu'on appelle vertu n'est pas à *mépriser*, & cet avantage est le fruit des bienséances. Quoique le vrai Philosophe soit au-dessus des régles de la vertu, je veux qu'il en prenne les déhors; & pourquoi s'y refuser, si sa gloire & sa fortune y sont attachées? Il est indigne de moi, dites-vous, de porter un masque: Mais raisonnons. Tout *homme veut* son bonheur, nul n'est blâmable de rechercher ce qui le procure. Or ce principe qui vous guérit du remors, est aussi un antidote contre la honte. En effet, pour quelle raison vous reprocheriez-vous l'apparence de la vertu plutôt que la réalité du vice, si l'apparence de la vertu & la réalité du vice vous conduisent également à vos fins?

Les fruits qui naissent des apparences vertueuses sont assez grands pour vous dédom-

mager de la contrainte qu'elles imposent; elles vous procureront un fonds d'estime générale, dont le revenû ne trompe presque jamais. N'étant point réduit à vendre le même ouvrage à un seul Libraire, pouvant nier dans l'occasion une dette ou un dépot, ou faire honnêtement quelque coup de main, vous corrigerez amplement les torts de la fortune à votre égard; vous vous mettrez en état de faire sur vos vieux jours des fondations pieuses, au grand scandale des dévots; vous bâtirez des hôpitaux pour les enfans trouvés, à la consolation des vrais citoyens: Et si l'on ne vous canonise pas après votre mort, c'est que vous vous serez trop bien expliqué pendant votre vie, sur le peu de cas que vous faites de toutes les distinctions qui viennent si tard.

Mais une maxime essentielle à un écrivain qui s'aime, est de témoigner dans ses ouvrages à tout le genre humain l'affection la plus vive. Qu'il prenne le titre sublime de Citoyen de l'Univers. Qu'à l'idée de l'espéce humaine, il s'extasie & répande un torrent de larmes. C'est le propre du Philosophe, qu'un mot général, une idée abstraite, excite en lui la plus forte émotion, tandis qu'un pauvre éten-

étendu ſur le grand chemin, ne lui inſpire point de pitié : car abſorbé par l'idée des maux qui affligent l'eſpéce entiére, la miſére d'un ſeul homme eſt trop peu de choſe pour l'émouvoir. Les rélations même de ſocieté, de parenté, d'amitié, qui ont tant de priſe ſur les cœurs vulgaires, & rétréciſſent la ſphère de leurs ſentimens, ont peu d'accès dans ſon ame, occupée du bonheur de toute l'humanité. Et ſi dans pluſieurs cas il ſe montre dur, s'il écrit des *libelles*, s'il tourne le dos à un ami malheureux, ne l'en eſtimez pas moins ; ſes écrits témoignent de reſte la tendre affection qu'il porte à cet Univers ; & quand il immoleroit à ſon reſſentiment une cinquantaine d'individus, qu'eſt-ce que cela comparé à huit-cent millions d'hommes ?

Ecrivant comme je le fais ſur les bienſéances, ce ſeroit les violer que ne pas dire un mot du beau ſexe. Dût-on ſe récrier au paradoxe, je ſoutiens que les femmes ſont obligées d'en obſerver les loix. Elles feront moins parler d'elles, je l'avoue, en s'y ſoumettant ; peut-être elles en ſeront plus heureuſes : celles qui ſçavent le prix du myſtére, ne dédaigneront pas un triomphe obſcur. *Felix quæ latuit !*

tuit ! Quelque affranchi de préjugés que ſoit notre ſiécle, peu de maris ont l'ame aſſez élevée pour ſe plaire à partager leur bonheur. Pluſieurs même ſont aſſez injuſtes pour ſoupçonner une femme ſur de ſimples apparences, & ſeroient capables de ſe courroucer tout de bon pour une ſeule infidélité.

La fureur du jeu eſt un plaiſir légitime, à parler en général ; mais à l'égard des femmes, cette vérité doit ſouffrir quelque reſtriction, non-ſeulement parce que cette paſſion portée à l'excès peut ouvrir un gouffre de dettes, mais ſur-tout parce que les longues veilles qu'elle occaſionne, & les coups bizarres du ſort, creuſent les yeux, deſſéchent les bras, défigurent les traits, & altérent la fraicheur de la peau. Or immoler ſa beauté à la ſoif du gain, n'eſt pas un ſacrifice qui ſiée à une femme Philoſophe qui déſire fortement le bien de toute l'eſpéce humaine.

Les jeunes Demoiſelles, celles du moins qui ne renoncent pas au mariage, me pardonneront ſi je leur preſcris un attachement ſcrupuleux aux loix de la bienſéance. J'avoue que les jolis Cavaliers qui leur font la cour, n'exigent pas d'elles tant de régularité ; mais ils ne ſont

ſont pas de l'eſpéce de ceux qui épouſent. Ceux qui épouſent ont des préjugés ; ils croyent qu'une femme doit avoir des mœurs, ils parlent de caractère, de vertu, d'amour du chez ſoi. Mais comme à tout prendre ils peuvent faire de bons maris, le *décorum* eſt un piége qu'il faut leur tendre.

Cependant je ne pouſſe pas la rigueur juſqu'à interdire à nos Demoiſelles les plaiſirs qu'on regarde chez nous comme très-honnêtes. Elles peuvent donc, puiſque l'uſage le leur permet, ſe trouver en tête à tête avec de jeunes Cavaliers dans les ruës, dans les places publiques, à la promenade, dans les bals, & dans les ſociétés.

Au reſte je me garde bien d'impoſer des loix à toutes les Demoiſelles : Il en eſt pluſieurs qui ſans doute ſe diſpenſeront de me lire, ne m'étant adreſſé qu'à celles qui ſongent à ſe marier.

GENEVE.

ARTICLE SECOND.

LES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

SOMMAIRE DU SECOND CHANT.*

Distinction des Ouvrages de l'Imagination, de ceux de la Philosophie, cause de l'abus qui en a été fait parmi les Modernes. Projet de leur réunion, sous la protection de la liberté publique. Enumération des plaisirs accidentels qui augmentent l'effet des objets agréables à l'Imagination. Les plaisirs des sens. Circonstances particulières de l'ame. Découverte de la Vérité. Idée du dessein & de l'ordre. Mouvemens des Passions. Toutes les Passions de la Nature donnent une sensation agréable. Cause finale de cette disposition de l'ame, expliquée par une Vision allégorique, & par des exemples tirés de l'affliction, de la compassion, de la terreur, & de l'indignation.

CHANT

* Le 1er. se trouve dans le Volume précédent.

CHANT SECOND.

LE Laurier & la Lyre ne recouvreront-ils plus leurs honneurs? Le langage divin de l'harmonie, qui, semblable au feu de Promethée, embrase le sein des Mortels, n'obtiendra-t-il plus l'antique louange? Ah, que l'Aurore de la Beauté & de la Vérité a de peine à percer les ombres rebelles de la nuit gothique, qui couvrent encore les Nations! Long-tems elles ont gémi sous le joug odieux de la fureur avide; souvent de ses antres glacés, le Nord ténébreux a vomi des essains de guerriers, pour désoler les rivages de l'Italie; souvent il entraîna dans l'abîme de l'oubli les monumens augustes de la sagesse & de la liberté; les Muses éperdues, à la lueur d'une lampe tremblante, passoient alors de tristes momens à déplorer la rigueur de leur sort, tandis que des mains barbares profanoient leurs Mystéres, désaccordoient leur Lyre, & attachoient à la terre leurs aîles, faites pour s'élever jusqu'aux Cieux. Les Muses enfin se relevérent; brisant d'indignes liens, elles pri-

rent

rent leur essor, & chantant sur un ton sauvage, elles étendirent leurs guirlandes depuis les sources de Vaucluse jusqu'aux rives de l'Arne & de la tendre Parthenope. La funeste ambition, & la tyrannie cruelle bannirent aussi du commerce de la société & de l'administration publique, la troupe active des Sciences. Elle fut releguée dans les ombres des Cloîtres, dans ces lieux où l'aisance studieuse passe des heures tranquilles en recherches ténébreuses, & s'occupe de soins infructueux. Ainsi les Arts, enfans de l'imitation & du délire Poëtique, arrachés à leurs Protecteurs, furent encore long-tems asservis à la tyrannie & aux déréglemens des Cours. Malgré leur répugnance, ils furent pendant trois siécles forcés de leur consacrer leurs travaux; la langue du Tasse chanta servilement des triomphes sans gloire; & l'Art Magique de Raphaël eut des bornes qu'il n'osa franchir.

Que vois-je! Une époque lumineuse s'annonce, le Temple de la liberté s'éléve pour jamais sur les bords fortunés d'Albion; il fournira une commune retraite à tous les talens qui tendent au bonheur de la société. C'est-là que le cortége de la Sagesse, c'est-là que les

Vertus, retrouvant des amis, dont elles furent long-tems séparées, embrasseront comme autrefois la Troupe aimable des Arts, des Muses & des Graces. Le vice prodigue de leurs dons précieux, ne les offrira plus à des objets méprisables; les regards indignés du Citoyen & du Sage, ne seront plus forcés à se détourner avec dégoût de leurs charmes; le pouvoir des Loix, l'étude de la Philosophie, ne seront plus en proye aux ténébres, à l'orgueil, & à l'esclavage. La Muse de l'harmonie & ses divines Sœurs, planteront leurs Lauriers favorables sur le penchant de la double colline; elles répandront leurs fleurs sur son chemin dangereux.

Armé de la Lyre, déja j'ai osé pénétrer dans le Sanctuaire de la Sagesse éternelle; déja j'ai tenté d'unir leurs charmes, si long-tems séparés; mes Vers ont chanté les attraits de la Vérité & de la Beauté: ce grand dessein n'est point encore rempli. Je vai poursuivre; je vai découvrir les sources des plaisirs, qui, lorsqu'ils joignent leurs douces influences aux premiers effets des objets grands & sublimes, augmentent la joye que cause leur union. Les sens n'unissent-ils pas souvent leurs dou-

douceurs pour embellir les charmés naturels de l'Imagination? Ainsi quand on respire le parfum d'une rose, sa couleur ne semble-t-elle pas plus belle? Lorsqu'au milieu des ardeurs du midi, on découvre un ruisseau qui coule sur la verdure, & présente une fraîcheur aimable, un breuvage délicieux au voyageur altéré, ses ondes ne paroissent-elles pas plus pures? Son murmure ne semble-t-il pas plus doux? Dans le cours varié de la vie, souvent une circonstance dispose à se livrer au plaisir, tandis qu'en tout autre instant on n'en seroit point touché. Le spectacle du Printems, lorsqu'il est accompagné des chansons rustiques, & parfumé par les fleurs du matin, a des appas pour tous les yeux. Mais que son aspect est doux pour le malade, qu'un lit a long-tems environné de son ombre lugubre! Que sa beauté lui paroit touchante, lorsqu'au moment où ses forces commençant à renaître, il respire un air embaumé, il sent la chaleur vivifiante du Soleil réchauffer son sein, & chasser des sources de la vie les vapeurs funestes de la douleur qui l'oppriment!

Dirai-je où la céleste Vérité déploie sa lumiére auguste, pour répandre un plus grand éclat

éclat sur les traits de la beauté? L'homme cherche la Science, & les rayons de la Vérité sont plus agréables aux yeux de son entendement, que les plus doux sons ne le paroissent à son oreille, que les mêts les plus exquis ne le paroissent à son palais. Jamais les vives couleurs de l'Arc-en-ciel n'ont été si belles à mes yeux, que depuis que la main de la Science m'eut fait voir la route que décrivent les rayons du Soleil, lorsque partant de l'Occident, ils vont tomber sur le nuage sombre, dont le voile environne l'Orient; qu'après qu'elle m'eut enseigné que ce nuage est réduit en pluie ou en goutes de rosée, qu'alors il est divisé en une infinité de globules transparens, dont les surfaces convexes d'un côté, & concaves de l'autre, reçoivent les rayons qui les frappent, les repoussent ensuite dans les airs, les obligent de retourner vers la source lumineuse dont ils sont émanés, & les renvoyent, suivant des directions différentes, vers l'œil du spectateur étonné qu'ils rencontrent, & où ils vont peindre toutes les nuances & les gradations imperceptibles des couleurs, depuis l'incarnat brillant de la rose, jusqu'à la teinte obscure de la violette.

Que dirons-nous de la joie qui ſaiſit à l'aſpect d'un objet aimable, lorſqu'en parcourant ſes charmes, nous découvrons les vûes de la Sageſſe, dans l'arrangement de ſes parties, & les voies qu'elle a miſes en uſage pour parvenir à ſes fins? O vous, que le flambeau de la Science guide dans le ténébreux labyrinthe de la Nature, dites-nous le plaiſir pur que vous éprouvez, lorſque le hazard vous fait pénétrer dans quelqu'un de ſes myſtéres; lorſque dans le Firmament vous contemplez les loix brillantes de la lumiére; quand vous calculez les forces centrales qui donnent le mouvement annuel aux Planétes ſuſpendues; quand vous conſidérez les agitations des Mers, les fruits délicieux que la terre fait ſortir de ſon ſein; lorſque vous réfléchiſſez aux ſources de la vie & du ſentiment, ou que vous méditez dans ces choſes la Sageſſe de l'Auteur Tout-Puiſſant.

Mais quel ſentiment éprouvera-t-on? A quel point le ſpectacle que l'on contemple, ſera-t-il animé, lorſque l'ardeur d'une paſſion embraſée dans les replis de l'ame, lui préſentera tout-à-coup l'objet qui l'occupe & l'enchante, & le peindra d'une grandeur déme-

meſurée, ſous des couleurs vives, & comme environné d'une nuit d'ombre? Que ſera-ce, lorſque ſemblable à la tempête qui ſouléve l'Océan du fond de ſon lit immenſe, la violence des ſecouſſes ſe fera ſentir juſques dans la profondeur de l'entendement, & lorſque ſes fondemens en ſeront ébranlés? Alors les ſenſations du plaiſir & de la douleur ſe montreront dans toute leur pureté; elles ſeront dégagées des enveloppes de l'opinion; le foible voile de l'uſage & des tems diſparoîtra; l'ame ſenſible ſera miſe à découvert; la Nature parlera ſa langue; les expreſſions des hommes fortifiés par les mouvemens de leurs ames, montreront l'énergie que la Paſſion ſçait donner aux choſes. Il y a plus, ſans que la beauté exerce ſes droits, ſans que les attraits du bonheur ſéduiſent les ſens, la Paſſion ſeule procure un plaiſir véritable; ſon choc impétueux réveille l'ame toute entiére; par des impulſions réitérées, elle met l'équilibre, & donne de la tenſion à tous ſes reſſorts; par-là ils reçoivent une force nouvelle: Sans ce choc, la machine rouillée perdroit ſon mouvement, & ce que le Ciel a deſtiné à un travail perpétuel, reſteroit dans l'inaction. Mais, dirastu,

tu, toutes les passions que les hommes éprouvent, leur donnent-elles du plaisir ? Ce sentiment n'est dû qu'au charme de l'amour, au sourire de la joie, aux applaudissemens de l'admiration. Mais ces larmes améres que la douleur fait verser sur le tombeau d'un frére, cet effroi muet que causent les terreurs de la nuit, ces feux dévorans qui brûlent l'ame, lorsqu'elle est indignée, trouvera-t-on que ces choses nous donnent du plaisir ? Ecoute, écoute avec respect. Ma voix va révéler les volontés du Ciel. Le vieil Harmodius me les apprit à la fleur de mon âge, Harmodius qui avoit pesé dans le fond de son cœur tout ce qu'enseignent les écoles de la sagesse, tout ce qu'apprend dans la retraite ta voix solitaire, ô nature fidelle ! Ce sont tes loix qui gouvernent & soutiennent l'univers. Pendant qu'il me donnoit ses leçons sublimes, les heures couloient avec rapidité. J'écoutois en silence les paroles de ses lévres, lorsqu'un jour ce sage commença ce récit.

C'étoit dans les détours d'une forêt antique, au tems où ma jeunesse consacroit dans la solitude des jours innocens, aux charmes de la Philosophie ; dans la saison où le pâle Autom-

ne

ne fournit une ombre fraîche aux soirées paisibles. J'errois & je rêvois; je pensois aux sources du bien & du mal; je méditois sur l'homme mortel; tout-à-coup l'Imagination peignit à mon esprit un spectacle qui me glaça d'horreur; je crus voir l'ombre plaintive de Parthénie; l'instant de son trépas arrivé à pareille heure, s'offrit à mon cœur affligé. O toi, que j'aimai, cher objet de tant de larmes! Ni la fleur du bel âge, ni les talens enchanteurs, ni les guirlandes de l'Hymenée qui s'apprêtoient pour te couronner, ni les pleurs d'un amant, ni la douleur d'un tendre pére, ne purent t'arracher à la Parque inéxorable! Tes yeux mourans, tes derniers adieux saisirent mon cœur, comme la main glacée de la mort! ... A l'instant, l'ombrage où j'étois me parut affreux; il me sembla que les vents irrités se déchaînoient pour agiter avec fureur les branches des arbres; le spectacle des choses humaines me parut noir & funeste, comme un orage au milieu de la nuit; je ne vis plus que déserts, que sables arides & brûlans, où les reptiles mêmes étoient forcés d'expirer; je ne trouvai plus qu'un renversement total; le midi me parut glacé; la désolation,

le carnage & les rapines couvroient l'Occident; là le pouvoir tyrannique étoit assis sur son trône au milieu des flots de sang; les affreux enchantemens de la superstition obscurcissoient les Cieux; le Soleil reculoit d'horreur. Ciel favorable! m'écriai-je, qu'est-ce que la vie de l'homme? Ces désastres ne peuvent-ils suffire à ta volonté redoutable? Faut-il que passant au-delà de leurs bornes, ces maux se raniment aujourd'hui pour exercer de nouveau leur rigueur sur mon ame attendrie? Le destin veut-il donc lui faire sentir toutes les impressions de la douleur! Faut-il qu'elle soit victime de maux qui lui sont étrangers!

Ainsi je parlois dans mon impatience; tout-à-coup un torrent de lumiére se répandit au milieu de l'obscurité qui m'environnoit; un nuage éclatant descendit lentement par les airs; il s'arrêta sur la cime des arbres qui me couvroient de leur ombre, & se plaça devant mes yeux; là se développant, il devint plus radieux; je vis alors au-dessus de ma tête un Etre supérieur à l'humanité; il s'inclina majestueusement vers moi; sur le champ le tonnerre fit retentir la grotte, & le nuage disparut. Alors il me fut permis de considérer cette brillante appa-

apparition. Je vis un phantôme divin; des palmes ceignoient ſon front; un manteau lumineux flottoit ſur ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à ſes genoux; il étoit embraſſé vers le milieu du corps par une ceinture d'or; j'y lus en caractères myſtérieux, ſa fonction ſublime & ſon Nom, *Génie de l'humanité.* Immobile & confus, j'arrêtai mes regards ſur cet Etre redoutable; le déplaiſir étoit peint ſur ſon viſage, cependant il étoit tempéré par un air d'intérêt & de pitié; il portoit ſa vûe avec peine ſur moi, & ces paroles ſe firent entendre dans les airs, comme un tonnerre éloigné.

Tes penſées ſont vaines, me dit-il, ô enfant né pour la mort! Ta langue eſt impuiſſante; & ta petiteſſe eſt-elle faite pour meſurer ce vaſte Univers? Ta ſageſſe eſt-elle ſuffiſante? Voudrois-tu t'établir Juge entre le Souverain de la Nature & ſes œuvres? Voudrois-tu élever ta voix contre des décrets éternels qui ne reſpirent que l'amour & la bonté? Ta langue impie oſe-t-elle blaſphêmer les nœuds ſacrés de la tendreſſe innée, & de l'amour ſocial? C'eſt par ces nœuds indeſtructibles que la chaîne des êtres eſt retenue; c'eſt par eux qu'elle eſt éternelle. As-tu trouvé

les

les peines de l'affliction qui s'adoucit, les impressions du zèle qui s'indigne, assez douloureuses à ton ame, pour désirer que les liens de la Nature fussent brisés pour toi? ton cœur épris de lui-même, ne cessera-t-il point de déplorer son sort, parce qu'il est la victime de maux qui lui sont étrangers? O bienveillance aimable des cœurs généreux! O homme que la Nature a fait pour toute l'humanité!

Ainsi parla le Génie. Je restai interdit & confus, comme si j'eusse reconnu l'offense de mes lévres; cependant mon silence n'étoit dû qu'au respect que sa présence m'inspiroit; mon cœur murmuroit en secret de ses reproches. Alors s'inclinant de dessus son trône, & touchant mon front de sa main, Léve les yeux, me dit-il, & que tes sens te convainquent de l'erreur de ta langue. Je regardai. Quel prodige! Tout avoit changé de face; des chemins ombragés, des arbres touffus, une solitude vaste & sauvage se présentérent à mes regards: c'étoit un assemblage informe de montagnes entassées, un amas confus de rochers & de courants; des arbres élevés jettoient une ombre redoutable sur les eaux; des torrens impétueux entraînoient sans cesse la terre qui couvroit le pied

pied des chênes & des pins, & mettoient à nud leurs racines; les eaux amassées faisoient un bruit terrible en se précipitant par les routes qu'elles s'étoient ouvertes au travers des rochers ; le débordement alloit toujours en augmentant. Enfin je vis une plaine de verdure qui s'étendoit jusqu'à ce lieu sauvage; elle recevoit dans son sein émaillé, les eaux qui descendoient. Parvenues dans cet endroit, elles se resserroient dans les bornes d'un même canal; là elles couloient paisiblement au travers d'un vallon délicieux, & montroient une surface unie comme la glace d'un miroir; les riches fruits de l'Automne étalant leurs trésors aux rayons du Soleil, peignoient des plus vives couleurs les côteaux qui terminoient en cercles ce théâtre champêtre. Sur les bords de cette onde pure, j'apperçus un édifice élevé qui répandoit son ombre flotante au milieu des saules argentés. En ce moment le Soleil couchant montroit son disque lumineux entre deux collines séparées; il jettoit sur les montagnes & les eaux une traînée de lumiére qui relevoit la beauté du coup d'œil. Mon ame fut remplie d'admiration, mes pensées furent suspendues dans l'attente; alors la voix de cette intelli-

telligence céleſte me tira de ma rêverie, pour m'expliquer ce ſpectacle myſtérieux, & m'adreſſa ces mots:

Habitant de la terre, à qui il fut donné d'apprendre les voies bienfaiſantes de la Providence, prête une oreille attentive à mes paroles. L'Eſprit ſouverain de l'Univers, quoique renfermé depuis l'éternité dans la profondeur de ſon eſſence, a vu ſe former la chaîne du bonheur; ſa bonté infinie l'engagea à répandre dans ſes Ouvrages cette joie ineffable, dont il étoit rempli; il éleva ſa main puiſſante, & fit retentir ſon ordre créateur dans les abîmes de l'immenſité; auſſi-tôt parurent les orbes lumineux, les riants ſéjours de la vie, toute cette variété d'êtres s'anima par ſon ſouffle divin, & prit des formes différentes; chacun reçut de lui une portion de la flamme vivifiante, dans un ſi juſte rapport, que du vaſte aſſemblage des ordres coexiſtans, il en réſulta un ordre général, qui embraſſa tous les autres. Il vit encore par la lumiére ſacrée de ſa raiſon ſuprême, toutes les combinaiſons poſſibles, le mouvement progreſſif des actions, & la variété infinie de toutes les exiſtences; il fixa dans la longue ſuite des événemens & des

des tems, les époques des êtres; il prescrivit à tout ce qui a vie, le tems du mouvement & l'instant du repos; il n'y eut rien qui ne conspirât à son dessein suprême, le bien général de l'Univers. Tout répondit d'un plein accord au plan sublime qu'il avoit choisi; celui du meilleur & du plus parfait des mondes sans nombre qui de toute éternité étoient renfermés dans les trésors infinis de son entendement. Non content de montrer sa puissance par *l'acte de la Création*, il voulut encore manifester sa bonté. Dans tous les âges, dans tous les instans, en remontant la suite des tems, sa main paternelle orna d'un accroissement perpétuel de bonheur & de vertu cet Univers dont toutes les parties sont dans un si juste accord. Depuis le coquillage muet qui s'ouvre *sur le* bord des Mers, jusqu'aux hommes, aux intelligences célestes, sa main conduisit sans cesse les générations des Etres qui se succédent, vers une existence plus élevée; tandis que son souffle vivifiant produisit chaque jour des êtres d'un ordre inférieur, qui montent par degrés, & vont remplir l'espace qui reste au-dessous des premiers. La flamme s'élé-

s'éléve; les corps se précipitent vers le centre qui leur est propre; l'Océan en équilibre, obéit en se gonfflant à l'action de la Lune qui l'attire; ainsi tout ce qui vit tend à Dieu. Infini, immuable, il est le Soleil des êtres, & le centre des Ames! Jamais la voix de la Nature ne cesse de diriger leur marche incertaine; jamais le Ciel ne cesse de prêter un secours proportionné au travail; par-là chaque être persévére dans sa tendance, & s'efforce de s'aprocher de l'essence éternelle.

Ces amas de rochers que tu vois, cette plaine fleurie qu'arrosent les eaux des montagnes, eh bien, que ce spectacle peigne à ton imagination le séjour où la volonté du Ciel fixa la demeure primitive de l'homme. Cet édifice qui s'élève & s'étend le long de ces bords ombragés, lui fut marqué pour passer dans la retraite la saison du jeune âge, jusqu'à-ce que devenu plus mûr, il pût jouir de la communication des intelligences supérieures, des Héros & des Dieux. Le Pére bienfaisant de la Nature donna ses soins à sa tendre fleur; souvent il se montra dans ce séjour agréable; souvent de la splendeur de son

trône,

trône, il envoya sa Nymphe bien-aimée, cette beauté souveraine émanée de sa gloire, l'objet de sa tendresse; il la plaça devant ses yeux, pour qu'elle attirât tous ses regards; ce fut la Déesse de l'inspiration; c'est elle qui ordonne le travail du citoyen, qui fait les délices de l'amitié; sans son secours il n'est rien d'aimable sur la Terre, ni dans les Cieux; il n'est point de succès fortunés, point de gloire, point d'honneurs. Ce fut elle que le Très-haut chargea d'élever l'ame tendre de l'homme, de développer ses facultés naissantes, de diriger ses jeunes desirs, & de lui apprendre ce qui est bon, d'après les loix qui gouvernent ce vaste Univers. Tous les jours la Nymphe s'occupoit de ce soin généreux; sans cesse elle avoit à ses côtés la charmante Euphrosine, cette Reine aimable des ris & des plaisirs délicieux, qui réjouïssent également les intelligences célestes, & les cœurs des mortels. Vois-tu ce couple charmant? elles quittent ce séjour qui se découvre maintenant à tes yeux; elles abandonnent le dépôt confié à leurs soins, pour retourner vers les demeures célestes... Je regardai, & je vis, sur un gazon fleuri entre deux Nymphes d'une

d'une beauté raviſſante, un jeune homme aimable; la vivacité des fleurs printaniéres étoit répanduë ſur ſes joues; la douce innocence brilloit dans ſes yeux timides; ſur ſon front réſidoit la candeur du jeune âge. D'un œil enchanté il conſidéroit les deux Nymphes qui s'éloignoient; la plus jeune ſur-tout arrêtoit ſes regards amoureux; d'un air touchant il la prioit de reſter. Elle paroiſſoit brillante comme l'Etoile du ſoir au milieu de l'obſcurité; la jeuneſſe éternelle répandoit ſes graces ſur toute ſa perſonne; on voyoit briller dans ſes yeux une joye conſtante & pure, auſſi délicieuſe que la roſée du matin qui tombe ſur les eaux tranquilles; le printems du Ciel avoit fourni les fleurs qui lioient les treſſes noires de ſes cheveux; ſon écharpe dorée voltigeoit au gré des Zéphirs; dans ſa main elle portoit un rameau chargé de fruits immortels; il avoit le pouvoir de calmer les feux de la colère, & de diſſiper de devant les yeux humides les nuages de l'affliction. Sa compagne s'avançoit d'un air plus grand encore; elle avoit la démarche aſſurée de l'adoleſcence; l'image d'un Dieu placée ſur le haut de ſon front, imprimoit le reſpect; elle ne faiſoit aucun mouvement

ment qui n'inſpirât une vénération profonde ; mais l'amour raſſuré par la douceur de ſes regards, tempéroit ce ſentiment, & le changeoit en une joie raviſſante, & en une tendreſſe filiale, dont l'ame étoit enchantée. Elle portoit librement dans ſa main le glaive du pouvoir réglé ; une couronne héroïque ornoit ſon front avec une ſimplicité majeſtueuſe ; ſa taille noble étoit couverte d'une longue robe, dont la blancheur égaloit l'éclat du Soleil du Printems, lorſqu'il ſe montre au travers des nuages. Ces deux Compagnes immortelles ſe tenant par la main, s'élevoient lentement dans les airs ; des rayons lumineux marquoient tous leurs pas ; de toutes parts on entendoit des chœurs d'une harmonie céleſte ; & l'air embaumé répandoit autour d'elles des roſées d'*Ambroſie* ; mais au milieu de leur route, vers le firmament, les nuages entr'ouvrant tout-à-coup leurs voiles, laiſſérent échapper une maſſe éblouiſſante de la lumiére de l'Empyrée ; l'œil affligé s'y perdoit, & cherchoit vainement à découvrir les objets qui en étoient enveloppés ; mes foibles yeux n'en purent ſoutenir l'éclat ; je me tins profondément incliné vers la terre en ſilence ; bien-tôt j'entendis la voix d'une

femme; elle étoit douce comme le murmure des eaux qui coulent sous un ombrage frais. Elle commença par cette invocation.

Pére des Dieux & des hommes! Toi qui tiens dans tes mains les rênes de l'Univers, sois favorable à mes voeux! Je remplis avec joye tes décrets respectables; je porte souvent mes pas vers la demeure de l'homme, ton ouvrage; je développe dans son cœur les germes naissants de la Justice & de la Sagesse; je lui fais envisager la noblesse & la grandeur de son Etre, qu'il ne connoîtra parfaitement que quand ta main secourable le tirera du séjour de la terre, pour le conduire vers les régions célestes, où tu fixas le temple de ta gloire. Mais hélas! Je ne suis point l'objet de ses désirs; ce n'est point ma voix qui charme son oreille; cette Nymphe enchanteresse, cette compagne charmante que tu m'as donnée, est l'objet que son cœur chérit uniquement: absente, il soupire pour elle; c'est sa présence seule qui réjouït son ame; je perds donc tout espoir d'accomplir tes ordres bienfaisants; mes soins seront infructueux, si tu n'accordes ton secours à cette œuvre divine.

Elle se tut. Une voix plus majestueuse lui répondit en ces mots: O toi sur qui j'ai fixé

pour

pour toujours ma tendresse ! O la plus belle des Nymphes du Ciel ! Image la plus parfaite de ton auteur ! Loin de toi les succès malheureux ; le dégoût ou le blâme ! tôt ou tard tu accompliras mes ordres sans trouver de résistance. Si l'homme refuse d'écouter tes conseils, si séduit par des voluptés indignes de la splendeur de son origine, il transfére à d'autres objets les honneurs dûs à toi seule, jamais il ne goûtera le plaisir après lequel il court, jamais il n'atteindra le but de son désir. Va donc encore ; que le succès accompagne tes soins ; va, mais que ton aimable Compagne ne suive plus tes pas ; en sa place, j'envoye le cruel fils de Némésis ; c'est lui qui venge mes ordres violés... Le voilà qui t'appelle ; il brûle de marcher ; il brûle d'épuiser les trésors de sa rage sur cette tête dévouée. Toi, ma fille, modére sa fureur, & conserve le dépôt que j'ai mis en tes mains. Lorsque l'affreux désespoir saisira son cœur, qu'il apprenne à chérir la main secourable qui seule peut sauver sa foiblesse ; qu'alors il reconnoisse ta puissance & ta gloire ; que tous les maux qui obéissent à la voix de ce démon vengeur, que tous les orages de la nuit infernale ne servent qu'à faire

éclater le pouvoir de tes charmes; ils triompheront de sa férocité, & les horreurs des ténébres ne feront qu'en relever l'éclat.

Ici cessa la voix redoutable. Le rideau de nuages qui défendoit mes foibles paupiéres contre cette lumiére immortelle, fut fermé de nouveau. Je levai les yeux, & je vis s'avancer à grands pas un phantôme d'une grandeur démesurée; il marchoit au bruit du tonnerre, au milieu d'une masse énorme de nuages, & sa démarche étoit terrible. Son front noir comme la nuit portoit la consternation; d'impatience il tordoit ses membres; la rage y excitoit un mouvement convulsif; sa main étoit armée d'un fouet de serpents, que souvent dans sa fureur aveugle il tournoit contre son propre sein; ses yeux versoient des larmes améres. Il mugit, & sa voix remplit le vuide d'horreur; à ses côtés la Nymphe s'avançoit en silence; rien ne troubloit la sérénité de son visage; les ténébres qui l'environnoient, ne souilloient point la pureté des rayons qui partoient de sa personne. Ils descendirent tous deux sur les bords des eaux; cependant l'habitant de ce séjour, ignorant son malheur, s'avançoit avec transport pour recevoir ses Compagnes accoutumées. Com-

Comme un loup affamé qui a parcouru pendant toute la nuit les neiges des Alpes, lorsqu'au matin du haut d'une roche qui domine sur la plaine, il apperçoit loin d'un hameau un agneau égaré qui cherche sa pâture ou de l'eau pour se désaltérer ; il s'avance le long des bords tortueux d'un ruisseau, & s'apprête à le dévorer. Ainsi le monstre odieux s'élance sur sa proye. Le jeune homme sans défense, est glacé de frayeur ; d'une voix foible & *entrecoupée*, il fait entendre le cri lamentable de la désolation. Frappé d'une terreur subite, il reste immobile, & comme fixé par des racines à la terre. La Nymphe voit son trouble ; les yeux remplis de l'inquiétude la plus tendre, elle vole à son secours ; soudain le monstre éprouve l'effet de son pouvoir ; son bras impétueux tombe sans nerfs & sans vigueur, avant d'avoir porté le coup que méditoit sa rage ; il se retire interdit & désespéré. La Déesse, avec la tendresse d'une mére, saisit le jeune homme entre ses bras, & le presse contre son sein, jusqu'à-ce que la vie ait rappellé les couleurs de ses joues : alors elle prend sa main, & sa voix l'encourage en ces termes.

Réveille-toi ! ranime ton courage ! Faut-il que les menaces de ce monſtre accablent ton ame, tandis que pour te ſouſtraire à ſa fureur, ta protectrice & ton amie ſe tient auprès de toi ? Souvien-toi que les décrets du Ciel veulent le bonheur de tous & le tien. Ce n'eſt pas la chaleur douce des objets agréables qui ſeule peut développer l'ame, & lui donner l'accroiſſement ; ſouvent leur éclat ſéducteur égare la foible vue de la raiſon ; jeune encore, & ſans expérience, elle ſe perd dans une route fatale qui l'éloigne du terme fixé par la Nature : crois-tu que le Ciel ait fait l'homme pour attendre dans un repos honteux le cercle des plaiſirs qui ſans ceſſe ſe renouvellent ? Interroge ton cœur ; une erreur ſi flatteuſe n'a-t-elle point endormi tes deſirs ? Ton ame affermie a-t-elle rejetté les liens de la molleſſe ? Lorſque la charmante Euphroſine parut en ce ſéjour, tes vains déſirs n'étoient-ils pas indignes de la nobleſſe du deſtin que je t'avois annoncé ? Fatigué de mes conſeils, tu détournois les yeux pour t'enyvrer de la douceur de ſes charmes ; voilà pourquoi l'éternel te prive de ſa vue ; ſa ſageſſe toujours bienfaiſante veut qu'en ſa place ce phantôme ef-

effrayant accompagne mes pas, pour que tu apprennes à connoitre ton bonheur véritable, pour que tu sçaches ce qui seul peut sauver ton foible cœur de la folie & du désespoir, au tems de la douleur & de l'infortune. O toi que j'aime encore! que la terreur ne glace point tes sens; ne sois point allarmé des efforts de ce monstre; je suis ici pour te défendre; je te donnerai des forces supérieures. Enhardi par tes craintes, fier par ta foiblesse, il triomphe en ce moment; ose te mesurer avec lui; ose lui livrer combat; alors tu le dompteras; sa fureur méprisée recevra tes fers. Ainsi l'ame immortelle, aguerrie par les dangers, rendue plus active par les travaux, supérieure aux coups du sort, au milieu du choc des élémens, inébranlable comme la base solide de ce vaste Univers, reste affermie sur ses fondemens. Déchaînez-vous, vents impétueux! Mugissez, flots irrités! Tonnerres, roulez vos tempêtes! Colonnes qui soutenez le firmament, ébranlez vous! Que les Astres enflammés soient arrachés de leur place! Toujours calme, l'ame invincible regarde avec tranquillité cet affreux renversement: plus forte à mesure que l'orage s'accroit, elle poursuit

sa route avec assurance ; elle marche avec sécurité parmi les ruines de l'Univers, & elle arrive au terme fixé par la voix de la Nature.

Ainsi parla la Nymphe ; à chaque parole qui sortoit de ses lèvres, des graces célestes ornoient sa personne ; chaque mot, chaque mouvement portoit un feu divin dans les cœurs. Aussi promptement que l'éclair enflamme les plaines aromatiques de l'Ethiopie, le jeune homme se sentit échauffé par son souffle : sortant de sa langueur, il s'écria : Eh bien, que l'épreuve vienne ! Sois témoin de mon courage ; voi si je tremblerai aux approches de l'orage ; voi si les forces m'abandonneront, lorsqu'il s'appesantira sur moi ; je ne suis plus le mortel timide que tu as vû ; tu viens de changer mon être ; ta voix puissante a réveillé mes facultés endormies ; je vais affronter les périls & les travaux ; je vai marcher où les décrets du Ciel m'appellent ; mais ne m'abandonne point ; sois toujours à mes côtés ; que je puisse entendre ta voix sacrée ; que tes ordres dirigent & affermissent mes pas. Mais hélas ! di-moi, mes yeux seront-ils privés pour toujours de cette Nymphe charmante ? Ne verront-ils plus la céleste

Eu-

Euphrosine ? Toi qui régnes dans les Cieux, arbitre éternel des choses ! que tes ordres sublimes s'accomplissent ! qui suis-je pour m'opposer à ta volonté redoutable ? Que les regards menaçants de ce monstre vengeur obscurcissent tous les matins les charmes de l'aurore ; que chaque soir il redouble les ténébres de mon séjour solitaire ; les deux Nymphes seront toujours également chères à mon cœur, & je soutiendrai sa présence sans peine. Mais souffre que ma langue t'adresse une humble priére ; si mes actions trouvent grace à tes yeux, ren moi la Nymphe sa compagne ; qu'elle vienne charmer ma solitude ; que ses regards enchanteurs continuent à me rendre heureux.

Ainsi parla le jeune homme. Au travers des noires vapeurs, dont le phantôme avoit rempli les airs, un torrent de lumiére se répandit tout-à-coup ; les nuages se partagérent ; au milieu d'un ciel azuré, Euphrosine parut ; la Nymphe d'un pas léger descend sur le gazon, & tient ce discours à la troupe surprise. Me voici rendue à tes vœux ; puisse notre union être fortunée ; le Ciel est propice à tes désirs ; nous ne serons plus séparés. Enten l'écho du fond de sa grotte, répéter en mur-

TAYLOR INST. OXFORD

murmurant ſur les eaux, ces mots charmans: Nous ne ſerons plus ſéparés. O vous que je chéris tous deux! Le Tout-Puiſſant du haut de ſon trône vous a regardés dans ſa clémence; tandis que ce démon implacable montroit l'impuiſſance de ſon bras contre vos forces réunies. O Nymphe divine! voici ce que ſon décret éternel a ordonné. Ce phantôme affreux accompagnera quelquefois tes pas; mais lorſqu'il deſçendra dans la demeure de l'homme, jamais tu ne reſteras ſeule expoſée à ſa fureur; jamais tu ne ſeras éloignée de ta chère Euphroſine. Elle finit à ces mots... Auſſi-tôt le ſpectacle phantaſtique diſparut; en un inſtant les rochers, les forêts, les eaux, l'édifice, tout cet aſſemblage d'êtres myſtérieux ſe diſſipa, comme les ſonges du matin qui s'envolent aux premiers rayons du Soleil. Je reſtai quelque tems interdit & confus; enſuite je me tournai vers le Génie, dont le pouvoir avoit fait paroître ce payſage à mon imagination; je trouvai ſes regards adoucis; & prévenant ma demande, il m'adreſſa ces mots.

Reconnois ici l'aveuglement & l'impiété de ta plainte; conſidére les voies que l'Eternel a marquées aux humains; toujours juſte, toujours

jours bienfaisant, toujours sage, il veut que les pas de la Vertu, lors même qu'elle est poursuivie par l'infortune & la douleur, soient toujours accompagnés de la volupté pure. Faut-il que j'excite ta pensée tardive? Faut-il que je te peigne le cercle des événemens par lesquels les êtres sont forcés de passer? Alors ton ame calmée sentira la force que donne la vertu dans les orages qu'excite la passion, quand elle est animée par l'affliction & le malheur; alors elle connoîtra les remédes qu'elle sçait appliquer pour affoiblir leurs aiguillons mortels. Demande à cet amant fidèle pourquoi l'urne de celle qu'il a tendrement aimée, remplit si souvent ses bras? pourquoi ses cendres attirent ses pas solitaires dans un moment de silence, pour leur payer le lugubre tribut de ses larmes? Il répondra que tous les trésors de l'Univers ne lui feroient pas omettre, chaque jour à une heure marquée, un devoir aussi sacré, aussi cher; il te dira qu'alors s'échappant au tumulte, à l'envie, aux affaires, un souvenir si tendre, adouci par la vertu, calme les peines de son ame, & le conduit au ravissement, même au travers de ses pleurs. Interroge cette foule qui abandonne avec empressement ses

ſes amuſemens champêtres, pour monter ſur les rochers du voiſinage, lorſque les vents cruels ont fait échouer ſur la côte quelque vaiſſeau ſans ſecours ; demande pourquoi la pitié attendrit tous les yeux, tandis que la main de la terreur fait dreſſer les cheveux, & glace les membres des infortunés qui périſſent ; chaque mère preſſe plus fortement ſon enfant contre ſon ſein, en montrant du doigt un endroit par où les vagues écumantes pénétrent dans les débris du navire fracaſſé ; elle jette un cri perçant à la vûe d'un infortuné, qui au moment où ſes bras étendus implorent du ſecours, eſt tout-à-coup englouti par les flots irrités, ou lorſqu'elle en apperçoit un autre que l'impétuoſité des ondes écraſe contre les rochers. Crois-tu que la Nature n'ait point mis de plaiſir dans la terreur que nous cauſent les malheurs des autres, dans les larmes ſi douces que fait verſer la compaſſion ? Penſes-tu qu'il n'y ait point un charme invincible qui entraîne les facultés ſociales, & les mette en action malgré le tranchant de la douleur ? Interroge ton cœur ; lorſqu'au milieu du ſilence de la nuit, à la lueur d'une lampe, ton œil ſtudieux parcourt les volumes ſacrés des morts, les vers des chantres de la Grèce,

les

les fastes où la renommée traça les noms fameux de ces Héros dont le Ciel & la Terre lisent les actions avec la complaisance d'un Père qui entend les louanges de son fils ; alors si ton ame, s'affranchissant du joug de ces siécles sans gloire, partage leurs exploits, & brûle de la même ardeur qui les animoit autrefois ; di, lorsqu'un spectacle odieux se présente à ta vûe, lorsqu'ébranlés jusques dans leurs fondemens, des Etats glorieux gémissent dans la poussiére, & tremblent à l'aspect altier de la fiére ambition ; lorsque tu vois une jeunesse héroïque qui combattit pour les loix & la liberté de ses Péres, étendue dans des ruisseaux de sang ; quand l'orgueil impie usurpant le trône de la Justice, change l'éclat du pouvoir, la majesté des loix, le glaive, le laurier & la pourpre, en un vain appareil, fait pour orner la marche insolente d'un Tyran, ou pour éblouïr les yeux des esclaves qui fléchissent devant lui ; lorsque les urnes honorables des Citoyens & de leurs illustres Chefs, leurs bustes respectables, les monumens sacrés de leurs triomphes sont répandus sur les chemins pour repaître la lâche jalousie des Rois ; lorsque tu vois ces lieux habités autrefois par les Muses, ces portiques au-

augustes où la Sageſſe parloit à Socrate, à Ciceron, ne retentir plus que des cris barbares de la diſpute ſcholaſtique, ou des priéres nocturnes de femmes ſuperſtitieuſes; lorſque l'avidité impitoyable arrache des mains du tems ſa faulx meurtrière, pour détruire les monumens de la gloire; quand tu vois la déſolation déployer ſes aîles de corbeau ſur des rues abandonnées & couvertes d'herbes; quand ſur ces murs habités autrefois par des Sénateurs auſſi révérés que des Rois, l'on entend ſiffler le ſerpent, qui ſortant d'un amas de plantes venimeuſes, va s'entortiller autour d'une colonne briſée; lorſque le touchant ſpectacle de ces débris lugubres, de ces révolutions funeſtes, perce ton cœur ému; lorſque la larme patriotique tombe de ton œil attendri, & que ton bras vengeur voudroit arracher la foudre des mains de Jupiter, pour frapper le laurier impie ſur le front de Philippe, ou pour renverſer Octave de ſon char triomphal: di-moi, à la vue de ces choſes, ton cœur ſouffre-t-il en ſecret de la douleur qu'il éprouve? Changerois-tu ces peines qui annobliſſent l'ame pour le ſort d'un Tyran, qui aſſis au milieu d'un troupeau de bar-

barbares, que le moindre ſigne fait tomber dans la pouſſiére, élève avec fierté ſa tête ornée du diadême, & dit en lui-même, Je ſuis Roi. Quel droit la voix importune de la douleur a-t-elle pour frapper mon oreille?.. Non, ton choix n'eſt pas douteux, graces aux ſoins du Légiſlateur du Monde; les funeſtes lies de ces derniers âges, le breuvage infame de la ſervitude & de la folie n'a pas avili à ce point la grandeur naturelle de l'ame; l'empreinte de ſon Créateur n'eſt point encore ſi honteuſement défigurée.

Fin du ſecond Chant.

ARTICLE TROISIEME.

EXAMEN DE CETTE QUESTION:

Est-il avantageux de savoir son sort d'avance? *

RIen ne paroit plus facile que de se convaincre, qu'il ne seroit pas bon de sçavoir d'avance le sort qui nous attend dans le monde; & cependant la plûpart des hommes désirent ardemment cette connoissance, qui peut-être leur seroit bien funeste. Les mêmes, qui le matin croyoient que c'étoit un bienfait du Ciel, que de ne pouvoir pas prévoir ni son bonheur ni son malheur, souhaitent le soir, que le rideau, qui cache l'avenir à nos yeux, tombe tout-à-coup & leur laisse voir ce qui doit leur arriver. C'est apparemment l'amour-propre qui produit en nous ce

* Par Mr. *Gellert*.

ce desir, & c'est l'orgueil & l'avarice qui le nourrissent. Je ne vois cependant pas pourquoi il n'y auroit pas aussi plusieurs bons motifs aussi capables de le faire naître. Le desir de devenir heureux, est une partie indispensable de nôtre nature, & le desir de faire le bonheur des autres est la plus noble volupté d'un honnête homme; mais tous deux peuvent nous séduire sur l'envie de savoir notre sort.

J'entends par le sort de chaçun les bons & les mauvais événemens de sa vie. S'il est question de les prévoir, nous pouvons les envisager en détail & d'une maniére indéterminée, ou dans leur rapport & leur connexion. Ce que j'appelle ici détail, c'est de sçavoir, par exemple, si je passerai plus de jours de ma vie en maladie qu'en santé; si j'acquérerai de grandes richesses, & si je les perdrai ensuite; sans pouvoir pénétrer les causes de ces divers accidens. Prévoir son sort dans la connexion des événemens, c'est en connoitre toutes les circonstances heureuses ou malheureuses pendant toute la suite & la durée de notre vie. Ainsi à l'égard de l'amour & du mariage, il ne me suffiroit pas de sçavoir, que je me marierai un jour; mais il faudroit prévoir encore

par quelles circonſtances & en quel tems je me marierai ; ſi ma femme ſera belle ou laide, riche ou pauvre, d'un bon ou d'un mauvais caractère, & ſi je la poſſéderai peu ou beaucoup d'années. Cette ſcience complette de ſon ſort, ſi elle étoit poſſible à l'homme, entraîneroit des maux affreux, comme on le verra par la ſuite. La premiére connoiſſance paroît être la plus facile & la plus commode ; mais elle nous ſeroit peu utile, & elle exciteroit plutôt notre curioſité qu'elle ne la tranquilliſeroit. Car ſçavoir quelque choſe & ne pas ſçavoir tout, c'eſt la même choſe que d'avoir ſoif, & d'être conduit à une fontaine qu'on ne peut ouvrir. J'apprends qu'un jour je deviendrai riche & grand ; cette connoiſſance m'eſt fort agréable. Mais quand le deviendrai-je, & de quelle maniere ? Eſt-ce peu avant la fin de ma vie, ou long-tems auparavant ? Et ce bonheur qu'on me promet, combien de tems durera-t-il ? Qui me l'ôtera ? Sera-ce la mort, ou me l'ôterai-je moi-même ? Sera-ce la malice des hommes ? Les aurai-je pour amis, ou pour ennemis ? Aurai-je des protecteurs ou des envieux ? Me nuira-t-on de propos délibéré, ou par imprudence ? Il naîtra

tra mille questions pareilles, si je ne connois mon sort que par détail; & combien m'inquiéteront-elles, lorsque je souhaiterai de pouvoir en trouver la solution, & que je ne le pourrai pas? Au lieu qu'une telle connoissance devroit contenter mon désir, il n'en sera que plus fortement excité. Car le desir de sçavoir est de la nature de tous les autres desirs; & comme l'avarice ne diminue point, mais augmente au contraire avec les richesses, ainsi que l'ambition par l'accroissement de la gloire, le desir de connoître son sort, bien loin d'être tranquillisé par une connoissance superficielle, en devient beaucoup plus vif. Quiconque en demandera la preuve, pourra avec un peu d'attention la trouver aisément dans son propre cœur, & dans ce qui se passe en *lui*-même; & quiconque n'est point capable de sentir cette vérité dans soi-même, est infiniment moins en état de l'entendre dans un raisonnement. Oui, dira-t-on, ma connoissance est bornée; mais je sçai toujours quelque chose. Je sçai que je deviendrai grand, honoré, riche & vieux. Toutes ces attentes sont fort agréables, & cela ne vaut-il pas mieux qu'une incertitude totale? Je ne

prétends pas sçavoir d'avance mon infortune, mais seulement mon bonheur. On peut penser avec cette modération, mais il est très-difficile de la conserver. Car, quand il seroit possible d'apprendre à connoître uniquement son bonheur, sans pressentir aucun mal, je craindrois que la plûpart des hommes ne fussent encore bien malheureux avec cette seule connoissance. Expliquons-nous plus clairement. Si nous considérons le bonheur comme l'accomplissement de nos desirs, la plûpart des hommes sont malheureux. Or si nous devions prévoir notre bonheur, en le comparant avec nos desirs, nous le trouverions fort au-dessous & fort différent de ce que nous souhaitons, & par conséquent, selon nos idées, nous ne verrions plus de bonheur. C'est un bonheur que de pouvoir fournir suffisamment pendant toute sa vie à tous ses besoins par un travail convenable. Si la plus grande partie des hommes avoit par inspiration un court extrait de sa vie, cette connoissance n'y changeroit rien. Quelle consolation les avares & les voluptueux goûteroient-ils, s'ils sçavoient d'avance l'espéce de bonheur qui leur est destiné? Aucun d'eux ne regarderoit sa condition comme un

bon-

bonheur; ainsi au lieu de connoitre qu'ils sont destinés à être heureux conformément à leur génie, ils ne sçauroient autre chose, sinon qu'il leur manquera toujours de quoi l'être. Qu'on dise à un poltron qu'il est destiné à devenir un jour un grand Général, & qu'il fera des actions surprenantes avec le plus grand péril, il va d'avance s'effrayer, & souffrir plus d'inquiétude, qu'il n'en sentiroit réellement, s'il étoit obligé par les circonstances d'*hasarder sa vie devant* l'ennemi: car alors il s'en consoleroit peut-être par la *nécessité*, & peut-être deviendroit-il à la fin vaillant jusqu'à l'héroïsme. Mais en attendant il ne regardera point ce qu'on lui annonce pour un bonheur, attendu sa timidité actuelle, & il croira, ou qu'il n'a aucun bonheur à espérer dans le *monde*, ou qu'il ne sçait pas encore tout ce que le sort lui *réserve*. On voit de cette maniére que, quand ce qui doit nous arriver d'heureux seulement, nous seroit révélé, selon nos desirs, hors de sa connexion avec les disgraces dont il peut être mêlé, nous n'en serions pas plus tranquilles, & que nous serions au contraire beaucoup plus inquiets que nous ne sommes, en ignorant le bien & le mal qui

nous attendent. Mais dans quel tems voudroit-on que notre bonheur nous fût annoncé d'avance ? C'est apparemment dans celui où nous commençons à penser, dans les années d'une jeunesse déja un peu instruite & capable de profiter de cette connoissance. Or il ne faut pas oublier que les années influent puissamment sur nos passions ; que nos desirs changent avec chaque période de notre vie ; que nous estimons peu dans un tems ce que nous avons fort estimé dans un autre, & que nous revenons de même à ce que nous avons méprisé. Le moyen alors de nous contenter ! Le jeune homme qui est tourmenté par l'ambition, apprend qu'il deviendra Fermier de quelque Bailliage, & voilà toute sa fortune. Mon Dieu, qu'il doit être épouvanté ! Il espéroit de devenir dans sa Patrie du moins un des premiers Ministres d'Etat ; & après les plus beaux songes du monde, il faut qu'il se borne à l'emploi d'un simple Fermier. Il ne voit pas dans sa fortune l'accomplissement de ses prétentions ; & que voulons-nous, lorsque nous souhaitons de sçavoir d'avance notre sort, si ce n'est de voir nos desirs accomplis ? Qu'on juge soi-même, si ce jeune homme doit se ré-

réjouir de ſa condition future, ou ſi plutôt il ne s'en plaindra pas. Ne ſeroit-il pas plus avantageux pour lui, que ſon ſort lui fût reſté caché juſqu'au tems qu'il lui eſt arrivé? Car peut-être les circonſtances du tems & du monde ont-elles fatigué ſi fort ſes hautes idées dans l'eſpace de dix ans, que ſon état lui plaît à préſent beaucoup. La jeune & vive Clélie, qui ne ſouhaite rien tant que d'être toute ſa vie dans les bras de ſon cher Amant, demande à ſçavoir le ſort de ſon amour. On lui annonce triſtement qu'elle ne ſera pas le partage de Damon, mais qu'elle finira ſes jours avec un homme ſombre & âgé. Voilà ſon bonheur. Son mariage eût été malheureux, ſi l'inconſtant Damon eût rempli les vûes qu'il avoit ſur elle. Mais dans les circonſtances actuelles, on la verra au déſeſpoir de ce qu'elle vient d'apprendre, & elle ſe croit la perſonne du monde la plus malheureuſe.

Quand il ſeroit poſſible de prévoir notre bonheur, de façon que notre malheur nous reſtât inconnu, la plûpart des hommes ne s'en trouveroient pas mieux, parce que, ſi nous voulons parler le langage du monde, & non pas celui des Philoſophes, c'eſt la moindre partie

qui a du bonheur. Car le bonheur parmi les hommes, n'eſt dans leur idée autre choſe que ce qui éblouït les yeux, comme l'abondance des biens, les plaiſirs, de grands honneurs, & des commodités recherchées. Or la moindre partie parvient à cette ſorte de félicité, ainſi qu'ils la nomment conformément à leurs deſirs, & par conſéquent la moindre partie verroit d'avance ſon bonheur, où la plûpart ne verroient que leur misère. Ainſi le deſir de ſçavoir l'avenir, quand cette connoiſſance ſeroit bornée aux événemens agréables, n'en ſeroit pas plus ſage.

Le bonheur de la plûpart des hommes ne conſiſte pas dans une ſuite conſtante d'événemens agréables; car les biens de la vie ſont entremêlés de maux, & nos plus heureux inſtans tirent ſouvent leur prix des mauvaiſes heures qui les ont précédés. Or celui qui ne déſire de voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, eſt un grand bonheur, pour un très-petit bien, ou n'y en verra point du tout.

En voilà, ce me ſemble, aſſez ſur la connoiſ-

noissance de notre bonheur futur en détail, & sur les inconvéniens qui en résulteroient. Il s'agit maintenant de voir l'avantage qu'on tireroit de l'autre espèce de connoissance, de celle qui consisteroit à sçavoir complettement son sort, & qui embrasseroit tous les évènemens heureux ou malheureux.

On peut se représenter cette connoissance à peu près telle que les Horoscopes, dans lesquels on promet aux personnes crédules de leur montrer ce qui leur arrivera jour par jour, & d'en démontrer les causes.

Les causes de tout ce qui nous arrive sont fondées, ou dans l'arrangement du monde, ou dans nous, ou dans d'autres hommes. Prévoir son sort avec ses causes, c'est voir ce que la nature ou l'arrangement du monde, ce que nous-mêmes, par ce que nous faisons, ou par ce que nous ne faisons point, & ce que d'autres hommes contribueront à notre bonheur ou à notre malheur. Une connoissance si étendue dans les hommes seroit sans doute bien admirable. Si nous l'avions, nous serions tout d'un coup délivrés de cette crainte qui agite tant notre cœur, & nous pourrions tranquillement hasarder mille entreprises qui nous font

trem-

trembler. Notre eſpérance deviendroit plus forte & plus douce, parce que nous ſaurions ſon but. Chacun ſachant à quoi il eſt deſtiné dans ſa vie, ſuivroit mieux ſa vocation, & régleroit mieux ſa façon de vivre. Ces trois avantages peuvent nourrir dans la plûpart des hommes le deſir de prévoir l'avenir; & s'ils avoient quelque fondement, il n'y auroit rien de plus juſte que ce deſir.

Mais eſt-il bien vrai que toute ma crainte doit s'évanouïr, lorſque je ſçai ce qui m'attend dans la vie? Je n'en crois rien. Car je n'ai pas uniquement du bien à eſpérer, & le mal dont je ne puis être exempt me cauſera une crainte perpétuelle juſqu'à-ce qu'il ſoit arrivé. Nous n'avions à craindre auparavant que des cas poſſibles ou vraiſemblables, & nous ſommes délivrés de cette crainte. Mais l'échange eſt-il avantageux? Un mal certain qui m'attend ne me tourmentera-t-il pas plus qu'un mal qui eſt incertain? Je prévois que je dois paſſer un jour loin de ma femme, de mes enfans, & de mes amis, trois ans dans la captivité: la crainte ne me fera-t-elle point éprouver dix fois ce malheur, avant que de tomber dans les fers? De plus, inſtruit d'avance

vance de mon ſort, je l'anticipe avec toutes ſes circonſtances, & dans l'ordre des événemens de ma vie. Ainſi je ſçaurai que cette diſgrace me ſera envoyée par la Providence pour des raiſons qui me ſont cachées ; ou que je me l'attirerai par ma faute, peut-être par ma probité ; ou que ce ſera l'ouvrage de la malice des hommes. A quoi me ſervira de me tourmenter ? Toute eſpérance d'échapper à mon malheur m'eſt ôtée, & cependant toujours le deſir de l'éloigner ſe réveille en moi. Ce deſir veut être ſatisfait, & il n'eſt pas poſſible de le contenter. Quelles plaintes mon juſte déſeſpoir n'adreſſera-t-il point à chaque inſtant vers le Ciel ? Quels reproches amers ne me ferai-je pas inceſſamment à moi-même, ſi je dois cauſer mon malheur ? Et s'il eſt l'ouvrage d'autrui, quelle haine ne porterai-je pas à ceux qui m'y plongeront ? Toutes ces conſidérations ne me priveront-elles pas du repos, dont j'aurois joui, ſi je n'avois pas prévu le mal ? Que d'amertume elles verſeront, avant qu'il ſoit arrivé, ſur tous les plaiſirs qui s'offriront à ma jouiſſance !

Qu'on réponde encore à cette queſtion. Celui qui regarde ceci ſeulement du mauvais côté,

agit-

agit-il bien ſenſément? Si la crainte eſt augmentée par la certitude du malheur, il faut donc que l'eſpérance augmente auſſi par l'aſſurance du bonheur. Mais cela ne ſe décide pas ſi aiſément. Car ſi l'on veut comparer le bien & le mal, ſi l'on veut que l'un compenſe l'autre, il faut qu'ils ayent une certaine proportion. Que mon malheur pour le cas préſent ſoit la perte de ma réputation, & que le bonheur que j'obtiens enſuite conſiſte à poſſéder de grandes richeſſes. Ces deux objets ne ſe laiſſent pas peſer l'un vis-à-vis de l'autre, eu égard aux hommes, & à leur façon de juger des biens, qui eſt déterminée par les préjugés & par les tempéramens. Car la force avec laquelle tous deux me toucheront d'avance, l'un par la crainte, l'autre par l'eſpérance, ne dépend pas tant de ces objets en eux-mêmes que de mon caractère, & du deſir plus ou moins grand, ſoit de l'honneur, ſoit des richeſſes, qui m'eſt propre & naturel. Si je ſuis ambitieux, & que je prévoye que dans deux ans je ſerai l'opprobre des hommes, mais que j'hériterai enſuite ou auparavant de dix mille écus, cette eſpérance ſera fort peu de choſe, rélativement à l'impreſſion que doit faire en moi la crain-

crainte de ma honte future. Ainsi, pour pouvoir comparer d'abord le bien & le mal que j'attends, puis les craintes & les espérances qui les précéderont nécessairement, il faut qu'ils ayent pour fondement en moi-même un motif égal. Or le desir de l'honneur & celui de *conserver sa réputation*, est le même en soi, & s'il y a quelque différence, elle ne vient que de notre façon de penser; & si nous voulons comparer nos espérances & nos craintes, il *faut opposer les richesses* à l'indigence, la volupté à la douleur, l'honneur à la honte: mais ce n'est pas là précisément notre sort. Qui, avec de l'ambition, a de la honte à craindre, n'a pas toujours à espérer un dédommagement conforme à l'objet de son desir dominant, & l'Avare qui perd son bien, n'a pas *toujours* l'espérance d'en recouvrer de nouveau. Il est donc rarement vrai, que mon contentement doive s'accroître par l'espérance d'un certain bien que je prévois, à proportion que ma crainte s'est accrue du côté du mal.

Le moyen de sçavoir combien il me tombera en partage de ce que je me figure être un plaisir! Si j'ai peu de félicité, & d'autant plus

plus de malheur à attendre, ce que j'ai le plus à craindre, est certainement de le prévoir ou d'en être instruit d'avance. Que je dois donc m'estimer heureux, que le Créateur m'ait caché mon sort! Cependant ne seroit-ce point pour moi une satisfaction extraordinaire, si j'avois un pressentiment sûr d'un bonheur qui m'attend dans dix ans? Si je sçavois, par exemple, que je dois épouser une femme aimable, tendre, raisonnable & fidelle, ces dix années ne se passeroient-elles pas pour moi avec beaucoup de vîtesse & de douceur? J'en doute fort. Mon espérance même deviendroit plutôt un supplice, parce qu'il n'y auroit pas moyen de la remplir assez promptement, au gré de mon desir; & comme le mal vient toujours trop tôt pour nous, le bonheur, quelque prompt qu'il soit, nous paroît toujours tardif.

Je crois même qu'on penseroit assez bien en soutenant que, si nous sçavions d'avance le bonheur qui doit nous arriver dans ce monde, cette connoissance affoibliroit beaucoup notre contentement, au moins dans la plûpart des hommes. Le bonheur, tel que nous le formons dans notre pensée, tel que pour l'ordinaire

naire nous le desirons & l'espérons, est communément plus vif que celui que nous obtenons en effet : on peut dire même que les bornes de notre espérance sont nos desirs : & combien ne sont-ils pas étendus, indéterminés ! Or, quand nous sçaurons notre bonheur futur, *la* mesure de notre espérance ne dépendra plus que du degré du bien que nous attendons. Si ce bonheur est médiocre, suivant le calcul de notre desir, le plaisir de l'espérance diminuera à proportion. Mais ne considérons plus l'espérance comme l'avant-goût de notre bonheur : voyons si nous ne perdons pas même quelque chose du plaisir que la jouissance actuelle du bonheur nous donne, lorsque nous le sçavons d'avance.

Il y a une certaine crainte, qui mêlée à notre contentement, fait à peu près le même effet que de fortes épiceries font dans certains mets ; elle assaisonne le plaisir, & nous le fait goûter avec plus de vivacité. Pourquoi la jouissance d'un bien me touche-t-elle souvent si fort, si ce n'est parce que j'ai surmonté le doute où j'étois de ne pas l'obtenir ? Je ne le sentirois pas tant, si la crainte n'avoit, pour ainsi dire, mis en action toute ma sensibilité,

qui

qui eſt néceſſairement émouſſée, lorſque je ſçai d'avance le bien dont je dois jouïr. N'eſt-il pas certain d'ailleurs, qu'un bien imprévu & inespéré nous touche beaucoup plus qu'un bien prévu, dans le cas où les circonſtances ſont égales? Si nous pouvions prévoir notre ſort, nous verrions encore que nous ne le devons pas ſouvent à nous-mêmes, ni à notre habileté, ni à notre mérite, mais au haſard ou à d'autres hommes. Ainſi notre vanité perdroit la ſatisfaction d'attribuer, comme on fait communément aujourd'hui, à notre ſeul mérite les bons événemens de notre vie, quoique ſans aucun fondement. Que ce ſoit, tant qu'on voudra, une erreur, cette erreur eſt précieuſe pour nous, parce qu'elle nous flatte autant que la vérité. Peut-on à ce prix être curieux de ſçavoir d'avance ſon ſort?

Il reſte encore une objection. Si je ſçavois à quoi je ſuis deſtiné, dira-t-on, je m'y préparerois en arrangeant ma façon de vivre; & c'eſt en quoi je trouve qu'on ſe trompe encore beaucoup. Si la maniére de vivre que mon bien-être futur exige de moi, ne s'accorde pas avec mon caractère ou ma maniére de penſer, comment m'y préparerai-je, ſur-tout étant

étant sûr de ce bien-être? Ai-je besoin de me gêner, puisque quand je n'aurois aucun mérite, je ne parviendrai pas moins à l'état qui m'est destiné? Il est vrai que, si mon inclination est portée naturellement pour cet état, je pourrai m'y préparer, quand même je n'aurois pas eu la curiosité de sçavoir mon sort. Ainsi à quoi peut donc me servir dans tous les cas cette connoissance?

Nous avons seulement examiné jusqu'ici *quelle seroit* la condition de chaque homme en particulier, s'il sçavoit son sort d'avance. Mais il ne faut pas nous considérer simplement séparés des autres: il faut voir aussi quelles seroient les suites de cette connoissance, par rapport à la société générale, & dans la connexion des choses. Quant à moi, je ne voudrois pas vivre dans un monde où tous les hommes sçachant d'avance leur sort, auroient leur volonté libre; ou il faudroit que ce sort fût tout autre qu'il n'est maintenant que nous l'ignorons. L'action d'un seul homme a souvent une grande influence dans le sort de plusieurs milliers d'autres hommes. Les mobiles de toutes nos actions, sont la crainte & l'espérance. Si on les retranche, ou si on les

change, nos actions & nos entreprises seront changées, ou n'auront plus lieu. Comme nos espérances & nos craintes seroient tout autres, si nous sçavions d'avance ce qui doit nous arriver, nos actions, du moins celles qui dépendent de notre libre volonté, si nous sçavions d'avance leur fin, seroient absolument tout autres. Philippe II, Roi d'Espagne, auroit-il laissé sortir la Flotte invincible, s'il avoit vû d'avance ce qu'il ne vit qu'à la fin? Il étoit trop prudent pour faire cette faute. Les hommes qui périrent sur cette Flotte, ou que cet événement rendit misérables, ou heureux d'une certaine façon, auroient eu par conséquent tout un autre sort qu'ils n'ont eu, si Philippe avoit sçu d'avance le mauvais succès de cette entreprise. On peut donc juger combien les événemens du monde seroient différens de ce qu'ils sont, si chacun voyoit clairement quelle fin auront ses entreprises. A la bonne heure, dira-t-on: mais si l'on pouvoit pénétrer dans l'avenir, & voir les suites de toutes choses, on éviteroit bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. C'est de quoi je doute encore beaucoup.

Si en prévoyant les choses, nous conservions les

les mêmes desirs & les passions que nous avons maintenant, il resteroit encore assez de malice & de folie dans le monde; & quand nous ne ferions pas tel ou tel mal, nous en ferions surement quelqu'autre. Je conviens que nous pourrions éviter les vices qui portent leur punition en eux-mêmes; mais éviterions-nous les autres? De plus, dans le premier cas, que deviendroit la liberté, & par conséquent la vertu? La crapule est un vice, qui dans bien des gens, est puni par lui-même; or si Strephon, qui par le vin a abrégé ses jours de dix ans, avoit prévu que cela lui dût arriver, il auroit peut-être été plus sobre; & voilà par conséquent un mal qu'il y auroit eu de moins dans le monde. D'accord: mais alors il n'y a donc ni liberté ni vertu dans Strephon. D'ailleurs, ne faudroit-il pas que l'impression de cette idée, *Tu mourras nécessairement plus tôt, si tu bois beaucoup*, fût aussi forte, que quand quelqu'un placé devant nous l'épée nue, s'oppose violemment à ce que nous aurions fait sans cette violence. On voit tous les jours des yvrognes & des voluptueux se livrer aux plus grands excès, parvenir, malgré leurs débauches, à un âge très avancé,

& vivre toujours heureux extérieurement. Par quel moyen donc ceux-là peuvent-ils être guéris de leurs vices? Quel mal ne nous causeroit pas la seule certitude du tems & du genre de notre mort? Quelles suites auroit là connoissance anticipée du bien & du mal dans le cours des événemens de notre vie? Ici des maisons entiéres se plaindroient d'un mal imminent. Là des hommes enyvrés de joie redoubleroient la peine des malheureux, par la seule vûe du plaisir que leur causeroit leur prochain bonheur. Personne ne voudroit plus travailler; aucun particulier ne voudroit s'occuper un instant du bien public. Combien souvent par désespoir s'ôteroit-on la vie à soi-même, ou à d'autres? Le pére étoufferoit son fils au berceau, pour ne pas le voir mourir sur un échaffaud à trente ans. Nous nous déferions aujourd'hui de l'ami, qui doit demain ruiner notre fortune; & d'autres peut-être le même jour se déferoient de nous par vengeance. En un mot, le monde ne pourroit subsister long-tems, si nous sçavions notre sort d'avance d'une maniére circonstanciée. Que de gens mourrojent à la fleur de leur âge de chagrin & de tristesse, à moins qu'ils ne fussent

assez

aſſez ſtupides ou aſſez heureux pour s'endormir profondément dans l'oubli des maux dont ils ſont menacés, comme s'ils n'avoient rien à craindre! Dans l'état où ſont les choſes, nous nous trompons par l'eſpérance que notre bonheur arrivera bien-tôt; & c'eſt ainſi que nos jours paſſent inſenſiblément l'un après l'autre. Nous craignons des maux incertains, & du moins de cette maniére nous reſtons toujours tranquilles & en état de les détourner. De plus, avec quelle indiſcrétion les hommes ne ſe découvriroient-ils pas les uns aux autres leur bon ou mauvais ſort, s'ils le ſçavoient d'avance? Que d'envie, que de jalouſie, & de-là que de maux ne s'enſuivroient-ils pas?. Qu'auroit fait, que n'auroit pas fait Jule Céſar, s'il avoit ſçu qu'il devoit être poignardé dans le Sénat? Ciceron auroit-il fait tant de bien, & malgré ſon ambition, ſeroit-il jamais devenu Conſul, s'il avoit prévu que la récompenſe de ſes actions patriotiques ſeroit une mort violente? Beaucoup de gens ſe feroient-ils efforcé de parvenir à un certain bonheur, s'ils avoient ſçû devoir l'acheter au prix de tous les travaux & de toutes les incommodités qu'ils ont ſurmontées pendant une longue ſuite d'années,

 ſans

ARTICLE QUATRIEME.

PENSÉES POLITIQUES.*

CEsar fit perdre à la République Romaine sa liberté; si on recherche les raisons qui l'ont fait regarder avec moins d'horreur que *Catilina*, on les trouvera dans une conduite plus adroite & des qualités très-éminentes, qui font souhaiter qu'il eût eu le droit de régner. Les moyens qu'il emploia pour asservir sa Patrie étoient presqu'infaillibles; il y introduisit la corruption & l'esprit d'intérêt; il se rendit le maitre des armées & de la fortune des particuliers. Ceux qui étoient encore animés de l'esprit Républicain ne formoient un corps, ni assez considérable, ni assez uni, pour résister avec succès aux artifices & à la violence de *César*: Rome ne pouvoit donc pas conserver sa liberté dans les circonstances où elle se trouvoit alors.

* * *

Cé-

* Traduites de l'Anglois.

César ne songea jamais sérieusement à réformer l'Etat, & à le purger de ses désordres; toute sa conduite étoit pleine d'artifice & de mauvaise foi. Ne nous laissons pas éblouïr par l'éclat de ses exploits guerriers. Quelle apparence que celui qui fit périr par le fer des millions d'hommes, & qui en réduisit encore plus à l'esclavage & à la misère, fût animé d'un véritable esprit de clémence, lorsqu'il voulut bien laisser la vie à un ennemi, ou à un conspirateur, qu'il avoit mis hors d'état de lui nuire? Il étoit aisé de voir que par une pareille conduite, il vouloit se faire une réputation de douceur & de générosité, pour aller plus surement à son but, qui étoit de se rendre maitre absolu:

» Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.

César n'ayant pas le consentement des peuples, n'avoit pas plus de droit à l'Empire qu'*Alaric* ou *Attila*; on peut dire même que son crime étoit plus grand que le leur, en ce qu'il ajouta l'ingratitude & la perfidie à l'usurpation.

* * *

Il y a des gens qui croyent, ou qui veulent faire croire aux autres, que Dieu établit & protége les Tyrans. Si ce sentiment dénaturé a été

été débité & soutenu hautement, & s'il l'est encore dans plusieurs Etats de l'Europe, malgré l'esprit d'examen & de discussion qui y régne en toute autre chose, il ne faut plus être surpris de rien; tout sentiment, tout usage peut s'établir, pourvû qu'il soit revêtu d'une certaine apparence de Religion. La conduite des mauvais Empereurs Romains, leurs barbaries & leurs fureurs continuelles, ne prêtent-elles pas de la force aux principes les plus anti-Monarchiques ? & ne font-elles pas fermer les yeux sur les inconvéniens inévitables d'un Etat libre, mais déchiré par des factions & livré à des conducteurs aveugles, tels que l'Histoire d'Athènes, & bien d'autres en font voir? A quels dangers les principes de servitude n'exposent-ils pas? Que ne nous diroient point les Romains seuls, quand il nous manqueroit d'autres exemples? La Turquie & la Perse, ces grands Empires sujets à de si étranges révolutions, nous apprennent de tems en tems, que des principes dénaturés & fanatiques ne sauroient toujours tenir contre les suggestions de la nature & de la justice. On voit par là combien il est nécessaire qu'un Gouvernement soit limité par des loix; & ne peut-on pas

pas dire, que les Loix ſont autant avantageuſes au Souverain qu'aux Sujets ? elles ſont la ſûreté de ceux qui gouvernent, comme de ceux qui ſont gouvernés.

* * *

Comment le Sénat Romain ſubſiſta-t-il au milieu de tant de deſordres qui ſembloient devoir l'anéantir ? C'eſt que la méchanceté la plus exceſſive a des bornes, & que l'intérêt perſonnel empêche ſouvent un mauvais Prince de ſe défaire de tous ceux pour qui il a conçu de la jalouſie ou de la haine.

* * *

Les eſprits tombérent dans un aviliſſement univerſel ſous le gouvernement de ces Empereurs dont le pouvoir étoit ſans bornes. Le Sénat ne ſe garantit pas de cet eſprit de ſervitude ; il abandonna ſa liberté & ſes droits plus vite que les Tyrans ne les lui euſſent enlevés. L'intrépidité de *Thraſea* fut tout-à-fait héròique. Son exemple fait voir combien un homme de courage peut affermir les autres dans leur devoir, quelque grande que ſoit la corruption où ils ſont tombés. Son ſort funeſte n'a rien que de glorieux ; il fut moins à plaindre

dre que ceux à qui la crainte d'un pareil traitement ferma la bouche.

* * *

L'eſprit de conquête eſt très-imprudent & très-pernicieux. La République d'Athènes commença à ſe détruire par une guerre inſenſée & ruineuſe que ſes Chefs portérent en Sicile: par-là ils s'expoſérent aux attaques des Lacédémoniens & aux révoltes de leurs propres ſujets. Les Lacédémoniens, que cet événement auroit dû rendre plus prudens, ſaiſis de la même fureur martiale, eurent auſſi la même deſtinée; ils ſe virent dépouillés de leur authorité par les Villes Grecques confédérées, après qu'ils eurent triomphé des Athéniens. Toutes ces petites Républiques, trop ambitieuſes, devinrent enfin la proye des Macédoniens qu'on avoit vû auparavant ſous leur dépendance. Le Czar de Moſcovie vainquit enfin le Roi de Suède, trop entreprenant & d'une ambition démeſurée. Tel avoit été le ſort de Charles Duc de Bourgogne; ſon humeur trop bouillante & trop belliqueuſe le perdit.

* * *

Les Turcs s'épuiſent d'hommes & d'argent pour

pour acquerir de vaſtes déſerts, ſans ſonger que la force d'un Etat conſiſte dans le nombre & l'induſtrie de ſes habitans. Les Turcs & les Perſans ſe détruiſent mutuellement par le même eſprit, & par un faux zèle de Religion; en quoi ils ne ſont que trop imités par les Princes Chrétiens: l'Eſpagne en offre un triſte exemple: les Mores induſtrieux en ont été chaſſés, & l'Inquiſition a achevé d'amortir le peu d'induſtrie qui y reſte. L'or que ce Royaume tire des Indes-Occidentales paſſe aux autres nations. Voilà ce qu'elle a gagné à violenter les conſciences & à conquérir. La petite République de Hollande a tenu tête à ce Monarque, qui ſe vante que le Soleil ne ſe couche point ſur ſes terres.

* * *

Si l'on regarde un Etat comme une ſimple famille, ne peut-on pas comparer la conduite de cette grande famille à celle d'une petite, & conſidérer les moyens par où l'une s'enrichit & s'aggrandit, & l'autre s'appauvrit & tombe en décadence? Le défaut de prévoyance, la diſſipation des finances, & l'inclination voluptueuſe des Princes qui en ſont les maîtres, font plus de mal que les plus habiles Miniſtres n'en

peu-

peuvent reparer. Pour remplacer ces thréſors répandus ſans néceſſité, & ſouvent d'une maniére criminelle, il faut avoir recours à des expédiens ruineux pour les ſujets & pour l'Etat; on perd le cœur des peuples, on cauſe des murmures & des mécontentemens dont un ennemi peut tirer avantage. Ce ſont des inconvéniens que le ſimple ſens commun devroit faire appercevoir, ſi l'emportement dans les plaiſirs & l'yvreſſe du pouvoir ſouverain n'éteignoient pas le flambeau de la raiſon. Caligula, Néron, Vitellius, Domitien, Comode &c. ces bêtes féroces, (car ce n'eſt que ſous cette idée qu'ils ſont dignes qu'on en parle) faiſoient périr indifféremment les plus honnêtes gens de l'Empire, pourvu qu'ils puſſent profiter de leurs dépouilles. Ce fut par leurs folles profuſions qu'ils ſe virent réduits à une conduite ſi déteſtable. La profuſion & les libéralités mal entendues de Henri III. Roi d'Angleterre le réduiſirent à vendre ſes domaines & ſes joyaux, à engager les pays qu'il poſſédoit hors de l'Angleterre & ſa propre couronne, & à s'emparer de la Chaſſe d'Edouard le Confeſſeur. Il manqua de pain pour ſa famille, & fut forcé de rompre ſon ménage & d'aller

d'aller mendier d'Abbaye en Abbaye, avec sa femme & ses enfans. Après avoir souvent manqué de parole à ses sujets, & les avoir tyrannisés, il reconnut à la fin que son véritable intérêt étoit de bien gouverner, d'obéir aux Loix, & de traiter doucement ses peuples.

* * *

Montagne dit : *Un Roi entant que Roi, n'a rien proprement sien, il se doit soi-même à autrui. La Jurisdiction ne se donne point en faveur du jurisdiciant, c'est en faveur du jurisdicié.* Un Prince qui veut faire son devoir, doit obéir aux Loix & contraindre les autres à y obéir. Il ne doit songer qu'à procurer le bien de ses sujets; car à quelle autre fin l'auroit-on établi au-dessus de ses semblables? Pour exécuter dignement & surement un pareil plan, il doit se contenter d'une authorité limitée par les Loix; la raison en est, que quand même il seroit assez sage pour ne pas abuser d'un pouvoir absolu, il doit s'attendre que ses Successeurs le feront, & penser qu'il est responsable de l'abus d'une authorité excessive à laquelle il n'auroit jamais dû aspirer. L'Empereur *Marc-Aurele*, ce modèle des Princes, disoit qu'*il est difficile que celui dont la puissance est sans bornes,*

nes, en puisse mettre à ses passions. Ceux qui ont prétendu être au-dessus de l'humanité & des loix, étoient au-dessous des brutes; ceux qui ont voulu se faire respecter comme des Dieux, étoient la lie du genre-humain. La véritable gloire d'un Prince consiste à gouverner selon l'esprit des Loix; c'est en cela qu'il peut signaler son habileté & ses talens. Un brutal, un stupide, un furieux, a tout ce qu'il faut pour faire un Tyran parfait; il n'est besoin pour cela ni d'art ni de science. Quels Princes que Marc-Aurèle, Henri IV. Edouard III. Roi d'Angleterre!

* * *

Les Incas du Pérou, Vespasien, Henri III. Roi de France, Richard II. Roi d'Angleterre, nous montrent l'influence de la conduite d'un Prince sur celle des Sujets. *Non tam imperio nobis opus est quam exemplo*, dit Pline à Trajan, qui étoit un beau modéle pour les Sujets, comme pour les Princes qui devoient lui succéder. On peut connoitre le caractère du Prince régnant par celui des Courtisans qu'il comble de ses faveurs, & par les opinions qui sont en vogue à sa Cour. Les principes de servitude sont enseignés à la Cour d'un Tyran;

cela

cela est infaillible ; & l'on voit d'abord à quoi l'on doit s'attendre. Si l'on rendoit justice à ceux qui se font un devoir de les répandre & de les inculquer ; on les traiteroit comme des Criminels d'Etat, & leur châtiment obligeroit leurs pareils à se conformer aux régles de la raison & de l'humanité.

* * *

La perfidie est inséparable de la tyrannie ; c'est un Caligula & un Tibère qui y excellent. Quels Hommes ! Ce sont les peuples barbares & stupides qui sont le plus adonnés au mensonge ; de même que les Nérons, les Domitiens, les Vitellius, les Basilowits, les Muley Rois de Maroc ; & les autres Tyrans anciens & modernes. Misérable Politique ! celui qui trompe tout le monde est trompé de tous, & ne gagne la confiance de personne. Les Princes, dont l'ame est véritablement grande & généreuse, tiennent l'imposture au-dessous d'eux ; ils vont à la gloire par le chemin le plus court, qui est l'amour & la confiance de leurs Sujets.

* * *

Il arrive souvent que les Princes aiment mieux être trompés agréablement, que d'être

ſervis avec toute la fidélité poſſible. C'eſt ce qui cauſe ſouvent la chute des bons Miniſtres, qui n'ont rien tant à craindre que les complots que les peſtes de Cour forment contre eux. Tout le monde connoit la diſgrace du Marquis de la Vieuville, & le triſte ſort du premier Miniſtre de Schah Huſſein, Roi de Perſe, à qui les intrigues des Eunuques firent perdre ſon poſte, malgré les preuves démonſtratives qu'il avoit données de ſon innocence. C'eſt ſouvent cette même innocence, c'eſt la vertu d'un Miniſtre qui l'expoſe aux atteintes de ſes envieux, & lui fait encourir la diſgrace de ſon Maître. Les Courtiſans mercenaires ſont les ennemis jurés des Miniſtres qui ont de la droiture.

* * *

Les Romains, qui n'étoient d'abord qu'une troupe de bannis & de fugitifs, formérent un peuple civiliſé, épris de l'amour de la liberté & de la gloire : le différent génie de leurs Rois leur inſpira tous les ſentimens néceſſaires pour devenir une nation illuſtre. Ce changement dans les mœurs n'eſt pas particulier aux Romains; on peut le remarquer dans l'Hiſtoire de toutes les révolutions d'Etat. Ce n'eſt point le

le climat, le froid ou le chaud, qui forment le caractère distinctif des habitans du pays; c'est là nature de leur gouvernement, la perfection ou le défaut de leurs loix. C'est ce qui fait que des hommes sauvages ou scélérats deviennent justes & humains; ou qu'au contraire, de vertueux & de libres qu'ils étoient auparavant, ils deviennent abjects, esclaves & barbares. *Athènes* civilisée par *Thésée*, & le *Pérou* par les *Incas*, en sont une preuve.

* * *

Les Peuples soumis à un Gouvernement juste sont naturellement portés à la paix & à la reconnoissance des bienfaits de leurs Souverains. Souvent ils supportent l'oppression avec patience, résistent à leurs oppresseurs avec modération, & suivent les régles de la justice, quand ils ne sont point séduits par quelque imposteur. La patience des Romains à l'égard des Patriciens devenus des Tyrans, est tout-à-fait exemplaire. La Noblesse Romaine ne gardoit aucune mesure dans ses usurpations; elle épuisoit les Sujets de la République par des usures & des extorsions sans fin, & ne leur faisoit aucune part de l'autorité; & par cet indigne procédé elle les réduisit à se faire justice eux-

[library stamp]

mêmes; ce qu'ils exécutérent, comme on le ſait, avec toute la modération imaginable.

* * *

On n'ignore pas l'attachement exceſſif des peuples pour les Races régnantes. Les Romains aimoient les Céſars, les Parthes la famille des Arſaces, les François celle de Charlemagne, quelque averſion qu'ils euſſent en particulier pour la perſonne des Tyrans de ces familles. Les Révolutions mettoient un nouveau Maitre ſur le thrône, mais on le prenoit toujours dans la même famille. Le Peuple a un attachement machinal pour les noms & pour certaines habitudes; on peut changer le fonds des choſes à ſon égard, il eſt moins facile d'en changer l'extérieur: Auſſi les habiles Uſurpateurs manquent rarement de le conſerver, & ne le changent jamais ſans une extrême néceſſité. Le reſſentiment du Peuple Romain contre les Auteurs de la mort des Gracques étoit extrême, auſſi-bien que ſon entêtement pour Jules-Céſar qui ruinoit les fondemens de la liberté: Il en étoit de même des François pour les Guiſes. On voit encore le barbare Tribunal de l'Inquiſition, *cette abomination introduite dans le ſaint lieu*, ſe ſoutenir dans les

pays

pays où elle s'eſt introduite, par le reſpect des peuples qu'elle rend miſérables, & qui la regardent comme le boulevart de la Religion: tant eſt grande la force de l'illuſion ! tant ces Nations infortunées ſont enſorcelées par cette religieuſe apparence !

* * *

Il faut mettre ſur le compte des Grands les deſordres qui ſont arrivés dans pluſieurs Etats. Leur penchant à la Tyrannie, leur orgueil & leur inſolence jettent les peuples dans le deſeſpoir, leur font haïr le gouvernement préſent, & ſoupirer après une révolution. Ils ſe réjouïſſent des mauvais ſuccès de leurs Maîtres. Sous le régne de Tibère les Romains aprirent avec joye les nouvelles de la revolte des Provinces. En 1639. les Anglois virent avec plaiſir que les Ecoſſois s'étoient emparés des quatre Provinces du Nord de l'Angleterre ; & ſous le régne de Charles II., on haïſſoit les François dans ce Royaume, par la ſeule raiſon que le Roi les aimoit, comme un bouffon le lui ſçut fort bien dire. Les Peuples ne demandent qu'à être protégés & à jouïr tranquillement de leurs biens ; & les Grands ne ſont jamais contens d'une authorité limitée; leurs uſurpations ſont

d'autres bornes que l'impuissance d'aller plus loin.

* * *

Les Peuples ne sont pas ordinairement difficiles à gouverner. Il y a communément beaucoup de mauvaise foi dans la conduite des Souverains & de leurs Ministres. *Politica est non tam regendi quam fallendi homines.* Gui Patin, étant à portée, par sa profession de Médecin, de voir le jeu de plusieurs intrigues à la Cour & à la Ville, ne cesse d'inculquer ces mots latins à son ami. Ne soyons pas surpris si les Peuples que l'on abuse, & à la liberté desquels on tend des piéges funestes, deviennent furieux par un pareil traitement, & s'ils se portent à des extrémités, où ils ne se porteroient jamais si on ne les poussoit au desespoir. *Omnes seditiones molestæ*, dit l'Orateur Romain, *nonnullæ tamen justæ & necessariæ.* C'est à la honte de ceux qui gouvernent que cela se trouve vrai. L'histoire de ce qui se passa à Gènes au siécle passé, bien connue, est une puissante retorsion du prétendu bon mot qui *donnoit les Génois au Diable.*

* * *

L'Authorité Ecclésiastique est un Etat dans un

un Etat, si elle n'est subordonnée à celle des Magistrats; il importe à ceux-ci que leurs Sujets soient bien instruits de leurs devoirs; ils en sont d'autant plus faciles à gouverner. L'ignorance des Peuples n'assure pas l'autorité de ceux qui sont à la tête du Gouvernement Civil; une populace ignorante est aisée à émouvoir & difficile à ramener. L'Histoire sacrée & profane montre combien le vulgaire ignorant est aisé à séduire, & quelle est l'influence des Ministres de la Religion sur la conduite. La Turquie, où le Peuple est ignorant & grossier, où l'autorité des Souverains n'a point de bornes, est aussi le pays où les révolutions sont les plus fréquentes, & où le Prince est le moins assuré sur le Thrône, dans le tems qu'il reçoit de ses Sujets des respects qui tiennent de l'adoration. Ce à quoi il faut faire une grande attention, c'est d'établir dans un Etat la vraye pieté, & d'en bannir la crédulité & la superstition.

ARTICLE CINQUIEME.

MAXIMES ET CARACTERES.*

I.

QUelques personnes sont comme de certaines étoffes, admirables d'un côté, hideuses de l'autre.

II.

La plûpart des hommes raisonneront & agiront sensément en diverses occasions, & seront absurdes dans la spéculation & la pratique des choses les plus simples lorsqu'elles sortent de leur sphère: ils sont comme les horloges à cylindre, qui jouent un certain nombre d'airs, & pas un au-delà.

III.

Il est des ridicules qui ont besoin d'atteindre à leur dernier période pour déplaire moins.

IV.

Les murmures contre la fortune ne sont sou-

* Trad. de l'Anglois.

ſouvent que l'apologie déguiſée de notre indolence.

V.

Les hommes & les ſtatues que l'on admire dans une haute élévation, font un effet très-différent ſur nous lorſque nous en approchons; les uns nous paroiſſent beaucoup plus petits, & les autres beaucoup plus grandes.

VI.

Il y a dans les amis une certaine négligence qui flatte, & une certaine attention qui mortifie.

VII.

Notre raiſon eſt à notre conduite ce que la livre ſterling eſt dans le commerce, une valeur nominale & non réelle, avec laquelle nous payons tout, & ne donnons rien.

VIII.

Il ſemble que la généroſité ſoit une vertu, pour ainſi dire, contagieuſe. Si tant de gens n'en ont point, c'eſt peut-être par la même raiſon qui épargne la petite vérole aux habitans de la campagne; ils ne rencontrent perſonne qui la leur donne.

IX.

Entre amis, comme entre parens, les attentions

tions recherchées ſont moins en général la marque d'un véritable attachement que la marque de ſon déclin.

X.

La moindre contrainte met ſouvent l'homme d'eſprit & le ſot de niveau.

XI.

Il eſt en général beaucoup moins néceſſaire de ſe déterminer bien, que de ſe déterminer.

XII.

La même diſpoſition qui fait que l'on recherche & que l'on s'occupe de petites choſes, rend indolent ſur les grandes.

XIII.

Le contraſte dans les petites choſes, & les raports dans les grandes, eſt ce qui forme & reſſerre l'amitié entre les gens raiſonnables, & ce qui l'altére parmi ceux qui ne le ſont pas.

XIV.

L'eſprit comme le corps a ſouvent, ſi l'on oſe hazarder l'expreſſion, un appétit étrange & de mauvaiſes digeſtions, de maniére que les ſciences dégénérent en erreurs comme les alimens en mauvais chyle.

XV.

Il faut l'avouer, quoiqu'à regret; ceux qui ont beaucoup de douceur & de liant dans le caractère, ont rarement beaucoup d'élévation dans l'ame.

XVI.

Il y a des caractères qui sont comme de certains corps en chimie, très-bons en eux-mêmes, mais qui ne s'allient jamais avec d'autres.

XVII.

Ceux qui n'ont aucune idée des charmes de la solitude, n'en ont pas une bien parfaite des plaisirs de la société.

XVIII.

L'impertinence est à la dignité, ce que la ruse est à la sagesse.

XIX.

Il n'est pas plus certain qu'un homme qui possède plus de qualités aimables qu'un autre, plaira d'avantage, qu'il l'est, qu'un peintre qui employera les plus belles couleurs, aura le plus beau coloris.

XX.

Je vois plusieurs esprits qui sont, si j'ose risquer la métaphore, bien assis; mais j'en vois peu qui ayent leurs coudées franches.

XXI.

XXI.

Certaines gens font de leur esprit, ce qu'aux marchés les Fermiers font de leurs bleds ; ils en passent beaucoup de mauvais, à la faveur d'un peu de bon.

XXII.

Il est peu d'hommes qui n'ayent plus de finesse que nous ne leur en supposons, & moins qu'ils ne s'en croyent à eux-mêmes.

XXIII.

Il est malheureux que la même raison qui fait qu'Eugenio croit ses Histoires amusantes, soit précisément celle qui me les fait trouver ennuyeuses: Il en est toujours le Héros.

XXIV.

On prouve la violence de ses propres préjugés, par la violence avec laquelle on attaque ceux des autres.

XXV.

C'est l'esprit qui parle; mais c'est le caractére qui agit, & même qui persuade.

XXVI.

Les gens dont l'esprit est foible, sont plus à charge que ceux dont l'esprit est vicieux.

XXVII.

Un homme dont personne ne dit que du bien,

bien, doit être bien ſupérieur, ou plûtôt bien inférieur à tout le monde.

XXVIII.

On eſt dans la converſation comme dans un Orcheſtre, où chacun eſt plus attentif à ſa propre partie, qu'à celle des autres.

XXIX.

PHORBAS raſſemble preſque toutes les bonnes qualités; il eſt raiſonnable, conſéquent & impartial juſqu'à ſe condamner lui-même lorſqu'il apperçoit qu'il a tort. Bref, la régle de Phorbas eſt en tout la plus exacte équité: il eſt vertueux, & l'eſt par principe, enfin on l'eſtime univerſellement. PHORMION eſt noble, modéré, généreux, & poſſéde toutes les vertus aimables; mais il eſt ſi loin de ſe les ſuppoſer intérieurement, de les y conſidérer comme Vertus, qu'en les pratiquant il ne les regarde que comme des moyens de bonheur: elles ſont ſi loin auſſi d'être l'effet du travail ou de la contrainte, qu'il auroit peine au contraire à s'en écarter. Ses vertus donc ont tellement un certain air de liberté, une certaine élégance, un certain charme inexprimable & naturel, qu'il ſuffit de les voir en action, pour les admirer. Egalement incapable, & de

l'avi-

l'avidité des richesses, & de la profusion qui tient souvent de si près à la rapacité, ce qui seroit prodigalité dans un autre, n'est en lui que générosité bien entendue. Qu'on ne s'en étonne pas, les communes régles ne sont point faites pour les ames d'une trempe extraordinaire. Phormion aime le plaisir, le connoît, fut formé pour lui, le goûte, & l'inspire. Il subjugue la froideur, l'insensibilité, la cupidité corrompue & la licencieuse dépravation, jusqu'à les forcer de convenir, qu'il est une félicité pure qu'elles ne donnent pas; jusqu'à leur en faire naître enfin la notion & le desir. Partout & toujours le vice est honteux de sa propre difformité. Que Phormion est aimable! Sa figure est mâle, & cependant expressive & tendre; ses maniéres sont modestes, & cependant libres, élégantes, pleines de feu. Son caractère est ferme, & cependant sensible. Il est connoisseur en plaisir, & sait en savourer, en extraire l'essence, la quintessence de tous les objets qui peuvent le produire; mais le plus délicat pour lui est de le sacrifier au bonheur des autres. Un de ses amis est-il dans l'adversité? C'est avec plaisir qu'il partagera sa fortune avec lui. Est-il en danger? c'est avec

plus

plus de plaisir encore qu'il exposera sa personne pour le défendre du péril. Que Phormion est digne d'attachement! Que son mérite est supérieur! Non seulement cet homme admirable est sensé & judicieux, mais il est l'un & l'autre au suprême degré. Le même principe qui dirige son goût avec tant de précision vers les plaisirs, dirige aussi son génie vers les vérités & les agrémens. Il semble que la Nature l'ait formé avec une complaisance particuliére, & ne l'ait doué d'un assemblage de perfections si rares, que pour offrir le spectacle d'un être accompli, & celui de la félicité que procure le plus précieux de ses dons, le don de la Vertu. Phorbas leva les yeux sur Phormion, & vit qu'il étoit né pour être vertueux, qu'il ne pouvoit même ne l'être pas, & se comparant à lui, malgré la droiture de son propre cœur, il sentit toute son infériorité. Phorbas étoit juste, mais il n'avoit jamais éprouvé le charme d'être plus que juste. Il auroit rougi de faire tort à qui que ce fût, mais il ignoroit cette touchante délicatesse, cet ingénieux rafinement de générosité que l'on trouve à porter la bienfaisance jusqu'à son dernier période. Il est vrai qu'il étudie, qu'il

pré-

prévient les voeux de ses amis, & s'empresse à les obliger aux dépens de ses intérêts mêmes; mais la vertu n'est point identifiée en lui, son penchant naturel ne l'entraine pas à la pratiquer; elle fait moins son bonheur, qu'elle ne régle ses devoirs; aussi ne l'estime-t-on pas en proportion de son exactitude à les remplir. Phorbas est vertueux par raison & par systême : Phormion par l'impulsion de la nature & par l'élévation de son ame. La vertu de Phorbas est peut-être plus méritoire; mais celle de Phormion est plus sûre & plus aimable.

XXX.

Est-là le jeune ESCHYLE qui entre à l'Opéra? Non.... oui.... c'est lui, c'est sa figure; cependant ce n'est pas son air. Oui, ma foi, maintenant qu'il approche davantage, je le reconnois... mais... quelle métamorphose! à quoi ressemble-t-il? le pauvre enfant! L'année derniére il étoit encore si timide, si modeste, si docile! Avec quel plaisir ne l'encourageoit-on pas! Comment se peut-il qu'en quelques mois il soit si changé? Mon cher Eschyle, j'en suis blessé, c'est-à-dire, pour vous. Quoi donc! ne me reconnoissez-vous pas? Ah! fort bien; vous

avez

avez acquis de faux airs, & vous voilà sur le qui vive ; n'est-ce pas? Je ne veux pas en rire, cependant j'en ai beaucoup d'envie, & cela me divertit. Quoi! vous fat! vous saluez aussi la Comtesse! Ma foi, je rirai. Mais il vous manque encore la derniére main : vous roidissez votre cou, vous regardez çà & là, enfin vous faites l'agréable très-desagréablement. Soyez sûr que si vous n'imitez pas mieux votre modèle, vous serez très-ridicule. Ah! le voici... Tenez, jeune Eschyle, considérez DORIMON : voyez s'il n'est pas comme dans une balançoire. Voilà ce qui s'appelle un fat; il vous joueroit par dessous jambe. Examinez combien ses maniéres sont aisées, combien sa parure est élégante sans être magnifique, & à quel point elle lui sied! Il ne craint ni de la chiffonner ni de se déranger lui-même. Dorimon est un fat complet, mais du moins je m'en amuse : croyez-moi, ce sont les ridicules manqués qui déplaisent le plus.

XXXI.

Vous êtes marié, je pense, Monsieur? Oh, oui, Monsieur; je suis à ma quatriéme femme. Bon Dieu, vous avez déja eu quatre femmes, & vous êtes encore tout jeune! Il

eſt vrai, Monſieur, mais j'ai une vocation déterminée pour le mariage. J'en eſſayai avant l'âge de vingt ans; ſi-tôt que ma premiére femme fut morte, une autre lui ſuccéda, enſuite une troiſiéme, & ſi je perdois la derniére, la pauvre femme! je paſſerois encore à de cinquiémes nôces. Oh! oui, vous dis-je, j'aime extrêmement l'état du mariage; il eſt, ſelon moi, le bonheur par excellence. C'eſt donc l'état même d'homme marié qui vous plait tant, pour me ſervir de votre expreſſion? Ce n'eſt pas votre femme que vous aimez? Ne pas aimer ma femme, juſte Ciel! ne pas aimer ma femme! Graces à Dieu, perſonne ne m'accuſe d'aimer celle d'un autre. Ne pas aimer ma femme! Mais vous venez de me dire que vous vous remarieriez promptement ſi elle venoit à mourir. Eh bien, Monſieur, y a-t-il du mal à cela? Vous ne voudriez pas, j'eſpère, que je vécuſſe avec elle après ſa mort? Non certainement; mais j'imagine que l'oublier ſi vite & former ſi-tôt de nouveaux liens, ne prouveroit pas qu'elle vous eût été fort chère. Quoi donc, Monſieur, n'eſt-ce pas aſſez d'aimer une femme tant qu'elle vit? Quant à moi je les ai toutes aimées tant qu'elles ont vécu, & je les aimerois en-

core vingt ans de plus chacune, si elles m'étoient rendues. Je crois que le devoir exige qu'on aime sa femme, & quoique les miennes me fussent indifférentes avant de les épouser, je les ai chéries dès qu'elles m'ont appartenu. Je connois mon devoir, Monsieur; j'aime la vie *réglée*; une femme est une femme enfin, & c'est une très-bonne chose: quoi qu'il en soit, je ne m'en passerai jamais; &, s'il plait au Ciel, je serai toujours un très-bon mari. Fort bien, Monsieur: voilà d'admirables principes. Je vous avoue cependant à ma honte, que si quelque chose pouvoit altérer l'affection que j'ai pour ma femme, ce seroit de ce qu'elle l'est devenue. Je l'aimois beaucoup avant de m'unir à elle, mais ma délicatesse est blessée de la contrainte que le mariage semble imposer, lorsqu'il lui fait une loi de m'aimer. Une tendresse libre, volontaire & mutuelle est seule délicieuse, & produit une sensation élevée, délicate, presque incompatible avec l'idée de la chaîne la plus legére. Je vous demande pardon, Monsieur, je ne vous entends pas bien; je ne vous ai pas compris nettement. Excusez-moi à mon tour, Monsieur, j'ignorois que je ne *me* fusse pas exprimé intelligiblement. Je

ne ſai pourquoi j'ai balbutié de cette maniére; je me parlois ſans doute à moi-même. Bon ſoir, Monſieur, mes complimens, je vous prie, à votre femme.

XXXII.

O tempora! ô mores! O quelle corruption! quel luxe! quelle vénalité deshonorent notre ſiécle, s'écrie le deſintéreſſé MISANTHES, qui ne laiſſe pas de vendre cependant ſes déclamations ſur la vertu, l'honneur & le patriotiſme. Il a écrit, & récrit juſqu'à-ce qu'il ſe ſoit perſuadé lui-même que les écarts effrenés de ſa plume étoient des préceptes auſſi ſacrés que la Loi des douze Tables. Il menace autour de lui; il tonne comme un petit Dieu de ce bas monde, & le tout par grandeur d'ame & pour la prêcher aux autres; je ne voudrois même pas jurer qu'en certains momens de ſes transports entouſiaſtes, il n'ait cru que la hauteur du donjon qu'il occupe, élevoit réellement ſon être au-deſſus de la vile nobleſſe qu'il foudroye de préférence. Près de là étoit le Palais d'un grand Seigneur, qui ſur-tout ſcandaliſoit la Philoſophie de Miſanthes. Selon lui, c'étoit le rendez-vous de la plus mauvaiſe compagnie de Londres, & perſonne n'y

en-

entroit ſans qu'il n'en ricanât en lâchant quelque ſarcaſme. Il arriva qu'un jour un homme des plus aſſidus dans ce Palais, & des plus mépriſables, s'il en faut croire le cauſtique voiſin, mais grand Seigneur auſſi, eut par hazard affaire à Miſanthes, & lui fit dire de ſe rendre le lendemain matin à ſon hôtel. Si-tôt que l'heure indiquée fut venue, le fier Miſanthes parut exactement à la porte du Mylord, & dès qu'il fut admis en ſa préſence, ſi vous avez jamais vû un barbet ſe tenant avec peine ſur ſes deux pattes de derriére, & guettant avec embarras le moyen de s'échapper d'une chambre où on lui fait faire cet exercice, vous avez vû le maintien du Philoſophe dont je parle. A peine le grand Seigneur ouvroit-il la bouche pour lui faire une queſtion, qu'il préparoit ſa réponſe, & la précipitoit du ton & de l'air le plus ſoumis. Il vous auroit rappellé une certaine chanſon aſſez libre que j'ai entendue en France, où l'on ſuppoſe un Capucin mort & comparoiſſant devant le Souverain des Enfers. Capucin, dit le Monarque noir : Plait-il, Monſeigneur, répond humblement le Révérend Pére.

* * *

ARTICLE SIXIEME.

LA RELIGION ET LA SUPERSTITION.

Songe. *

JE fis, il y a quelque tems, un songe qui me frappa tellement, qu'il m'est resté en entier dans la mémoire; il mérite que j'en entretienne mes Lecteurs.

Je me trouvois dans une nombreuse & brillante compagnie, où je prenois beaucoup de plaisir à la conversation qui étoit fort animée, lorsque j'apperçus tout-à-coup une figure des plus choquantes qui s'avançoit vers moi. Elle étoit vêtue de noir, sa peau étoit couverte de rides, ses yeux enfoncés dans sa tête, & son visage aussi pâle & livide que la mort. Ses regards étoient sévères & terribles; elle tenoit dans ses mains des vipères & des scorpions. Lorsqu'elle fut près de moi, elle m'ordonna d'un

* Trad. de l'Anglois.

d'un air rechigné, & d'un ton qui me glaça le sang, de la suivre. J'obéis, & après m'avoir fait faire plusieurs tours & détours, elle me conduisit au fond d'une vallée solitaire. Par-tout où elle passoit, l'herbe verte se flétrissoit sous ses pas; son souffle empoisonné remplissoit l'air de vapeurs malignes, le Soleil se couvroit de nuages, & la face riante du Ciel s'obscurcissoit entiérement. Les forêts retentissoient d'hurlemens lugubres; on n'entendoit que le triste chant des oiseaux nocturnes, & la vue ne se promenoit que sur des objets effrayans. Au milieu de cette scène d'horreur, ma Conductrice me parla en ces mots : » Vien auprès de moi, imprudent mor-
» tel ; échape aux piéges d'un monde impos-
» teur, & appren que le plaisir n'est pas fait
» pour l'homme. L'homme est né pour les
» pleurs & la misère; c'est là sa vraie desti-
» nation; quiconque s'en fait une autre, s'op-
» pose aux volontés du Ciel. Ne te laisse donc
» pas séduire par les attraits de la jeunesse &
» de la societé; passe ton tems dans les sou-
» pirs & les larmes. Tout plaisir offense la
» Divinité. Faire une violence continuelle à
» tous ses penchans, ne vivre que pour gémir

» & pleurer, c'eſt là le ſeul culte qui lui ſoit
» agréable.

Cette peinture mélancholique de la vie me glaça, & me parut étouffer au-dedans de moi tout principe de joye & de plaiſir. La frayeur s'empara de mon ame; je réſolus de paſſer ma vie dans cet endroit, juſques à ce que la mort, que j'implorois, vint terminer le cours de mes miſères. Dans cette ſituation, j'apperçus à mon côté une riviére bourbeuſe, dont l'onde roulante faiſoit un triſte murmure. J'étois ſur le point de m'y précipiter, lorſque j'en fus tout à coup empêché. M'étant tourné, j'aperçus l'objet le plus aimable que j'euſſe jamais vû. Sa figure brilloit des charmes de la jeuneſſe & de la beauté; la majeſté étoit peinte dans ſes yeux; ſon éclat étoit tempéré par le doux regard de la bonté & de la compaſſion. A ſon approche, ces ſpectres hideux, qui m'avoient effrayé, diſparurent, & avec eux toutes les horreurs qui les accompagnoient. Le Soleil diſſipa les nuages qui le couvroient; les plaines reprirent leur verdure, & tout le pays me parut un jardin délicieux. J'étois tranſporté de joye à la vue d'un tel changement; le plaiſir s'inſinuoit dans mon cœur, lorſ-

lorſque ma Libératrice, me regardant avec douceur, m'adreſſa ces divines inſtructions.

» Je me nomme la *Religion*. Je ſuis fille » de la *Vérité* & de l'*Amour*, & mére de la » *Bienveillance*, de l'*Eſpérance* & de la *Joye*. » Ce monſtre dont je t'ai délivré, eſt la *Su-* » *perſtition*; elle eſt fille du *Chagrin*, & ſes » compagnes ſont la *Crainte* & l'*Angoiſſe*. Quoi- » que bien différentes l'une de l'autre, la *Su-* » *perſtition* a quelquefois l'inſolence de pren- » dre mon nom & mon caractère; par ce » moyen elle trompe de pauvres mortels qui » la prennent pour moi, juſques-à-ce qu'elle » les ait conduit au *Deſeſpoir*, cet affreux aby- » me où tu allois te précipiter.

» Regarde, contemple les beautés de la » terre, qui a été deſtinée à être la demeure » de l'homme, & voi, ſi un monde tel que » celui-là a été fait pour être un théatre de » misère & de larmes. A quelle fin la main » libérale du Créateur a-t-elle ouvert tant de » ſources de plaiſirs, ſi ce n'eſt pas pour que » l'homme ſe réjouît du privilége de l'exiſten- » ce, & qu'il fût porté par la reconnoiſſance » à adorer & à aimer ſon bienfaiteur? Jouïr » de ſes bienfaits, c'eſt obéiſſance, c'eſt vertu;

» les

» les rejetter comme n'étant que des moyens » de plaisir, c'est une ridicule ignorance, c'est » une palpable absurdité. La bonté suprême » est la source de tout ce qui existe; tous les » êtres raisonnables, depuis le premier ordre » des Séraphins, jusqu'à ceux qui occupent le » dernier rang, s'efforcent de parvenir au plus » haut degré de bonheur. Ils ont reçu des » facultés différentes, suivant les différens plai- » sirs dont ils doivent jouir.

» Est-ce là, m'écriai-je, le langage de la » *Religion*? Permet-elle à ceux qui se consa- » crent à elle de marcher parmi les fleurs, & » de mener une vie sans peines & sans tour- » mens? Que deviennent les pénibles exerci- » ces de la vertu, les mortifications de la pé- » nitence, le renoncement à soi-même qui » distingue les Saints & les Héros?

» Les vrais plaisirs des Etres raisonnables, me répondit-elle avec douceur, » ne consis- » tent pas dans une licence sans bornes, & » une vie toute voluptueuse. S'abandonner aux » plaisirs que la raison & la vertu condamnent, » c'est corrompre son ame, & la ravaler au » rang des animaux; c'est lui ôter les qualités » propres à goûter le vrai bien, & la destiner

à

» à la misère. Quiconque veut jouïr d'un bonheur réel doit s'appliquer particuliérement à sentir & adorer les perfections de son Créateur, faire aux Créatures tout le bien qui est en son pouvoir, & perfectionner sa droiture & sa probité. S'il prend d'autres plaisirs, ce doit être dans l'intention de donner de nouvelles forces à ses facultés, afin de pouvoir les appliquer à ce qui est l'objet principal de ses recherches. Dans les régions habitées par des Natures Angeliques, régne une félicité continuelle; c'est une suite de joyes pures dont rien ne peut arrêter le cours. C'est à l'être raisonnable à se servir de sa raison pour régler ses penchans, & les tenir dans de justes bornes. Ne pas faire usage de sa raison, c'est vouloir s'exposer aux maux qui résultent nécessairement des excès; c'est s'éloigner volontairement du bonheur. Mais l'homme qui s'en est ainsi écarté ne manque pas de ressource; il doit faire ses efforts pour rentrer dans son premier état, & ne jamais se jetter dans le desespoir.... Frémi, pauvre mortel, à l'idée du précipice dans lequel tu allois te plonger.

» Si ceux qui se sont rendus coupables, ne » doi-

» doivent pas perdre courage, l'homme inno-
» cent ne doit point non plus être abattu par
» l'idée des foibleſſes humaines; il doit au con-
» traire s'animer par l'eſpérance que tout effort
» ſincère ſera agréable à celui qui a fait l'hom-
» me, & qu'il l'en récompenſera. Le ſenti-
» ment de ces foibleſſes doit redoubler le cou-
» rage. Ceux qui connoiſſent ce qu'ils ſont,
» deviendront ce qu'ils deſirent être, s'ils me
» prennent pour leur Conductrice. Il n'y a
» point de différence entre le *Chrétien* & le
» *Héros*. Tout homme qui ſe ſent animé par
» le deſir d'obtenir l'approbation du Souverain
» Maitre de l'Univers, triomphera de toutes
» les difficultés. Aidé de mon ſecours, ſes
» peines & ſes travaux deviennent l'exercice &
» l'épreuve de ſon ame. Sa ſoumiſſion en-
» tiére à cette Providence qui voit le tems &
» l'éternité, ſa réſignation profonde, lors même
» qu'il n'aperçoit en aucune maniére ſes voyes,
» eſt l'eſpèce la plus excellente de renonce-
» ment à ſoi-même, & la ſource des plaiſirs
» les plus vifs. La Société eſt la ſphère dans
» laquelle la vertu de l'homme doit s'exercer.
» Dans une vie ſociale, active, les difficultés
» naiſſent à chaque inſtant; elles forment une

» eſpèce

» espèce de discipline, où l'homme devient utile
» à ses semblables, & travaille pour lui-même.
» La souffrance n'est pas un devoir, à moins
» qu'elle ne soit nécessaire pour empêcher le
» mal, ou pour porter au bien; le plaisir n'est
» pas non plus un crime, à moins qu'il ne
» fortifie les inclinations basses, ou n'ôte à la
» vertu son activité généreuse. Le bonheur
» assigné à l'homme dans ce monde n'est rien
» en comparaison de ce que l'éternité lui pré-
» sente, & de la félicité dont son cœur est ca-
» pable. Les plaisirs que la main bienfaisante
» du Créateur accorde maintenant à l'homme,
» servent seulement à l'aider à supporter son
» état actuel, & ne sont que de foibles avant-
» goûts du bonheur qui doit être un jour son
» partage.

» Apren de moi à adoucir les maux de la
» vie par les plaisirs innocens qui te sont of-
» ferts. Garde-toi de vivre dans la solitude,
» tu te dois à la Société. La Religion n'or-
» donne pas à l'homme de vivre dans les dé-
» serts ou dans des retraites; ce sont là les le-
» çons de la *Superstition*; elle cherche à rom-
» pre les chaînes de la bienveillance & des
» affections sociales, par lesquelles le bonheur

» de

» de chaque particulier eſt lié avec celui du » tout. Souvien-toi, que le plus bel hom» mage que tu puiſſes rendre à l'Auteur de » ton exiſtence, eſt celui qui naît du bien que » tu fais à ſes créatures, & de ta ſoumiſſion » entiére à ſes volontés reſpectables.

A mon réveil, je me ſouvins de cette leçon; je l'ai ſuivie; & le ſentiment de mon bonheur m'a porté à en faire part à mes ſemblables, dont le bonheur augmentera le mien.

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LES PETITS-MAITRES.

L'Essence des choses, toujours subsistante, ne fait que changer de modification; nos vices, nos défauts se reproduisent de siécle en siécle sous mille formes différentes. On n'est pas fat aujourd'hui comme on l'étoit il y a cent ans. Pour trouver une certaine conformité entre nos *aimables* & ces Marquis *que d'un coup de son art Moliére a diffamés* *, il faut pénétrer l'écorce dont ils sont revêtus. Alors ces derniers, sous un large baudrier, embarrassés d'un haut-de-chausse, paroissent sur nos Théâtres, précisément ce que sont nos Modernes dans leurs ajustemens les plus lestes & les plus recherchés. L'amour de la singularité est chez les uns & les autres le mobile

* Boileau.

mobile ſecret des travers les plus ridicules. Tout Petit-Maître veut être ſingulier : s'il étoit poſſible que le Vulgaire adoptât les airs & le ton de la fatuité, le Petit-Maître, toujours Petit-Maître au fond, prendroit plutôt les façons d'un idiot, d'un lourdaut, que d'imiter la multitude qu'il mépriſe. Mais en vain il veut être original, ſes extravagances ne ſont point nouvelles. Peut-être eſt-il honteux pour nos Ancêtres que nous ne puiſſions être plus foux qu'eux. Ils connoiſſoient long-tems avant nous, cette cruelle manie de jetter le ridicule ſur tout, qui pare l'eſprit des vices du cœur, qui en couvre la ſéchereſſe & l'aridité ; à l'aide de laquelle, quoique méchant, ignorant & ſot, l'on prime ſi ſouvent dans nos Cercles, aux dépens du mérite, de la vertu, des talens. C'eſt de l'eſprit de *turlupinade* qui régna chez eux avec ſuccès, que cette odieuſe manie a pris naiſſance ; l'un & l'autre ſont étayés ſur la médiſance ou la calomnie, & ne diffèrent que par le plus ou le moins d'art qu'on y met. Le jargon précieux, les phraſes coupées, les termes de convention étoient auſſi très en vogue chez les Petits-Maitres du dernier ſiécle. Ce qui les diſtingue

gue le mieux de nos *Talons rouges*, c'est sans doute l'esprit d'irréligion, que l'on nomme communément *Esprit philosophique*, & qui est, au contraire, le plus grand des abus de la Philosophie. Cet esprit inspire à nos Modernes l'indépendance & l'envie de secouer le joug des préjugés de quelque nature qu'ils soient; les Anciens, assez heureux pour l'ignorer, plus réservés, plus simples & moins coupables, respectoient les préceptes de Morale qu'ils ne suivoient pas, & le vice étoit moins une suite de leurs principes, qu'un déplorable effet de leur foiblesse.

Les faveurs des femmes, vrayes ou fausses, ont toujours été une vaste carriére pour la fatuité. Il est même de très-honnêtes gens qui ne sont fats que sur ce point. Voyez *Cerval* à sa maison de Campagne; ses sallons, ses bosquets, ses tapis de verdure, sont autant de lieux que ses triomphes rendent célébres. Ici la Présidente de .... perdit dans ses bras le fruit de dix années de sagesse & de fierté. Là, la jeune Marquise, trompant les soins d'une mére surveillante, vint combler ses souhaits & partager ses plaisirs. Plus haut, dans ce donjon, il eut l'art de lever des scrupules invété-

rés par l'éducation & confirmés par des réflexions sages & sensées. Une femme subjuguée est aux yeux de Clerval une victoire dont son amour propre s'attribue tout l'honneur; il croit ne point en jouir s'il est ignoré; il le publie, il l'affiche; qu'arrive-t-il? il force l'infortunée victime de son indiscrétion à rougir de ces momens où il lui jura un amour éternel, où il triompha de sa foiblesse: n'importe, on sait qu'il a été heureux, c'en est assez pour lui. A en juger par ce procédé honteux, plus commun chez nous que par-tout ailleurs, on est tenté de croire que notre bonheur n'a rien de réel, & dépend de l'idée que les autres s'en forment. Mais non; vaine illusion, bonheur chimérique, tu ne remplis que de fumée: ce qui n'est pas *Nous* ne peut nous satisfaire pleinement, c'est en nous qu'il faut chercher des plaisirs, c'est au sentiment à nous rendre heureux.

La fatuité est un de ces défauts qu'on ne trouve que chez les peuples les plus policés; elle étoit fort connue des Grecs dans les beaux siécles de leur République; les Romains l'ignorérent jusques au tems des Pompées & des Césars. Elle est sans doute originairement

un

un abus de la politesse & de l'esprit.

Un Petit-Maître, dans le printemps de l'âge, décoré des dons extérieurs de la Nature, l'esprit pittoresque & saillant, voltigeant sans cesse d'objets en objets, étourdi avec grace, frivole par tempérament, est aux yeux du Vulgaire un papillon qu'il admire; le Sage seul découvre la chenille à travers ces dehors aimables; mais un esprit lourd, logé dans un corps grossier, étourdi par art & maussadement frivole, est toujours le vil insecte, même aux yeux les moins pénétrans.

Tout change, l'Empire de la mode s'étend sur tout. On ne va plus en bonne fortune, en manteau de couleur de muraille, on ne fait plus arrêter sa voiture au coin de la rue de sa Maîtresse; on a perdu l'incommode habitude de se morfondre à sa porte ou de passer la nuit à lui parler par la fenêtre. Le Chevalier de.... au sortir d'un souper splendide où vingt Cuisiniers ont épuisé leur art, pour aiguiser l'apétit & affoiblir la santé, encore étourdi des vapeurs d'un Champagne mousseux, se rend chez *Julie* dans un équipage leste & brillant, où, à la clarté de deux flambeaux, la volupté étale des images gravées

des mains de la molleſſe. Un Laquais, frappant à coups redoublés, éveille le paiſible Bourgeois, & tout annonce au Quartier que le Chevalier de.... eſt arrivé chez ſa Maîtreſſe, pour paſſer dans ſes bras le reſte de la nuit. Cette façon de ſe procurer des plaiſirs eſt moins gênante que celle du tems paſſé. Je m'étonne qu'on ne l'ait point connue plus tôt; il eſt doux de trouver des femmes que l'on peut aimer devant tout le monde. Les *Julies* nous ſauvent les embarras de l'*incognito*.

Un Petit-Maître eſt ordinairement un bel eſprit. Eh, qui ne l'eſt point aujourd'hui? On trouve par-tout de ces gens partagés d'une mémoire heureuſe, qui, avec peu de lecture & beaucoup d'uſage du monde, paſſent dans des Sociétés pour de beaux eſprits. C'eſt le génie qui eſt rare, & qui l'eſt d'autant plus, qu'il n'eſt pas toujours pris pour ce qu'il eſt. Hors de la portée des ſots, il faut avoir de l'eſprit, & même un certain eſprit, pour ſentir tout le prix du génie. Le génie, non plus que le bon eſprit, qui ſouvent vaut encore mieux, n'ont jamais fait de Petits-Maîtres. Le bel eſprit, dans toute la force du terme, ne ſemble propre qu'à décorer un fat.

Il

Il eſt des fats dans tous les états ; un Financier, un Robin, un Abbé, le ſont de différente façon. Tous ſe modèlent ſur l'original le plus à la mode, mais joignent aux travers de convention des ridicules d'Etat.

En entrant dans un monde où tout eſt inconnu, dans un âge où l'on n'a point encore d'eſprit à ſoi, on adopte, on ſaiſit tout ce qui eſt brillant ; on veut plaire : les principes de l'éducation, la vertu, les ſentimens paroiſſent des fadeurs qui ménent à rien ; il faut ſe faire des maniéres, ſe donner un ton, prendre les airs du monde ; & l'on eſt ſouvent muni de la fatuité la plus inſoutenable, que l'on croit encore n'avoir acquis que l'uſage de ce monde perfide, toujours propre à nous égarer, quand la réflexion, ce fruit de l'expérience & du tems, n'éclaire point nos premiers pas. Bientôt l'on prend un état ; ce germe funeſte ſe déploye ; ſi c'eſt une charge de Judicature qu'on achète, on ignore la plûpart des devoirs d'un Juge, & l'on ſe promet bien de ne pas remplir ceux qu'on connoit ; ſi, au contraire, c'eſt le parti de l'épée qu'on embraſſe, ce n'eſt pas par le louable deſir d'être utile à ſa patrie & à ſon Roi, c'eſt par rapport aux plaiſirs qu'on

s'y promet, & on fait vœu de passer ses jours dans la dissipation & dans les excès de toute espèce; enfin l'on s'engage dans les loix de l'Hymen, en se réservant la liberté de manquer à ses sermens, en se promettant de souiller le nœud qu'on vient de serrer par convenance, par bienséance; dès-lors eût-on le bonheur de trouver dans sa femme les charmes d'une maitresse, il faut la fuir, la traiter avec froideur, & sur-tout s'en séparer tout-à-fait dès qu'elle a donné un héritier. Ce ridicule odieux étoit encore connu de nos Anciens; *Montaigne* écrivoit à sa femme en 1570. » Ma femme, vous entendez bien que ce n'est » pas le tour d'un galant homme, aux règles » de ce tems ici, de vous courtiser & caresser encore: car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre femme, mais que de » l'épouser c'est à faire à un sot. »

Tous les Auteurs, Philosophes, Poëtes, Romanciers, se sont efforcés de montrer le ridicule de la fatuité. Le défaut de ces derniers, c'est de l'avoir mis dans un jour souvent propre à le faire aimer. Quoique *La Bruyère* n'ait pas fait de Chapitre particulier sur les Petits-Maîtres, le tiers de son Livre traite de la fatuité

fuité dans ses différentes branches. Tant d'écrits seroient superflus, si elle n'étoit qu'un défaut; mais elle est trop souvent un vice pour la négliger.

S'il est vrai que les femmes font les hommes ce qu'ils sont, que la Société doit leur en vouloir d'avoir fait des Petits-Maîtres! Quelle gloire pour elles de corriger cette espèce futile & méprisable, qui n'aspire qu'à leur plaire, & qui n'hésiteroit point à devenir raisonnable, si l'on pouvoit leur plaire avec de la raison! de bannir du commerce de la vie l'éclat tumultueux des plaisirs, de faire revivre cet amour véritable, cimenté par la décence & la vertu, cet amour qu'on n'ose pas même faire paroitre dans nos Romans, qui ne se rencontre plus que chez une petite portion d'hommes ignorés, souvent mal partagés des biens frivoles, & que le Vulgaire ne soupçonne pas même d'être heureux!

Il est honteux, pour la raison humaine, que le faux, le brillant l'emportent si souvent sur le réel & le solide. *Céphise*, dans l'aurore de l'âge, douée de toutes les graces qui constituent la jolie femme, vient d'éprouver que les qualités de l'esprit & du corps ne garan-

tissent pas des malheurs qu'entraine après soi un mauvais choix : née avec un cœur sensible, digne d'être aimée, capable d'un attachement solide, Céphise, faisant les délices d'un pére tendre qui cherchoit moins, pour son établissement, de grandes richesses, un grand nom, que des vertus capables de la rendre heureuse ; deux partis se présentoient ; *Ariste* & *Sevol*, tous deux du même âge, partagés également des biens de la fortune, tous deux du même rang, se disputoient le cœur de Céphise. Ariste, naturellement timide, & plus timide encore, parce qu'il aimoit, ne tenoit jamais un discours suivi, ne s'expliquoit que par monosyllabes, & craignoit d'offenser sa Maîtresse en mettant trop d'amour dans ses regards. Presque toujours distrait, embarrassé, contraint, il ignoroit l'art de se faire valoir dans des conversations indifférentes ; il mettoit de la passion dans mille bagatelles où il ne falloit que de l'esprit. Que Sevol étoit différent ! ses yeux respiroient l'ardeur la plus vive, ses discours étoient séduisants ; il plaisantoit avec grace, & assaisonnoit de tout le saillant de l'esprit le langage de l'amour le plus tendre ; Ariste se fit aimer, & Sevol sçut plaire ; mais

mais Céphiſe rougit d'un amour véritable ; l'eſprit, le caractère de Sevol lui parurent plus décidés, plus dignes d'elle ; que faire d'un homme qui ne ſçavoit que ſoupirer ! quelle gloire de fixer un homme à la mode, un bel eſprit, qui ſacrifioit des conquêtes, qui juroit d'aimer éternellement ? elle étouffa la voix du cœur. Sevol lui plaiſoit, l'amuſoit, elle le crut digne d'être aimé. Elle étoit ſenſible, je l'ai déja dit, elle l'aima, & perſuadée d'un retour ſincère, elle fut la premiére à preſſer l'inſtant fatal qui devoit unir ſon ſort au ſien. Cet inſtant eſt arrivé, elle eſt devenue l'épouſe de Sevol ; mais ce brillant qui l'avoit éblouïe, s'eſt évanouï. Cet eſprit qu'elle admiroit n'eſt plus prodigué pour elle. La ſécchereſſe préſide dans leurs entretiens. Sevol n'a plus rien d'aimable aux yeux de ſa femme ; la fatuité qui lui eſt naturelle, & qu'il avoit couvert d'un vernis de politeſſe, paroit au grand jour & le rend mépriſable ; ſa prodigalité achéve de le faire haïr ; flottans bientôt entre l'indigence & la médiocrité, ils ſe ſont crus malheureux, & le ſont en effet. Pour Ariſte, il fut quelque tems à ſe conſoler de la perte du cœur de Céphiſe ; mais la ré-

flexion

TAYLOR

flexion & le tems affoibliſſant ſa douleur, il vient de prendre un autre engagement; il s'eſt aſſorti d'humeur, de goût, de caractère, & dans les liens d'une Epouſe vertueuſe, il a trouvé la vraye félicité.

Preſque toutes les différentes profeſſions de la vie civile paroiſſent utiles lorſqu'on les envisage d'un certain côté. Donnons plus d'étendue à cette propoſition : ſuppoſons pour un moment un Sauvage aſſez heureux pour n'avoir que le ſeul inſtinct, le bon ſens ſi l'on veut; ſon témoignage ne ſera pas ſuſpect. Transportons-le au milieu de la Société; parcourons avec lui les différens états qui la partagent. Les mortels aſſez généreux pour en embraſſer la défenſe au péril de leur vie, ainſi que les Héros pacifiques qui paſſent leurs plus beaux jours à débrouiller, à travers d'immenſes chicanes, la vérité qu'on leur cache, à aſſurer à chaque Citoyen ſon état, ſes biens, ſon honneur, ſa vie même, paroîtront, ſans doute, aux yeux de notre Individu Sauvage, dignes des plus grands éloges. Avec quelle vénération, avec quelle ſurpriſe ne conſidérera-t-il pas le Philoſophe, cet eſpion de la Nature, qui par des travaux continuels acquiert des

des connoissances nécessaires qui refluent sur les autres hommes, qui ne tendent qu'à les rendre meilleurs, & par conséquent plus heureux; le Marchand, semblable à l'abeille industrieuse qui tire le suc des fleurs pour en former un miel exquis; le Financier, non pas ce cœur de bronze, insensible aux pleurs des malheureux qu'il a faits, dont la seule science est d'enchérir sur les impôts, d'en inventer de plus cruels, de les percevoir d'une façon plus cruelle encore; mais ce sage Administrateur des richesses de l'Etat, que l'Etat enrichit & qui mérite de l'être; le Laboureur enfin, dont la profession si fort avilie parmi nous, est encore la premiére chez un peuple antique * que nous n'estimons pas assez: tous n'auront-ils pas part aux louanges de notre véridique Sauvage? Mais si l'on lui faisoit appercevoir dans la Société une Secte odieuse, qui se fait gloire d'en mépriser les liens les plus étroits, dont le moindre inconvénient est d'être inutile, & dont les membres répandus par-tout, rassemblent souvent les vices des deux Sexes, sans adopter aucune de leurs vertus,

---

* Le Chinois regarde le Laboureur avec une espéce de vénération.

tus, ne respectent aucune liaison de parenté, d'amitié, ni même d'amour, & traitent tous les hommes avec la même perfidie; dans lesquels on remarque seulement un plaisir un peu plus vif à répandre leur poison sur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié & les bienfaits; prenant soin pourtant de l'assaisonner du suc de quelques fleurs, & malgré leur cruauté, ne perdant jamais de vue l'envie de plaire, d'amuser, de séduire; si enfin on lui disoit qu'il existe des Petits-Maîtres, quels termes lui paroitroient assez forts pour exprimer son indignation & son étonnement?

ARTICLE HUITIEME.

PORTRAIT DU VRAI CRITIQUE.

LA Critique, Art si nécessaire & si difficile, a pour principe ou pour fondement l'amour des Lettres & le goût du vrai. Elle doit tout rapporter à ces deux objets : tout autre motif est indigne d'elle, & la dégrade ou la dénature. Ainsi rien de plus sérieux qu'un Art qui n'a pour but que l'utilité. L'enjoûment ne lui est pourtant pas défendu, mais il est subordonné à l'instruction ; & lorsqu'un bon Critique répand quelques gayetés dans certaines matiéres, il les séme légérement ; il ne va jamais les chercher hors de la nature des choses ; il ne les cherche pas, il les trouve. La Critique n'est donc point l'Art de faire rire & d'amuser la malignité, travail frivole, aisé, méprisable, & pour lequel il suffit d'avoir quelque penchant à la Satyre, beaucoup de confiance & un peu d'esprit, j'entends de cet esprit

esprit factice qui coûte toujours plus qu'il ne vaut. La rareté des bons Critiques prouve bien la difficulté du genre ; & que de parties en effet il faut rassembler pour y réussir ! Jugement solide & profond ; logique sûre & bien exercée ; sagacité, goût, précision ; esprit facile, mais de cette trempe qui n'est que la fleur du bon sens ; imagination souple, mais réglée ; variété de connoissances, érudition étendue, amour du travail, &c. Voilà les principaux élémens dont l'heureuse combinaison forme le génie de la Critique ; & quiconque, sans ce génie, veut exercer l'Art, fait un métier très-périlleux. Lorsqu'un Ouvrage est critiqué, ce n'est pas l'Auteur qui subit l'épreuve la plus délicate. Le public intelligent se réserve le droit de juger le Censeur ; & si la Critique est injuste ou fausse, le mépris dont elle est payée se mesure à l'idée de supériorité que tout Censeur fait présumer avoir voulu donner de soi. De ces considérations générales, je passe au Portrait du vrai Critique.

Le Critique qui fait respecter ses Lecteurs, ne se pare point des apparences de la modération que prescrivent les loix de la société, pour

pour mieux se livrer à la fougue. Il ne prend point jusqu'à sa devise, pour la mépriser plus ouvertement; mais sans l'annoncer avec faste, il la fait passer dans ses écrits. Au lieu de chercher à en imposer par ses préambules pompeux, où la charlatanerie se déploye, par cette vaine montre de richesses qu'étale la fausse opulence, il réalise seulement ce que les petits Ecrivains ne se lassent pas de promettre. Chez lui tous ces noms spécieux de *liberté*, d'*amour du vrai*, d'*indépendance philosophique*, ne servent point à colorer un pur brigandage, un vrai Cynisme littéraire. Attaché à la simplicité didactique, moins fastidieuse & moins monotone que le luxe faux des Déclamateurs, il ne coud point à tous ses extraits de froides Préfaces, d'ennuyeuses amplifications, des tirades vuides & soufflées, des lieux communs cent fois rebattus qui n'apprennent rien, de petites Satyres déguisées mal-adroitement en préceptes de goût : il laisse aux demi-Littérateurs l'affectation de ces ornemens, dont leur érudition se compose. Exactement impartial, on ne le voit point s'occuper de la personne d'un Auteur beaucoup plus que de son ouvrage. Il ne lit point tout un

un Livre dans la ſeule Table des matiéres ; pour n'en donner que des lambeaux triés au hazard, ou curieuſement recherchés, dans le deſſein de montrer l'ouvrage du côté le moins favorable. Il ne proſtitue point ſa plume pour accréditer des productions viles ou dangereuſes ; & ni l'intérêt du Libraire qui eſt toujours ſéparé du ſien, ni celui d'un mauvais Ecrivain qu'il pourroit affectionner ſans l'en eſtimer davantage, ou de lâches ménagemens pour d'autres qu'il craindroit ſans les aimer, ne lui font jamais compromettre ou trahir ſon diſcernement. Il ne manque point aux égards dûs aux talens ſupérieurs, aux hommes de génie : il fait remarquer leurs fautes, parce qu'il eſt attentif & clairvoyant ; mais par une jalouſie baſſe, il ne diſſimule point les belles choſes qui rachètent leurs négligences, & en nous éclairant de bonne foi ſur les défauts d'un ouvrage, il paye aux talens de l'Auteur le tribut d'eſtime qu'exige la ſincérité. Il ne ſe paſſionne point avec un acharnement ridicule contre d'illuſtres Ecrivains qui pourroient d'un ſeul trait de plume écraſer mille inſectes ſatyriques, s'ils pouvoient ſentir leurs piquûres. Au deſſus de la haine & de la vengeance qui

ſont

ſont les paſſions des foibles & la ſource des petiteſſes, il ne pourſuit point à outrance & avec une fureur puérile ceux qui auroient pû lui déplaire. Il ne s'attache point conſtamment à nous préoccuper pour certains Auteurs & à en déprimer d'autres qui donnent au moins les mêmes eſpérances. Le jugement d'un bon Critique ſe remarque juſques dans le choix des ouvrages qui ſont l'objet de ſa cenſure. Il n'affecte point de déprécier des Ecrits dont le plus grand défaut ſeroit de n'avoir point ſon attache, & d'en prôner de médiocres dont ſa protection feroit tout le mérite. Toujours fort de ſes propres forces, & non de la foibleſſe d'autrui, il n'ira point, pour ſe faire redouter, déterrer de mauvais Romans ou des livres obſcurs qui ne ſont lus de perſonne, & que le plus mince Lecteur eſt en état d'apprécier par lui-même. Par le même principe encore il ne s'appéſantit point ſur les choſes dont le ridicule eſt palpable & ſaute aux yeux de tout le monde; ſa pénétration ſe réſerve pour des remarques moins triviales. Il ne prend point pour le fond de l'Art la chicane de l'Art; auſſi ne va-t-il pas éplucher les petites fautes d'un ouvrage, compter les

que, les *si*, les *mais*, & négliger ce qu'il y a de bon; mais il a toujours soin de faire une compensation équitable, & qui honore autant le goût que le bon esprit du Censeur. Il s'arrête encore bien plus à l'essence qu'à la surface des choses, & ne juge pas tous les écrits suivant les régles d'un froid purisme porté jusqu'à la pédanterie. Fidéle jusqu'au scrupule, ainsi que doit l'être tout homme qui s'érige en juge, il cite avec exactitude & ne déguise ou n'altére rien. Lorsqu'il a lieu de censurer un Auteur, il produit littéralement ses expressions sans les affoiblir en les mutilant, ou par quelque changement dans les termes. Il ne se pare point non plus des pensées d'autrui: il se garde bien de raporter de longs Textes, sans les distinguer par aucune marque de la suite de son Discours, sans avertir qu'un autre parle. Toutes ces petites ruses de guerre, quoiqu'apperçues ordinairement de peu de Lecteurs, sont indignes d'un vrai Critique; il rougiroit de les employer. Quand il parle d'un bon Ouvrage, ou d'un Ecrivain de mérite, il ne s'abandonne point à l'enthousiasme, à des exaggérations, à des louanges outrées que leur seul excès rendroit fausses & par conséquent sans effet.

effet. D'un autre côté, lorſqu'il cenſure, ſes expreſſions ne ſont jamais dures, chargées, abſolues, mais réfléchies & meſurées. Il ſçait ſur-tout ſe préſerver des airs & des tons déciſifs que prennent les petits Critiques, parce que le ſçavoir eſt timide, & que ſa Modeſtie le rend circonſpect par-tout où l'ignorant tranche avec hardieſſe. Dans cet eſprit, jamais il ne donne pour regles de ſes jugemens ni ſon goût particulier ni ſes idées propres. Il rapelle tout aux principes, aux regles de proportion établies ou par les grands Maitres, ou par la nature même des choſes; & comme il eſt comptable au Public qui doit le juger à ſon tour, il ne condamne rien ſans motifs, ſans rendre raiſon de ſa cenſure. Il ſçait de plus caractériſer par des traits propres & diſtinctifs même une production médiocre, ſans laiſſer échaper rien de perſonnel, ou d'offenſant contre l'Auteur. Il eſt des railleries innocentes qui ne ſçauroient bleſſer perſonne, & que le ſérieux de l'Art n'interdit point à un bon Critique; mais il ne s'en permet aucune qui ne s'offre, pour ainſi dire, d'elle-même. Il ne ſe bat jamais les flancs pour produire du ridicule où il n'y en a point; il ne ſonge

même à le montrer où il eſt, que quand l'intérêt du goût ou de la raiſon l'exige néceſſairement. Il rejette ſévérement tous ces quolibets inſipides, ces miſérables pointes, & ces prétendues Epigrammes dont la recherche puérile & pourtant pénible ſe découvre par la façon dont les place un mauvais Critique, parce qu'il eſt en même tems mauvais Ecrivain, quoi qu'il en puiſſe dire lui-même à quiconque eſt aſſez bon pour le croire. C'eſt ſous cette qualité d'Ecrivain qu'il me reſte à conſidérer le Critique dont j'ébauche l'image.

Pour mériter le nom de bon Ecrivain, il faut écrire purement, élégamment, naturellement. Le beau naturel n'exclut point la nobleſſe & les graces du ſtyle; mais il faut ſçavoir diſtinguer les graces de l'affeterie, & la nobleſſe de l'enflure. Le Critique qui ſait écrire, & qui connoit par conſéquent toutes les propriétés du ſtyle, n'en confondra jamais les vices avec les agrémens réels. Son ſtyle eſt toujours ſimple & uni, parce que c'eſt le ſtyle du genre, & qu'il ne veut rien dénaturer. Il écrit avec pureté, mais ſans étude & ſans roideur, ſans rien d'affecté ni de pédanteſque, parce qu'il manie aiſément ſa langue. Il écrit

encore

encore noblement ; mais la nobleſſe de ſon ſtyle ne conſiſte point dans une vaine pompe d'expreſſions bourſouflées & ſouvent oiſives. Enfin il écrit avec force, élégamment, agréablement ; mais il n'affecte point de parler, comme l'Eumolpe de Pétrone, *ſæpius poeticè quàm humanè*. Son ſtyle n'eſt point hériſſé d'images poëtiques, de Métaphores éternelles laborieuſement amenées, d'Epithètes entaſſées par-tout avec une profuſion riſible. Il ſçait le varier à propos, ſans faire ſans ceſſe revenir dans des phraſes uſées les Muſes, Apollon, le Parnaſſe, la double Colline & tous les Lauriers du Pinde. Il ne crie point à tous propos à l'emphaſe, au Néologiſme, pour les confondre très-ſouvent lui-même avec l'énergie, & en donner de fréquens exemples. Enfin il ſçait louer ſans fadeur, & avec eſprit, quoique ſans effort, parce qu'un long uſage des cauſtiques n'a point totalement émouſſé ſon goût pour les vérités obligeantes dont il connoit l'aſſaiſonnement.

Je ne dois pas oublier un trait qui ſeul doit donner bien du luſtre au portrait que j'ai crayonné. Que tout Ecrivain, quel qu'il ſoit, c'eſt-à-dire, quelque ſupériorité qu'il ait réel-

 lement,

lement, ou qu'il croye avoir (ce qui est pour lui la même chose) doive avoir de la modestie; on en sent la nécessité. Pour acquérir cette vertu si difficile & pourtant si rare, il ne faudroit de tems en tems que quelque retour sur soi-même, sur les bornes de notre esprit & sur celles de nos connoissances, ou, pour tout comprendre en deux mots, sur notre ignorance & sur notre foiblesse. Combien donc celui qui prétend juger les autres sur ces deux points, ou autrement marquer les bornes de la capacité d'autrui, doit-il être infiniment plus modeste, pour ne point donner de prise sur soi? Ce principe bien imprimé dans l'esprit de notre Critique le préservera de bien des travers. Il ne parlera point de lui-même, il ne se citera point continuellement. S'il est aidé dans ses travaux, il ne ramènera point tout à lui seul; il n'identifiera point dix personnes en une : il bannira principalement cet orgueilleux & très-faux *Moi*, qui révolteroit les Lecteurs instruits.

ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

LETTRE

A un Jeune Homme qui entre dans le Monde.

JE ne doute pas, Monſieur, que votre début dans le monde ne vous embarraſſe; mille perſonnes s'empreſſent de vous y introduire; mais la diverſité des avis qu'elles vous donnent, eſt préciſément ce qui vous jette dans l'irréſolution dont elles s'efforcent de vous tirer: n'en voyez-vous pas la cauſe? Elles conſultent moins vos intérêts que leurs goûts, & leur vanité a plus de part à ce qu'elles vous diſent que l'amitié. Voulez-vous vous aſſurer de la ſolidité des avis qu'on vous donne? N'en rejettez, n'en adoptez aucun qu'après avoir bien examiné les mœurs, le caractère & le motif de celui qui vous conſeille. Je vous permets de faire avec moi l'uſage que vous voudrez de ce principe, avant de lire les inſtructions que vous me demandez.

 Vous

Vous allez voguer ſur une mer bien dangereuſe, où les naufrages ſe font le plus ſouvent avant de quitter le port ; ce ſont les plus à craindre, parce qu'ils influent ſur tout le reſte de la route. Un nouvel ordre de choſes vă vous ſurprendre : quel Dédale immenſe, lorſque vous vous trouverez livré à vous-même !

Votre naiſſance vous donne l'entrée dans le plus grand monde, & vous facilite même l'accès auprès du Trône ; mais ce grand monde ne paroîtra porté à vous trouver des qualités aimables, qu'afin d'être plus en droit de vous donner des ridicules : reſpectez ſes préjugés, du moins en apparence ; ne les bleſſez jamais ouvertement, & gardez-vous ſur-tout de paroître ſurpris des contradictions que vous y trouverez. Vos grands biens & votre nom vous attireront la foule des flateurs dont il eſt rempli ; ſi vous les écoutez, ils vous entraîneront avec eux dans le précipice ; ſi vous les fuyez ils deviendront vos ennemis ; méfiez vous d'eux, mais cachez leur avec art votre méfiance : ils ſe diront vos amis ; mais en eſt-il dans le grand monde, ſurtout dans cette claſſe-là ? Ne les regardez que comme des ennemis déguiſés, qui vous careſſent d'une main pour mieux vous poignar-

gnarder de l'autre : ils vous inſtruiront des voyes qu'il faut tenir à la Cour pour parvenir ; on vous montrera mille détours pour arriver à un but qui ſouvent eſt près de vous ; où le premier pas auroit pû vous conduire, ſi vous aviez pris la route toute unie que la vertu vous indiquoit, au lieu des chemins obliques & tortueux que l'uſage vous a forcé de prendre : mais le monde a ſes regles, on ne peut plaire ſi l'on ne s'y aſſujettit. La vertu ne connoît qu'un chemin ; mais il eſt droit, ce n'eſt pas le plus battu, parce qu'il conduit rarement à la fortune & aux honneurs ; mais les honnêtes gens, qui, malgré les préjugés, ſe ſont accoutumés à le ſuivre, le trouvent agréable & riant. La médiſance & la calomnie n'y font point gémir l'innocence, les paſſions n'y ſuſcitent point d'orage, la modération y entretient la paix, & la ſimplicité des mœurs y fait régner le bonheur.

Vous n'entendrez parler dans le monde que d'ambition ; on vous dira que c'eſt la paſſion des grandes ames : on vous la peindra avec ces couleurs brillantes qui lui donnent l'apparence même de la vertu ; mais on ne vous y parlera jamais ni de l'émulation, ni de l'a-

mour

mour de la véritable gloire. Tout y eſt confondu ; on y prend ſouvent une vertu pour un vice, & ſouvent on ſe perſuade qu'un vice eſt une vertu, ſur-tout lorſqu'il flate & que le préjugé l'autoriſe.

On vous dira que vous devez aſpirer aux honneurs, mais on ne vous parlera jamais de l'honneur : on vous inſtruira des moyens de parvenir aux dignités, mais jamais on ne vous indiquera ceux de les mériter : on vous interdira la méchanceté, mais on vous permettra l'Epigramme : on paſſe tout dans le monde, pourvû qu'on y mette un certain art, un vernis de politeſſe qui tient lieu d'eſprit ; ce faux eſprit eſt la vertu du monde ; le bon ſens, l'honneur, la probité ſont celles des honnêtes gens.

On voudra vous perſuader ſans doute, qu'un homme de votre naiſſance n'eſt pas fait pour languir dans des grades ſubalternes, & qu'il ſuffit d'y avoir reſté deux ans pour demander & pour obtenir un Régiment ; rejettez ce conſeil pernicieux. Un homme qui a de l'honneur, doit s'attacher à l'étude du métier qu'il a embraſſé ; comment ſeroit-il poſſible que, n'ayant jamais été à portée d'agir

par

par vous-même, vous pussiez être en état de conduire un Régiment? Il faut sçavoir se guider soi-même avant de vouloir guider les autres. Il faut faire une étude profonde d'un art dont la théorie est immense, dont les détails sont infinis, dont les principes n'acquièrent un certain degré de certitude, qu'à force de les adapter aux circonstances par des suppositions multipliées & par des combinaisons sans nombre.

Je vous l'ai déja dit, c'est de votre début dans le monde que dépend votre réputation: on n'y joue jamais un rolle indifférent; cette indifférence même seroit un ridicule. Le monde est rempli de personnes uniquement occupées à profiter des ridicules les unes des autres, à les faire sentir, à vous en prêter même lorsqu'elles ne vous en trouvent pas. Le seul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits, c'est d'être simple, poli, affable sans fadeur, complaisant sans bassesse, doux sans affectation: n'imitez personne, n'ambitionnez pas la frivole gloire de donner le ton; mais ne le prenez jamais des autres: ne dites pas toujours tout ce que vous pensez; mais ne trahissez jamais votre pensée. Le mensonge est indigne d'un

d'un honnête homme; combien, à la honte du siécle, ne se relâche-t-on pas là-dessus! Un mensonge officieux en est-il moins une fausseté? La calomnie fait horreur; mais on se permet la médisance, qui n'est qu'un tissu de vérités flétrissantes; il y a peu de médisans qui ne chargent leurs portraits, surtout lorsqu'ils plaisent; & de la médisance à la calomnie le pas est très-glissant: on s'habitue à ces sortes de complaisances, & l'on devient criminel sans s'en appercevoir.

Fuyez surtout cette espéce de gens qu'on appelle Petits-maîtres; ils sont la honte de l'humanité. Des airs, des maniéres, un jargon qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, voilà leur étude continuelle. Tout leur mérite consiste dans une figure efféminée, un teint composé, & dans des propos ridicules dont le bon sens rougit. Les femmes à qui le Petit-maître s'efforce de ressembler, l'encouragent à se faire une étude de la frivolité, & un devoir de brusquer tous les devoirs: la nature peut faire un sot; mais les femmes & la vanité font le Petit-maître.

L'homme le plus admirable pour la plûpart des femmes, est celui qui n'a ni assez de

ver-

vertu, ni aſſez de bon ſens pour mériter la réputation d'homme eſtimable. Soyez perſuadé qu'un homme à la mode parmi les femmes, parvient rarement à l'être chez les hommes; il ne faut qu'une folle pour mettre en vogue le ſot le plus accompli.

Ne croyez pas que toutes les femmes penſent ainſi; il en eſt qui ſçavent diſtinguer & apprécier le vrai mérite, qui ne ſe laiſſent point éblouir, qui du premier coup d'œil ſçavent analyſer un fat, ſans ſe prévenir, & le juger d'après lui-même.

Des femmes de ce caractère ſont des tréſors qu'on ne ſçauroit aſſez rechercher; & quoiqu'elles ſoient en bien petit nombre, comme le mérite donne un accès facile auprès d'elles, il ne vous ſera pas impoſſible de vous attirer l'amitié de quelqu'une. Une femme ſenſée forme plus un jeune homme que toutes les ſociétés du grand monde.

Mon intention n'eſt pas de vous prêcher une ſageſſe trop auſtère; je n'exige de vous que les vertus morales: les vertus chrétiennes ſeroient encore plus à deſirer, puiſqu'elles ſeules peuvent faire le parfait honnête homme; mais je me ſuis propoſé de ne vous parler que

des

des paſſions que vous devez réformer, & des vertus que vous devez acquérir.

Ces paſſions ſe réduiſent à l'amour effréné du plaiſir, au deſir de paroître avoir plus d'eſprit que les autres; deſir qui pour tout autre pourroit ne pas être un défaut, mais qui dans vous feroit un ridicule: à la fierté, à l'orgueil, au dédain, à la méchanceté & à l'ambition.

Les vertus auxquelles vous devez vous appliquer, ſont la ſincérité, la douceur, la politeſſe, l'amour de l'étude, l'émulation ou l'amour de la véritable gloire. Parcourons légérement les unes & les autres. L'amour du plaiſir doit avoir ſes bornes. Heureux qui peut faire ſon plaiſir de ſon devoir! Malheureuſement on exige dans le monde qu'on ſe faſſe un devoir de ſes plaiſirs. Il vous dira qu'on doit les ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit. Je ne veux pas vous les interdire; je ne vous exhorte qu'à en regler l'uſage; ne les cherchez que dans ces ſocietés d'où la licence eſt bannie: c'eſt-là qu'ils réſident, & que vous apprendrez combien ces plaiſirs ſi vantés par nos jeunes voluptueux, ſont faux & ſuperficiels.

La

La débauche, dans les tableaux qu'on vous en fera, vous séduira peut-être; mais sa suite est cruelle, & la honte qui l'accompagne, n'est pas toujours le seul malheur où elle nous plonge. Quelle différence du sentiment pur & délicat d'une personne qu'on aime, qui loin de vous faire manquer à vos devoirs, est la premiére à vous les faire connoître, qui vous donne des conseils dictés par le cœur, qui se fait une gloire de votre sagesse, qui se trouve intéressée à vous guérir de vos ridicules, qui prend pour elle-même le bien qu'elle entend dire de vous, qui s'afflige de vos malheurs, enfin qui croit que son honneur & sa vertu dépendent de votre conduite, avec les saillies vives & passagères d'une coquette qui vous vend ses faveurs! L'une n'exige d'autre prix que vous-même; & si l'amour ou l'himen la mettent jamais dans vos bras, vous êtes assuré que vous ne devez cette conquête qu'à vous seul, & vous jouissez du plaisir d'estimer ce que vous aimez. La seconde n'affecte tout au plus que les sens, ou si elle inspire quelque sentiment, c'est un mouvement de haine, une sensation de mépris. L'autre vous a plû moins par sa beauté que par son caractère; aussi ne devez-

devez-vous pas craindre que votre goût ſoit paſſager. Qu'il eſt doux de rencontrer une telle femme !

Il me ſemble qu'il y a un certain rapport entre le goût des vrais plaiſirs & l'eſprit ſolide. Le plaiſir eſt permis, c'eſt l'excès qui deshonore : aimer l'eſprit, c'eſt en avoir ; l'eſprit plaît, il ajoute ſouvent au caractère, il en prend la teinte ; l'affectation eſt ridicule, le deſir de paroitre avoir plus d'eſprit que les autres, ne ſe ſatisfait ſouvent qu'aux dépens du cœur, de ſa propre réputation & de la ſociété même. Le vrai, le ſeul plaiſir, c'eſt celui du cœur ; le véritable eſprit vient de la raiſon, ou pour mieux dire, c'eſt la raiſon & le bon ſens même réunis enſemble, qui donnent à nos idées la juſteſſe & la préciſion qu'elles doivent avoir pour plaire.

La nature a diſtribué à tous les hommes la même quantité d'eſprit : s'ils ne paroiſſent pas avoir une imagination auſſi brillante les uns que les autres, c'eſt que l'étude & les lumiéres qu'ils ont négligé d'acquérir leur fourniſſent moins d'idées, ou qu'ils ſont différemment organiſés ; ſi c'eſt un défaut de leur éducation, contentez-vous de les plaindre ; ſi c'eſt

la faute de la nature, n'y auroit-il pas de la cruauté de leur en faire un crime? S'enorgueillir de ſes talens, c'eſt les avilir: il ſeroit bien plus heureux pour vous d'être un ſot ſans orgueil, que d'être un homme d'eſprit ſans modeſtie: ne vous ſervez de votre eſprit que pour éviter des fautes où tombent ceux qui en ont moins que vous, que pour vous mettre à la portée de tout le monde, pour mettre de la ſimplicité, de la clarté, de la préciſion dans vos diſcours, pour être doux, affable, prévenant; car à quoi vous ſervira l'eſprit, ſi vous êtes inſociable, fier & dédaigneux? On ſe fait des ennemis de ceux à qui l'on veut faire ſentir la ſupériorité de ſon génie. Il eſt peu de Voltaires & de Fontenelles; ces génies trop multipliés dans la ſociété ne lui ſeroient-ils pas à charge? Ayez l'eſprit juſte & liant, c'eſt tout ce que le monde eſt en droit d'exiger de vous. Il n'eſt permis à un homme du monde de produire ſes talens, que lorſqu'il s'eſt long-tems éprouvé.

Bornez-vous à l'eſprit que vous avez, & n'ambitionnez pas de paroître en avoir davantage; l'affectation eſt plus inſupportable que la

la ſtupidité. Rien ne me paroît plus juſte que ce vers d'un de nos Poëtes:

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

Nous gagnons toujours plus à nous montrer tels que nous ſommes qu'à nous farder: l'affectation ne ſçauroit remplacer ce qui nous manque, elle gâte au contraire, par la gêne, & par la contrainte, le peu que nous avons.

Le deſir de paroître avoir plus d'eſprit que les autres, me conduit naturellement à vous parler de l'orgueil & de la fierté: vices dont ce déſir eſt toujours une ſuite: ils proviennent de la bonne opinion qu'on a de ſoi-même & qu'on veut donner aux autres, & ſe fondent ſur des talens que nous avons, ou que nous croyons avoir, ſur notre naiſſance ou ſur nos richeſſes. Etudiez-vous, connoiſſez-vous vous-même; cette opinion diſparoîtra bien-tôt: car je ſuppoſe que vous ayez plus de raiſon qu'un autre de la croire bien fondée, cela vous met-il en droit de vous en prévaloir? Pénétrez au fond de votre cœur, & vous y trouverez mille défauts inſéparables de l'humanité, qui vous humilieront. D'ailleurs que ſont la plû-

part

part des qualités dont s'enorgueilliſſent les Grands du monde ? Des diſtinctions odieuſes fondées ſur le préjugé.

Pourquoi votre naiſſance vous inſpireroit-elle de l'orgueil ? A qui la devez-vous ? Eſt-ce vous qui avez choiſi le pére dont vous êtes ſorti ? Et quand même cela ſeroit poſſible, une longue ſuite d'ayeux illuſtres vous met-elle à l'abri des vices deshonorans ? Les hommes ne dégénèrent-ils jamais ? Quoi, parce que mes ancêtres étoient d'une belle taille, dois-je me flater que mon fils ne ſera pas un nain ? Et quand même la taille de mes ayeux ſeroit un préjugé pour la ſienne, les ames ſe ſuccédent-elles par la voye de la génération comme nos corps ?

Mais je conſens qu'une origine illuſtre ne ſoit point une chimère, & que vous ayez quelque raiſon de vous en prévaloir ; ſçavez-vous quels ſont les devoirs qu'elle vous impoſe ? Plus le ſang dont vous ſortez eſt noble, & plus vos ſentimens doivent être élevés ; vous n'avez pas ſeulement des ancêtres à imiter, mais encore des deſcendans à qui vous devez laiſſer des exemples à ſuivre ; car ſi la nobleſſe eſt dans le ſang, vous ne pou-

vez ſans injuſtice le tranſmettre à vos enfans moins pur que vous ne l'avez reçu de vos pères.

La fierté qu'inſpirent les richeſſes eſt encore plus mépriſable. Qu'un homme le fléau du peuple, s'enorgueilliſſe de ſes tréſors, cette foibleſſe eſt faite pour lui : mais que celui qui tient de ſes ancêtres des biens juſtement acquis, & qui ſont la récompenſe de leur mérite, en tire un ſujet de vanité, c'eſt un ridicule digne du mépris de l'honnête homme. Si quelqu'un étoit en droit de ſe glorifier de ſa fortune, ce ſeroit tout au-plus celui qui en eſt l'artiſan, & qui l'a légitimement acquiſe en ſe rendant utile à ſa Patrie, ſoit qu'il ait mis en œuvre les arts, qu'il ait franchi les Mers & attiré le commerce dans ſon pays ; ſoit enfin que, plus néceſſaire à la ſociété, il ait aidé à la faire ſubſiſter du travail de ſes mains.

Je vous pardonnerai de faire quelque cas de vos richeſſes, lorſque vous ſçaurez en faire un bon uſage ; ſi vous les partagez avec l'indigent, ſi vous les employez à faire des heureux, ſi même vous ſçavez les répandre, les faire circuler au profit de l'Etat & au vôtre, en

en excitant l'induſtrie & le travail. Les gens du monde découragent les Arts, ils traitent les Artiſtes avec dureté, ſur-tout lorſque ceux-ci ſont leurs créanciers ; mais outre que ce qu'ils leur retiennent, eſt ſouvent le modique prix d'un travail pénible, ce prix fructifieroit entre les mains du Marchand, qu'ils privent ainſi du gain ſur lequel il comptoit, & du profit que ce gain l'auroit mis à même de faire.

L'homme eſt exceſſif en tout ; il ſemble que la bonne opinion qu'il conçoit de lui-même devroit adoucir ſes mœurs ; car ſi cette bonne opinion eſt fondée, ſes talens & ſon mérite devroient réprimer ſon orgueil : mais au contraire, il ne ſe croit au-deſſus des autres que pour les dédaigner & pour les mépriſer.

Le mépris eſt le jugement que nous portons d'autrui, ſur la comparaiſon injuſte que nous en faiſons avec nous-mêmes ; le dédain eſt l'effet de ce jugement, & la marque extérieure du mépris. Ne mépriſez que le vice ; mais ne témoignez votre dédain au vicieux, que lorſqu'il ſera néceſſaire pour l'intérêt de la vertu ; alors votre mépris deviendra légitime. Celui qui dédaigne les hommes, parce

qu'ils lui ſont inférieurs en dignités, en richeſſes, en eſprit, enfin en tout ce que le préjugé diviniſe, eſt le tyran de la ſociété; il devroit être regardé comme un citoyen dangereux. Je n'ai pas beſoin de vous faire le tableau des malheurs qu'une marque de dédain peut entraîner après elle. On a dit que ſi nous avions moins d'orgueil, nous nous appercevrions moins de celui des autres: n'eſt-ce pas là une raiſon de plus de le ménager? C'eſt, ſans doute, ce qui a donné lieu à cette politeſſe, qui, ſous une apparence de modeſtie, met notre amour propre & celui des autres ſi bien à ſon aiſe; voile trompeur, mais néceſſaire dans la ſociété! La politeſſe eſt une convention tacite que les hommes ont faite entr'eux, de ſupporter mutuellement leurs défauts, & de gliſſer légérement ſur leurs ridicules. Le dédain rompt cette eſpèce de traité, il fait ſentir aux autres que nous croyons nous être apperçus de leurs défauts; & celui qui ſe voit dédaigné, ſe croyant en droit de ne plus garder aucun ménagement, ſe venge par un mépris ſecret, s'il eſt votre inférieur; par des affronts, s'il eſt votre égal; & par la force, s'il eſt votre ſupérieur.

Ne

Ne dédaignez jamais perſonne. S'il s'offre à vous quelqu'un, qui par ſes vices & par ſa conduite ſe ſoit rendu mépriſable, contentez-vous de le plaindre dans le fond de votre cœur, fuyez-le, ne liez aucun commerce avec lui; mais ne dites jamais à un tiers ce que vous en penſez; il eſt aſſez puni par ſa propre infamie, ſans que vous l'alliez divulguer encore. On doit aimer la vertu avec zèle, mais jamais juſqu'à l'indiſcrétion. Que cet homme vicieux vous ſerve d'exemple, qu'il vous corrige ſi vous avez quelqu'un de ſes défauts, ou qu'il vous inſpire une horreur ſalutaire pour ceux que vous pourriez contracter dans le monde; faites en vous-même les réflexions que les Spartiates faiſaient faire à leurs enfans, lorſqu'ils expoſoient à leurs yeux des Eſclaves plongés dans l'yvreſſe. Lorſqu'il s'agit des paſſions, nous ſommes tous enfans. Les effets du vice nous frappent plus que les préceptes les plus ſévéres. Enfin parcourez le tableau du monde avec les yeux d'un artiſte intelligent qui cherche à s'inſtruire, auſſi attentif aux défauts pour les éviter, qu'aux beautés dont il veut faire ſon profit.

Le moyen de ne pas vous égarer, c'eſt de ne pas ſuivre les premiers mouvemens de vos paſſions; étouffez les cris de vos ſens, & reprimez les penchants de votre cœur. Il eſt naturellement porté à la méchanceté; autre effet de l'orgueil plus dangereux pour la ſociété que le mépris, & plus inſupportable que le dédain.

Le méchant ſe fait craindre & déteſter des méchans, lors même qu'ils le recherchent: il eſt haï, mépriſé des honnêtes gens; on ſe tait devant lui, on craint d'être compromis dans les noirceurs dont il eſt capable: la vertu même tremble à ſon aſpect; la médiſance & la calomnie marchent à ſa ſuite: elles lui prêtent leurs couleurs les plus odieuſes, lorſqu'il raconte une avanture dont le menſonge a déguiſé tous les traits: en un ſeul jour il flétrit la réputation de dix femmes, qui n'ont peut-être d'autre tort que celui d'en être connues; réputation qui étoit le fruit de vingt ans de vertu.

Je ſai que vous n'aurez jamais de tels crimes à vous reprocher; mais prenez-y garde: on devient ſouvent méchant ſans s'en appercevoir.

voir. On ſaiſit un ridicule, un trait heureux vient s'offrir, ce trait peut donner la réputation d'homme d'eſprit : on héſite, on voudroit le retenir : je conviens que le ſacrifice eſt pénible : il coûteroit peut-être moins ſi l'on en ſentoit mieux le prix ; car quelle ſatisfaction de pouvoir ſe dire à ſoi-même : L'honneur d'un tel étoit entre mes mains, & c'eſt moi qui le lui conſerve !

N'eſt-ce pas prodiguer le titre d'homme d'eſprit, que de l'accorder à celui qui ne ſait être que méchant ? La malignité eſt ſi naturelle à l'homme, qu'il n'y a pas grand mérite à la produire ; j'aimerois autant dire que l'avare a du bon ſens, le prodigue de la raiſon, & le voluptueux de la ſageſſe. Un ſeul homme d'un caractère méchant ſuffit pour gâter les naturels les plus heureux, & pour faire perdre le fruit de la plus belle éducation. Pourquoi, tandis qu'on éloigne de la ſocieté, & qu'on renferme avec ſoin des malheureux qu'affligent des maladies contagieuſes, ne point bannir les méchans plus dangereux encore ? Cependant avec de la malignité on perce plus promptement dans le monde ; il eſt vrai que ſouvent on n'y plaît qu'un inſtant, pour être dé-

détesté le reste de ses jours; avec de la vertu il vous sera peut-être moins aisé de plaire; mais lorsqu'une fois vous vous serez fait connoître, on ne pourra vous refuser l'estime que vous méritez.

Cette Lettre n'auroit point de bornes, si je voulois vous y parler de toutes les passions, de tous les défauts, de tous les ridicules que le monde va vous offrir. Je ne me suis arrêté qu'à ceux contre lesquels vous devez être le plus en garde, qui sont les plus séduisans, & que nous portons presque tous en nous-mêmes: j'ai réservé l'ambition pour la dernière, comme la passion la plus dangereuse pour une ame bien née.

La plûpart des hommes confondant l'émulation & l'amour de la gloire avec l'ambition, regardent celle-ci comme un sentiment vertueux: je ne vous en parlerai point sur le même ton, parce que je mets entre toutes ces choses une très-grande différence: je me réserve à vous parler de l'amour de la véritable gloire & de l'émulation à la fin de ma Lettre.

L'ambition est un desir de s'élever & de paroître au-dessus des autres: c'est une soif brû-

brûlante d'honneurs & de prééminences qui nous tyrannise, qui cherche à se satisfaire aux dépens de l'équité même : l'ambition n'a point de bornes : à peine est-elle parvenue au grade desiré, qu'elle en desire un nouveau ; & si elle obtenoit enfin ce dernier, elle voudroit qu'il y en eût d'autres pour pouvoir les desirer encore. L'ambitieux croit voir tout le monde au-dessus de lui, & voudroit que tout fût au-dessous. Il s'irrite des honneurs dont un autre est décoré ; tantôt il fait éclater sa fureur, tantôt plus modéré en apparence, il suit les chemins tortueux de l'envie, & la mine n'éclate qu'après qu'il l'a conduite de loin par des détours obscurs, sous les pieds du rival qu'il cherche à détruire. Prudence, activité, hypocrisie même, tout sert à ses desseins. L'amitié n'est point faite pour lui : il ne connoît ni le plaisir ni la joye ; le Patriotisme n'est pour lui qu'une chimère ; s'il affecte d'autres passions, s'il a l'apparence de la vertu, c'est pour mieux cacher ses vues, & pour s'assurer du succès. Méfiez-vous de ces hommes injustes, préservez-vous de la contagion, sachez tout sacrifier à votre vertu, aimez la Patrie ; & si jamais votre naissance & vos talens

lens vous mettoient à la tête de nos Troupes, ſouvenez-vous qu'il eſt plus glorieux de ſacrifier ſon ambition à ſa Patrie, que d'acheter les plus beaux lauriers au prix du ſang d'un ſeul Citoyen.

Mais c'eſt aſſez; tirons le voile ſur des tableaux dont la triſteſſe ne peut qu'affliger un cœur vertueux; que la ſcéne change; au lieu des paſſions que vous devez éviter, je vai mettre ſous vos yeux les vertus que vous devez tâcher d'acquérir, & dont vous trouverez bien moins d'exemples dans ce monde où vous allez entrer.

La ſincérité eſt une vertu plus eſtimée que connuë; tout le monde ſe pique d'étre ſincère, & veut être cru ſur ſa foi; cependant ſondez le cœur de la plûpart des Courtiſans, vous trouverez ce qu'ils diſent ſi éloigné de ce qu'ils penſent, que vous rougirez pour eux de leur duplicité; il leur eſt preſque impoſſible d'être ſincères. Comme l'intérêt de leur ambition eſt d'être impénétrables, ils ſont toujours forcés à ſe déguiſer, & ſouvent à ſe tromper eux-mêmes.

Mais quel plaiſir de porter ſon cœur ſur ſes lévres, de n'être jamais occupé à voiler la véri-

vérité ! Quel intérêt l'honnête homme auroit-il à la trahir, lui qui se fait un devoir de penser toujours juste ? Si la dissimulation peut être permise, ce n'est qu'à ceux qui trouveroient de la honte à laisser voir le fond de leur ame. Quelle satisfaction pour vous de n'avoir besoin que de dire un mot pour en être cru ! Avec la réputation d'homme sincère, la confiance & le respect de tout le monde voleront au-devant de vous. Ne croyez pas que la sincérité vous oblige à dire tout ce que vous penserez, il suffira que vous pensiez tout ce que vous direz. Loin de se déguiser, un cœur juste & vertueux ne sauroit être vû d'assez près. Pour lui la sincérité n'est point une vertu pénible ; la dissimulation lui coûteroit plus d'efforts que la sincérité n'en coûte à l'ambitieux & au méchant.

Ne croyez pas que le mensonge seul blesse cette vertu, on la trahit souvent sans dessein. Votre cœur est naturellement bon ; prenez garde que cette bonté d'ame ne vous porte à trop de facilité : si vous parvenez à la Cour, vous ne manquerez pas d'être importuné par une foule de solliciteurs : le désir que vous aurez de leur être utile, vous fera promettre

trop

trop facilement ce qu'ils vous demanderont : quels remords pour vous, quelle peine pour eux de se voir trompés dans leur espérance ! Ne promettez jamais au-delà de ce que vous pourrez faire. Il y en a plusieurs qui, par fierté, veulent avoir des protégés : Vous en aurez par un principe bien opposé ; la malignité qui profite de tout, ne manquera pas de l'interpréter différemment. Faites-vous un devoir de la sincérité, un talent de votre franchise ; par-là vous ne serez jamais exposé à manquer à personne, ou à vous trahir vous-même.

L'aménité de vos moeurs me fait tout espérer de vous : une vertu n'est jamais toute seule, & l'amour de la vérité suppose toujours mille qualités qui lui sont nécessaires ; vous m'avez paru l'aimer pour elle-même ; mais elle est si envelopée, si déguisée chez les hommes, qu'il faut bien de la patience pour la tirer du fond de l'abîme, où le plus sage des Philosophes disoit qu'elle étoit ensevelie. Vous n'avez pas fait des recherches inutiles, & les connoissances que vous avez acquises à votre âge, sont le fruit d'un travail bien au-dessus de vos forces ; que ne peuvent point

ſurmonter cette conſtance & cette douceur modeſte qui vous diſtinguent déja de tant d'autres, qui ont reçu la même éducation que vous, & que leur impatience & leur impétuoſité ont empêché d'en profiter? Quelle perte, ſi l'uſage du monde, ſi les préjugés gâtoient un ſi beau naturel! Croyez-moi, Monſieur, conſervez-la cette douceur, c'eſt le plus beau préſent que la nature ait pû vous faire: par elle vous vous inſinuerez aiſément dans tous les cœurs; comme elle ſupporte patiemment les défauts des autres, il n'eſt perſonne qui s'en méfie, & qui ne ſe livre à elle. Nous avons tous des défauts, & nous ſentons que nous en avons; nous ſommes donc trop intéreſſés à aimer un caractère d'eſprit toujours prêt à les regarder plutôt comme des foibleſſes attachées à la nature de notre être, que comme des vices volontaires: d'ailleurs l'humanité qui s'annonce par la douceur, eſt une vertu ſi eſtimable, que les tyrans les plus barbares n'ont pû s'empêcher d'y être ſenſibles.

De tout ce que je viens de vous dire de la douceur, vous voyez combien peu elle diffère de la politeſſe, de ce commerce récipro-

que

que de complaiſance, qui fait les délices de la ſociété & le lien des eſprits ; puiſqu'il n'appartient qu'à la vertu de faire celui des ames.

Les François, que cette qualité diſtingue des autres Nations, ſemblent un peu la négliger. On la portoit à l'excès dans le ſiécle dernier : le relâchement nous conduit inſenſiblement dans un excès contraire. Je ne ſai ſi mes conjectures ſont fauſſes ; mais je crois que la licence & la corruption des mœurs ſont les ſources de l'impoliteſſe qui commence à régner parmi nous. Comment un jeune homme, qui paſſe la plus grande partie du jour avec des femmes mépriſables, qui lui vendent la liberté de ne ſe gêner en rien avec elles, pourroit-il ſe contraindre avec des femmes reſpectables, juſqu'au point de ne leur manquer jamais ? L'habitude d'une familiarité criminelle laiſſe dans l'eſprit des impreſſions qui s'effacent difficilement. Ce ſont les femmes qui ont le plus contribué à la politeſſe de la Nation : le François naturellement porté à la galanterie, ſe plioit à tout pour leur plaire : attentions, ſoins prévenans, tout étoit mis en uſage : l'amour étoit leur maître ; mais l'amour n'étoit alors qu'un ſentiment ; le reſpect & la ſin-

ſincérité étoient des qualités indiſpenſables; le caractère le plus dur, forcé de paroître complaiſant, acqueroit de la douceur; mais depuis que notre jeuneſſe effrénée a fait un ridicule du ſentiment, & qu'elle a mis la débauche & la licence à la place de l'amour, elle ne garde preſque plus de ménagement, & regardant des femmes vertueuſes à-peu-près comme celles dont elle achète les faveurs, elle vient marquer aux premiéres le dégoût que lui ont inſpiré les autres.

Il eſt inutile de vous exhorter à éviter ces exemples contagieux, le tableau en eſt trop frappant pour ne pas vous en appercevoir. Il eſt un genre de politeſſe contre lequel vous devez être en garde; c'eſt celle qui conſiſte dans le ton & dans les maniéres: vous verrez dans le monde des gens, qui, affectant un ton de grandeur & des airs de protection, ne manqueront en rien aux uſages; mais c'eſt d'une maniére ſi humiliante, que le dédain eſt moins offenſant, & que l'impoliteſſe de l'épaiſſe opulence eſt mille fois plus ſupportable.

L'excès oppoſé à celui-ci, eſt cette politeſſe baſſe & rampante, la marque infaillible d'un cœur lâche: ni les grandeurs n'inſpirent

point la premiére, ni la misère n'occasionne point l'autre ; car plus on est élevé, & plus il est beau d'être doux, affable & complaisant : un Grand qui sçait prendre ce ton, se fait presque autant aimer de celui à qui il refuse, que de celui à qui il accorde : plus l'honnête homme est pressé par sa misere, & plus il doit intéresser les cœurs par des maniéres insinuantes, faire sentir qu'il est au-dessus de ses malheurs, & qu'il en est accablé sans être abattu. Un homme véritablement poli sçait mettre de la noblesse dans son indigence même : ces qualités ne s'acquiérent pas toujours, elles naissent avec nous. Qu'auriez-vous à desirer de plus, vous dont la douceur est une preuve de la bonté de votre ame? Conservez l'une & l'autre, & je vous promets que le monde malgré sa perversité ne pourra vous refuser son estime, sa confiance & son amour.

Je conviens qu'il n'est point aisé de conserver tant de belles qualités dans toute leur pureté au milieu de tant de vices, dont vous vous trouvez assiégé ; le seul moyen de ne pas succomber à l'exemple, c'est de remplir tous vos momens, de fuir cette vie inutile de presque tous nos jeunes gens, qui d'un côté embar-

barrassés de leur loisir, & de l'autre agités par la vivacité de leur caractère, se trouvant à charge à eux-mêmes, se font une occupation de leurs plaisirs, & un devoir de leur oisiveté.

L'étude que vous avez toujours aimée, est une ressource qui vous sauvera de ces momens cruels qu'essuye l'homme désœuvré; elle fournira de nouvelles armes à votre vertu, elle ornera votre esprit de connoissances utiles, elle élevera votre ame par l'amour & par la beauté de la véritable gloire, elle vous aidera à connoître les hommes tels qu'ils sont, en vous les faisant voir tels qu'ils ont été & tels qu'ils devroient être: enfin l'étude sera pour vous une source de plaisirs, un asile contre les revers, l'ornement de votre fortune, un trésor que vous retrouverez dans la vieillesse; elle vous empêchera de vous enorgueillir de vos succès, & de vous laisser abatre par vos disgraces; elle vous rendra plus humain, plus généreux, plus juste; elle vous inspirera du zéle pour la Patrie, de l'amour pour vos Concitoyens & du respect pour vos Maîtres.

L'étude de l'histoire mettra sous vos yeux d'heureux scélérats, & de grands hommes

persécutés ; mais vous y verrez la vertu toujours infléxible, belle par elle-même & triomphante sur les échaffauts ; vous y détesterez le crime tremblant au sein de ses prospérités, & lâche dans les Cours. Elle vous montrera dans les révolutions des Empires & des Républiques, que les malheurs phisiques dépendent toujours des causes morales, que rien n'est durable, & que la vertu seule fait survivre l'homme à lui-même ; ce ne sera pas la seule connoissance des faits qui vous servira dans le monde, elle pourroit tout au plus faire honneur à votre mémoire ; mais les réflexions qu'elle vous inspirera *épureront* vos mœurs, & vous rendront supérieur à tous les événemens ; elles vous accoutumeront à voir rarement, le mérite au faîte de la grandeur, à le voir languir dans l'oubli , où il ne rampe jamais, & à voir le vice rampant toujours dans ses plus brillans succès, se servir indifféremment pour parvenir à ses desseins, d'un orgueil effronté ou du masque de la vertu , d'une douceur affectée ou d'une méchanceté qui marche insolemment à front découvert.

Mais votre principale étude doit être celle de votre métier : vous avez embrassé par goût

une profeſſion à laquelle vous étiez deſtiné par votre naiſſance. Ce préjugé qui veut qu'un homme dont les ayeux ont ſervi doive néceſſairement prendre le parti des armes, n'auroit ſans doute jamais déterminé votre choix, ſi vous n'aviez ſenti en vous cette vocation & ces talens naturels qui vous ont décidé : ce goût eſt un heureux préſage ; mais il doit être entretenu par l'étude qui lui eſt propre & par celle de tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

L'hiſtoire eſt la meilleure école de l'art militaire pour celui qui ſçait réfléchir, qui ſçait comparer la conduite que les plus grands Généraux ont tenue dans les différentes poſitions où ils ſe ſont trouvés, qui ſçait voir dans les ſuccès des uns les fautes des autres, qui a le talent de ſaiſir une ſituation heureuſe, de voir le parti que le vainqueur a ſçu tirer du caractère de ſon ennemi, de l'eſprit des Nations qu'il avoit à combattre, & des peuples qui étoient ſous ſes ordres.

A cette connoiſſance générale de l'hiſtoire, joignez l'étude particulière des principes de votre art : elle eſt longue & pénible ; mais les ſecours, ſi rares au commencement du dernier ſiécle, ſe multiplient tous les jours

dans celui-ci; & si l'on ne connoit pas la théorie de son métier, c'est qu'on ne l'aime point & qu'on ne veut pas la connoître. Si les plus grands Généraux, après une étude de toute leur vie & une pratique de plusieurs années, sont tombés dans des fautes qui ont obscurci leur gloire & qui ont été funestes à l'Etat, comment avec une étude superficielle & faite sans goût, peut-on se flater de quelque succès?

L'étude de l'histoire & celle de l'art militaire vous entraîneront nécessairement dans celle de la politique; étude séduisante, mais dangereuse. C'est alors que vous serez forcé de mettre un frein à votre sincérité, de tout voir, de tout approfondir & de tout respecter. Si vos talens méritoient un jour que votre Maître vous confiât le dépôt de son autorité & ses desseins les plus secrets, songez que de grands intérêts demandent les réflexions les plus profondes, & qu'il ne vous sera plus permis d'avoir d'autre objet que la gloire du Souverain & le bonheur de l'Etat, que vous devez vous oublier vous-même & vous sacrifier à l'intérêt public.

Je ne finirois point, si je voulois vous détail-

tailler tous les avantages que vous pouvez retirer du goût que vous avez pour l'étude. Vous aimez les ſciences, & vous ne craignez point la réputation d'homme ſçavant. Les Muſes ne ſont point ingrates ; les aimer, c'eſt leur plaire ; vous l'éprouverez ſurtout, lorſqu'à la tête de nos Troupes vous ne vous trouverez étranger dans aucun pays, & que la connoiſſance que vous en aurez acquiſe par le ſecours de la Géographie vous applanira des difficultés inſurmontables pour tout autre.

Les ſciences abſtraites inſpirent une certaine triſteſſe que l'application fait contracter, une ſéchereſſe d'eſprit que donne l'habitude de méditer & de réfléchir, & qui n'eſt point faite pour le monde : le moyen le plus aſſuré de ne point tomber dans cet inconvénient, c'eſt d'égayer l'étude de la Philoſophie par l'uſage modéré des plaiſirs, par le commerce du monde, par la fréquentation des ſpectacles & par la lecture des Poëtes ; mais tenez-vous-en à la ſimple lecture ; & à moins d'avoir longtems conſulté votre eſprit & vos forces, ne prodiguez point des talens ſacrés par leur deſtination, à un art pénible & dangereux, qui

couvre de ridicule celui qui s'y exerce, s'il ne le comble de gloire.

En un mot, aimez l'étude ; elle vous délaſſera d'un travail plus pénible, elle vous inſtruira en vous amuſant, & vous inſpirera la vertu. Si la ſcience enorgueillit quelques-uns de ceux qu'elle éclaire, c'eſt parce qu'ils ne ſçavent point en retirer tout l'avantage qu'elle peut leur procurer : ſemblables à ces Inſulaires qui ouvrent le ſein de la terre pour en retirer des tréſors inutiles pour eux, parce qu'ils ignorent l'art de les orfévrir. Contentez-vous d'être ſçavant, d'être Philoſophe pour vous-même ; ayez ſoin de cacher vos richeſſes aux yeux du monde, qui vous en feroit un ridicule, parce qu'il ignore l'art de s'en faire un bonheur.

Sur-tout, que l'étude de la morale, en vous apprenant à connoître & à diſtinguer les paſſions, vous guide dans l'uſage que vous devez en faire. Le monde les confond aiſément, & ſous le terme abuſif d'honneur, il comprend la vengeance, la flaterie, la duplicité même ; ſouvent l'honnête homme, ſelon le monde, eſt le moins vertueux aux yeux

du vrai ſage. Tout vous y parlera en faveur de l'ambition; on vous la peindra comme une vertu; mais ne vous y trompez pas, le ſuccès ne ſçauroit la juſtifier, l'ambition eſt toujours dangereuſe; l'émulation, l'amour de la véritable gloire doivent être le principe de vos actions. Cet amour ne cherche avec paſſion à ſurpaſſer ou à égaler les autres, que par la vertu. L'ambition bien différente ne garde aucun ménagement dans les motifs qu'elle employe; l'émulation au contraire regarderoit comme une infamie de parvenir par une autre voye que celle que la vertu lui permet : celui qui a de l'émulation aime la gloire; ſans être injuſte envers ſes rivaux, il applaudit à leur élévation; fuſſent-ils même ſes ennemis, il leur ſerviroit de degré pour monter aux honneurs qu'ils ont mérités. Il n'eſt ni jaloux ni envieux; il ne voit que l'intérêt du peuple & de ſon Roi; il oublie le ſien; l'amour de la gloire lui éléve l'ame ſans égarer ſa raiſon. Dans tous les états, dans toutes les occaſions, l'émulation, ainſi que la vertu, demeure inébranlable, elle ne ſe laiſſe point abattre par les diſgraces; ſi elles ſont méritées, elle cherche à réparer les fautes dont elles

elles ſont la punition ; ſi elles ſont injuſtes, elle ſe conſole avec elle-même, elle ne ſe couvre point d'un maſque hypocrite, elle ne ſe ſert point de tous ces avantages lorſqu'ils peuvent être nuiſibles à quelqu'un ; c'eſt ſouvent par la hauteur, quelquefois par la baſſeſſe, que l'ambition éclate ; c'eſt toujours par la modeſtie & par l'affabilité que l'émulation ſe fait connoître. L'émulation examine ſes forces, & ne compte jamais ſur la foibleſſe des autres ; elle ne connoît ni mépris ni dédain. Je ne ſçaurois trop vous recommander d'avoir de l'émulation ; vos talens, votre naiſſance & votre fortune doivent vous y engager ; mais fuyez l'ambition, elle corromproit vos vertus mêmes.

Je ſuis &c.

ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

ESSAI

Sur les ſentimens que nous devons à nos amis après leur mort.

LE ſage Lælius ayant perdu par une mort trop prompte le vainqueur de Carthage & de Numance, le plus grand des Romains, le meilleur des mortels & le plus tendre des amis, donne à la nature quelques larmes dont une raiſon ſupérieure tarit bientôt la ſource. » Scipion eſt heureux, s'écrie-t-il; les Dieux » juſtes ſe ſont hâtés de couronner ſes vertus; » voudrois-je par de jalouſes larmes lui en- » vier ſa gloire & ſa félicité? C'eſt à lui de » plaindre un ami encore ſujet aux malheurs » de la condition humaine; c'eſt à lui de pré- » cipiter l'inſtant de notre réunion; c'eſt à » moi de l'attendre avec conſtance. Ce Hé- » ros rougiroit pour moi, ſi la douleur de ſa » perte m'arrachoit un ſeul jour aux devoirs » de la Société ou au ſervice de la Patrie. «

Voilà,

Voilà, ſans doute, des réflexions bien ſublimes & une conduite bien vertueuſe.

Orphée perd Euridice ; il deſcend dans l'Empire des Ombres ; il fléchit Pluton, il raméne Euridice au ſéjour de la lumiére ; il la perd une ſeconde fois, & pour toujours, par une tendre impatience de la revoir ; il ſignale ſon déſeſpoir par des efforts impuiſſans pour la reconquérir, par les regrets éloquens dont il remplit la Thrace, par les chants lugubres dont Euridice eſt l'objet éternel, par le refus conſtant de toute conſolation. Victime de ſa tendreſſe pour Euridice & de ſon indifférence pour toute autre femme, il expire d'une mort cruelle ; ſa tête arrachée de ſon corps flotte ſur les ondes de l'Hébre ; le dernier mot que ſa bouche prononce eſt le nom d'Euridice.

Voilà peut-être de grandes fautes, mais voilà des ſentimens tendres.

Lælius aimoit la gloire, la ſageſſe, la vertu ; Orphée aimoit Euridice ; admirons Lælius, imitons Orphée.

Le nombre des hommes qui penſent eſt bien petit, celui des hommes ſenſibles l'eſt peut-être davantage ; craignons, en cherchant un héroïſme ſupérieur à la nature, de four-

fournir de nobles prétextes à la cruelle indifférence. Le ſage & l'inſenſible peuvent parler comme Lælius ; l'amant ſeul agira comme Orphée.

Toute tendreſſe eſt néceſſairement intéreſſée. On veut voir, on veut entendre l'objet aimé; il ne ſuffit pas de croire ſa félicité réelle, il faut en être certain, il faut en être témoin, il faut en jouir. D'ailleurs ſi nos amis nous aiment encore dans le ſéjour de la gloire, (& pourquoi ne nous aimeroient-ils plus ?) croyons-nous qu'ils puiſſent goûter en notre abſence une joie inaltérable ? Ne leur manque-t-il pas toujours de la partager avec nous ? Sans doute la plénitude du bonheur eſt réſervée au moment de la réunion. Plaignons-les donc d'être heureux ſans nous, ils le ſont trop imparfaitement. Caſtor & Pollux toujours ſéparés, ne ſont jamais contens. L'alternative perpétuelle de leur gloire enléve à Pollux le prix le plus flatteur de ſa tendreſſe généreuſe, celui d'être témoin du bonheur qu'il procure à un frére ſi chéri.

Il eſt donc vrai que nous pouvons, que nous devons même pleurer nos amis morts, & parce que nous ſommes privés d'eux, & parce

parce qu'ils ſont privés de nous. Je le répéte, Lælius s'égare dans ſon héroïque ſageſſe; le ſentiment eſt un guide plus sûr.

J'aime mieux ce même Lælius, lorſque ramené à la nature, malgré la Philoſophie, il s'exprime ainſi : » Le ſouvenir de notre amitié » eſt un bien dont je jouis avec une joye ten- » dre & pure. Le bonheur d'avoir vécu avec » Scipion me paroit répandre ſur toute ma » vie un éclat qui l'embellit & qui l'honore. «

Sentiment délicat & vrai ! Ne ſentons-nous pas en effet que notre être s'aggrandit & s'illuſtre à nos yeux au ſouvenir flatteur de nos liaiſons avec de grands hommes qui ne ſont plus ? Un mouvement confus d'orgueil & de tendreſſe nous éléve juſqu'à eux & nous aſſocie à leur gloire. J'ai vû (diſons-nous avec joye, avec douleur, avec une vanité ſecrette) j'ai vû, j'ai aimé, j'ai intéreſſé à mon ſort un Rouſſeau, un Des-Touches, un Monteſquieu; l'un m'enflammoit du feu de ſon génie; je voyois l'autre ſaiſir avec fineſſe des ridicules qu'il peignoit avec force; le troiſiéme, Philoſophe immortel, me dévoiloit des vérités profondes, & m'offroit ſans ceſſe l'image de la vertu ſimple & noble qui animoit ſon cœur.

Quels

Quels Ecrivains ! Quels Citoyens ! Quels sages ! Le ciel les envioit à la terre.

Nimium vobis humana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.

» Non je ne reverrai jamais des hommes » tels que les Théſées & les Pirithoüs, diſoit naïvement le vieux Neſtor aux Agamemnons & aux Achilles : propos qui flattoit peu ſans doute les Héros vivans, mais qui regagnoit du côté du ſentiment ce qu'il perdoit du côté de l'art.

Lælius rejette avec horreur & avec raiſon le ſyſtême impie & cruel, qui bornant toute notre exiſtence à cette vie ſi courte, nous enléve la conſolation de croire nos amis heureux & l'eſpérance de les revoir pour ne les perdre jamais. L'opinion des ſages, l'intérêt des hommes, la juſtice des Dieux, le déſir de l'immortalité imprimé dans tous les cœurs, le ſentiment intérieur, tout nous raſſûre contre l'affligeante idée du néant.

Non, nous ne mourons pas tout entiers : non, ma chère Roſalie ! nos nœuds ne ſont pas rompus pour toujours ; la loi du deſtin qui nous ſépare n'eſt point irrévocable ;

nous

nous ſerons réunis dans un ſéjour plus heureux, nous goûterons des plaiſirs plus durables : le doute ſeroit criminel, hélas ! il ſeroit plus triſte encore. Quoi ! tu ne ſerois plus rien ! Quoi ! tu ne m'entendrois plus ! Quoi ! cet attachement ſi vrai, ſi profond, cette admiration de tes talens & de tes vertus, cet amour immortel de tant de charmes, ce déſir ardent de te rejoindre, ces monumens que mon cœur érige à notre amitié, rien ne pourroit ni te flatter, ni t'attendrir ! Cette ame ſi éclairée, ſi ſenſible, ne penſeroit plus, n'aimeroit plus ! le néant l'auroit engloutie ! Qu'il eſt heureux *de ne pouvoir ſe livrer* ſans crime à un pareil ſoupçon ! Tu vis, ma chère Roſalie ! tu veilles du haut des cieux ſur l'amant qui t'adore, tu l'attires à toi par tes vœux, tu le diſtingues enfin de cette foule d'eſclaves fugitifs que le plaiſir enchaînoit à ton char, & que la mode & la frivolité emportent dans leur tourbillon. S'ils ont pû t'oublier, étoient-ils dignes de t'aimer ? Qu'ils s'enyvrent de voluptés & d'erreurs, il m'eſt plus doux de pleurer ſur ta tombe que de partager leurs plaiſirs. Eſt-il donc encore des plaiſirs ? Eſt-il des beaux jours ſans Roſalie ? Que l'amour étoit tendre dans

dans ses yeux ! que l'amitié étoit vive dans son cœur ! Tel étoit son empire sur les nôtres, que tous ses amans, liés entre eux par une chaîne aimable, s'étonnoient d'être rivaux & amis.

Pourroient-ils se lasser de payer à sa cendre
Le tribut de ces pleurs que l'amour fait répandre ?
Le chef-d'œuvre des Dieux, le Temple des vertus,
Le lien des mortels, l'humanité n'est plus.

Où retrouver ailleurs ce commerce délicieux, dont l'enjouement & la sagesse varioient l'égalité toujours constante, toujours animée par le sentiment ? Où retrouver cette modestie si noble qui cachoit sa supériorité aux esprits médiocres & la laissoit deviner aux esprits éclairés ? cette indulgence généreuse pour les défauts de l'humanité, cette horreur des plaisirs honteux de la médisance & des plaisirs cruels de la raillerie, ce talent inconnu d'obliger sans faste, d'assaisonner un bienfait, d'enflammer la reconnoissance en la refusant, de desarmer l'ingratitude en ne la voyant pas ? Où retrouver enfin cet assemblage de vertus sublimes & de foiblesses aimables, qui balancées, embellies, épurées les unes par les autres, formoient un résultat si parfait ? Brillante

& légère dans le monde, ſolide & profonde dans la retraite, adorable en tous lieux; telle étoit Roſalie.

Non, nous ne reverrons jamais
De ſi beaux yeux, d'ame ſi belle;
Le plaiſir a perdu ſes traits,
Les amours ſont morts avec elle.
Zéphire au retour du Printemps
Rajeunit en vain la nature.
De nos jardins & de nos champs,
De tous les lieux, de tous les temps
Roſalie étoit la parure.
Que m'importent ces fleurs & ces ombrages frais
Dont Roſalie, ô ciel! ne jouïra jamais?
Ce n'eſt plus ſur ſon ſein que la roſe nouvelle
Exhale en expirant *ſes parfums précieux*;
Ce vif émail des prés, ce tendre azur des cieux,
Ces beaux jours ne ſont plus pour elle;
Ce Soleil bienfaiſant n'éclaire plus ſes yeux,
Hélas! ils ſont couverts d'une nuit éternelle.
Reviens, Hyver affreux, & vous, paſſez beaux jours,
Si longs ſans Roſalie, avec elle ſi courts!
Quand les frimats glacés, déployant les ténébres
Enferment l'Univers dans leurs voiles funébres,
Je crois de ſon tombeau partager les horreurs;
Cette idée effroyable a pour moi des douceurs;
Hélas! dans quel *ſéjour* plus odieux encore
Ne volerois-je pas pour la voir un inſtant?
Eh! qu'importe en quels lieux l'amant tendre & conſtant
S'uniſſe à l'objet qu'il adore?
Cet objet ſeul eſt tout. On trouve dans ſes yeux
Les fleurs de l'Eliſée & la ſplendeur des cieux.

Gra-

Graces, jeunesse, amour, plaisirs, troupe céleste,
Quels soins vous occupoient, quand de sa main funeste
La mort impitoyable éteignoit ces flambeaux,
Dont l'éclat fut si pur & les rayons si beaux?
Quoi! des Dieux infernaux secondiez-vous la rage?
Leur abandonniez-vous votre plus noble ouvrage?
Hélas! en gémissant vous détourniez les yeux:
Un pouvoir inconnu confondoit tous vos vœux.....
Je ne puis y penser sans horreur, sans murmure.
Ah! ce coup est l'excès de la rigueur du sort,
L'opprobre de l'Amour, l'effroi de la Nature,
Et le triomphe de la Mort.
O quand ses traits plus doux trancheront-ils ma vie?
Quand pourrai-je avec toi, ma chère Rosalie,
Aux sources de la gloire, au torrent des plaisirs,
Enyvrer tous mes sens du nectar des désirs,
Qui toujours satisfaits & plus ardens sans cesse,
Nourriront de nos cœurs l'immortelle tendresse!

Je revois souvent avec un plaisir amer les lieux que tu habitois; je les crains & je les aime; j'y suis moins privé de toi; ils me retracent tes pensées, tes discours, tes sentimens; je crois te revoir & t'entendre; avec quelle ardeur je saisis cette illusion délicieuse!

L'ame de Rosalie en ces jardins respire,
Je le sens aux transports que leur aspect m'inspire,
Aux soupirs de mon cœur agité tour à tour
De douleur, de plaisir, de regret & d'amour;
A ce charme secret, né du sein des allarmes,
Qui pénétre mes sens en m'arrachant des larmes.

Quand on a perdu l'objet d'un attachement si légitime, quels dédommagemens peut offrir ce monde inconstant & frivole? Par quels liens attache-t-il à la vie? Quelle espérance laisse-t-il de s'enflammer encore?

Pour qui? pour cet essain de beautés étourdies,
De préjugés honteux superbement nourries,
Automates brillans, qu'anime un vain plaisir,
Qu'on peut toujours tromper & jamais attendrir?

Pour qui? pour cette femme orgueilleuse & bizarre
Que contre l'Univers arme un courroux barbare,
Qui croit porter l'amour dans nos cœurs affadis
Par ses fausses vertus & ses attraits flétris?
L'amitié dont le nom est toujours dans sa bouche,
Ne pénétra jamais dans son ame farouche.
Conquérir & tromper, voilà son seul désir,
Le tourment de la haine est pour elle un plaisir;
Que cette volupté funeste & criminelle
De son perfide cœur soit la peine éternelle!

O vous, dont la vertu, la douceur, la bonté
Effaçoient à mes yeux l'éclat de la beauté,
Jeune & sage infidelle, à mon cœur toujours chere!
Vous en qui je trouvois l'objet de mes desirs,
Le charme de mes maux, l'ame de mes plaisirs,
Une amie, une amante, une épouse, une mére,
Le destin pour moi seul vous met au rang des morts;
Mais ...... vivez-vous heureuse? Etes-vous sans remords?
Avez-vous étouffé l'importune mémoire
De cette amitié tendre & ma joye & ma gloire?

S'il

S'il vous souvient encor de ces jours pleins d'appas,
Ah, Sylvie ! ah ! du moins ne me haïssez pas,
Epargnez cette horreur à mon ame éperdue.
Hélas ! c'est bien assez de vous avoir perdue ;
Je vivois pour vous seule. A mes yeux l'Univers
N'offre qu'un vuide immense & que d'affreux déserts
Où mon cœur égaré frémit & vous appelle.
Tout se tait. Je succombe à ma terreur mortelle.......
Arrachez-moi, grands Dieux ! aux rigueurs de mon sort,
Dieux, rendez-moi Sylvie, ou donnez-moi la mort,
Rendez-moi tant de biens dont la douceur cruelle
D'un desespoir affreux est la source éternelle.
Rendez à l'amitié ce cœur fait pour ses loix,
Ce cœur si vrai, si doux, mais barbare une fois.

Dans cet exil malheureux nous ne jouissons de rien surement, ni tranquillement ; tout ce que nous aimons nous échappe : ou l'erreur éloigne de nous des cœurs qui nous cherchoient, ou la mort nous les enléve, ou l'infidélité les détache de nos fers. C'est au sentiment, c'est à la vertu à ne se démentir jamais, à plaindre l'erreur, à triompher de la mort, à faire rougir l'infidélité. Amans ! ne la punissez qu'en la ramenant à vous à force de constance & de douceur ; c'est la vengeance la plus entiére, la plus glorieuse, & c'est la seule légitime. L'oubli vous vengeroit mal,

& vous laisseroit la honte d'avoir suivi un exemple criminel. Les éclats de l'emportement vous rendroient ridicules ou odieux, ils encourageroient l'infidelle à de nouveaux crimes: aigrie par vos reproches, elle étouffera ses remords, & non contente de vous avoir trahis, bien-tôt elle osera vous avilir & vous détester. Ne rompez point des noeuds qui firent votre bonheur & qui peuvent le faire encore. Cet objet qui vous outrage, vous a procuré les momens les plus doux de votre vie; ne l'oubliez jamais, dissimulez vos chagrins; rendez-vous intéressans par la douceur, par la patience, par la générosité; le respect rallumera tôt ou tard la tendresse que l'inconstance avoit éteinte.

O vous, ames délicates & vertueuses, toujours fidelles à vos premiers feux, dont le tombeau seul a pû éteindre l'ardeur, la mort ne vous a ravi aucun de vos droits; revivez à jamais dans le coeur de vos amans, gravez-y votre image en traits ineffaçables. Ils n'imiteront pas, sans doute, l'excessive tendresse de ce Calife des Sarrazins (Yézid II.), qui après dix-huit jours de larmes & de desespoir, mourut sur le cadavre de sa Maîtresse; mais

mais qu'ils ne respirent du moins, que pour vous reproduire sans cesse par le souvenir le plus tendre de vos sentimens & de vos vertus.

Cependant toute la sphère de nos sentimens doit-elle se borner à l'amour? Est-ce aux amans seuls que je recommande ce souvenir généreux des objets qu'ils ont aimés? Un ami, un parent, un bienfaiteur aimable doivent-ils être oubliés quand ils ne sont plus? Je le demande aux cœurs sensibles & capables de reconnoissance.

L'amitié, (il y a long-tems qu'on le dit & qu'on l'ignore), l'amitié est le plus grand des biens; un ami est le trésor le plus précieux du sage, il donne de l'éclat à la prospérité, il adoucit l'amertume de l'adversité, il dissipe les langueurs de notre ame abbatue; son feu nous échauffe, ses lumiéres nous éclairent, son courage nous soûtient, ses conseils nous dirigent, sa voix calme nos passions, sa main ferme les abysmes qu'elles ouvrent sous nos pas & nous applanit les routes de la vertu. Pourrions-nous ne pas bénir éternellement la mémoire de ceux à qui nous devons de tels avantages? Mais quand ils n'auroient eu pour nous qu'un attachement stérile, n'est-ce rien

que la douceur d'être aimé, & ne devons-nous rien à qui nous la procure?

Le respect des parens est un devoir sacré qu'imposent la nature & la loi; mais ce sentiment nécessaire est-il un assez digne prix de tous leurs bienfaits, & ne les honoreroit-on pas mieux par la plus vive tendresse? Pourrions-nous chercher à borner leurs droits, tandis que nous leur devons tout? Qu'avons-nous qui ne soit à eux? Le bonheur d'exister, celui de penser & de sentir, sans lequel le premier seroit si peu de chose, tout notre être enfin est leur ouvrage; & combien cet ouvrage leur *a-t-il couté de travaux*, de soins, de dépenses, d'inquiétudes, de sacrifices! Avec quelle tendresse ces génies tutélaires veilloient sur nous! A combien de dangers & de malheurs que nous ne connoissions pas, leur prudence sçavoit-elle nous arracher! Nous reposions en paix à l'ombre de leurs aîles; ils travailloient & nous jouissions; ils portoient le fardeau toujours incommode, toujours pesant des affaires domestiques, & ne nous imposoient que le joug léger de l'obéissance & de l'amour. Nous étions l'objet de toutes leurs entreprises, de toutes leurs démar-

marches, de tous leurs ſentimens. Si nous avons rempli leur eſpérance, nous les avons rendus heureux; ſi nous l'avons trahie, ils nous ont pardonné, ils nous ont plaints, & ne nous ont pas moins aimés. Que la foudre écraſe ceux dont la noire ingratitude pourroit vouloir les contriſter pendant leur vie, ou les oublier après leur mort! Sans doute, une des plus dures conditions de la nature humaine, eſt la néceſſité de voir frapper des têtes ſi chères, ou de leur laiſſer, en mourant avant elles, le long deſeſpoir de nous avoir perdus.

La reconnoiſſance n'eſt pas le ſeul ſentiment qu'on doive aux bienfaiteurs; les Titus, les Marc-Aurele, les Louis XII., les Henri IV., ces Héros bienfaiſans, ces imitateurs ſublimes de la Divinité, ont droit à la vénération & à l'amour de tous les âges. Que ceux qui ſuivant de ſi nobles traces, ont conſacré leur puiſſance ou leur fortune au bonheur de l'humanité, partagent avec eux un prix ſi flatteur; aimons à célébrer leurs vertus, à publier leurs bienfaits, à les venger de la mort, à les ſauver de l'oubli: ſouvenons-nous ſurtout que la meilleure maniére de les honorer, eſt de les imiter.

L'excès

L'excès eſt permis dans de tels ſentimens. Puiſſe l'horrible empire de la haine être détruit à jamais! Puiſſe la triſte indifférence expirer avec elle! Que, s'il ſe peut, la tendreſſe anime, gouverne, uniſſe tous les cœurs! Mais quels que ſoient les objets de notre attachement, péres, enfans, amis, maîtreſſes, que notre ſenſibilité ne finiſſe point avec leur vie, qu'elle les ſuive au-delà du tombeau, qu'elle ſe ſignale par les regrets les plus ſincères & les plus conſtans. Les défauts de nos amis, leurs foibleſſes, leurs torts, leurs ridicules ſont enſevelis avec eux. Pourquoi s'en ſouviendroit-on quand *on n'en ſouffre plus*? Malheur à qui goûteroit le plaiſir cruel de s'en entretenir encore! Leurs talens, leurs vertus, leur bonté doivent ſeuls nous occuper, nous attendrir, nous arracher ces douces larmes que la frivolité ne connoît point, que la dureté condamne, mais dont la vertu ſent tout le prix.

En effet, interrogeons nos cœurs, nous les trouverons pleins de reſpect pour les exemples célébres d'attachement & de conſtance.

Pompeïa Græcina pleure pendant quarante ans la mort de Julie, fille de Druſus; en vain la

la jeunesse & la fortune lui offrent mille consolations, elle n'en veut point d'autre que celle d'entretenir l'ombre de son amie au fond de son tombeau, jusqu'à ce que leurs cendres y soient confondues.

Néron ordonne la mort de Sèneque, qui n'étoit coupable que d'avoir élevé ce monstre qu'il eût fallu étouffer au berceau. Pompeïa Paulina se fait ouvrir les veines en même temps que son mari. Néron, par un mouvement, dirai-je d'humanité ou de barbarie, fait arrêter le sang de Paulina, & veut qu'on prenne soin de sa vie; mais une pâleur mortelle grava toujours sur le front de cette femme admirable le témoignage glorieux de son courage & de son amour.

Qui ne connoît l'étonnante fermeté de Porcie? Elle effaça celle de son pére & de son époux; en vain des yeux attentifs veillent sur ses jours; en vain on refuse à ses mains le secours des armes; l'horreur de survivre à Caton, à Brutus, à la Liberté, va lui en fournir, elle avale des charbons enflammés; ce supplice horrible lui paroît doux, puisqu'il la rejoint aux objets de sa tendresse.

Mais les Anciens étoient-ils seuls capables de

ces

ces grands témoignages d'amour? La nature & le ſentiment peuvent-ils moins ſur le cœur des François? Les ames douces & tendres jugeront ſi le Mauſolée érigé par la Maréchale de Montmorency à la mémoire de ſon illuſtre & malheureux époux, ſi les pleurs dont elle arroſa trente ans ce monument ſuperbe ne valent pas bien les charbons de Porcie.

Les troubles d'Italie aménent à Pouzzol Louis, Comte de Montpenſier; il va prier & pleurer ſur la tombe où la faim, la fatigue & la maladie avoient plongé ſon brave & malheureux pére. Son ame ſe recueille toute entière pour *s'occuper des infortunes* de ce pére adoré, une émotion vive & tendre s'empare de ſes ſens, une douleur profonde les pénétre, la fiévre s'allume dans ſes veines, on le tranſporte à Naples où il expire.

L'orgueil & la cruauté immoloient autrefois des eſclaves ſur le bûcher de leurs Maîtres; on croyoit honorer leurs funérailles en outrageant ainſi la nature. L'amour honora par de plus nobles victimes les obſéques de Charles VIII. Des monumens publics atteſtent que deux de ſes Officiers, l'un Archer de ſes Gardes, l'autre Sommelier, y moururent de douleur. Comment

ment l'Hiſtoire qui nous a tranſmis les noms & les crimes de tant de Tyrans & de Rebelles, a-t-elle pû oublier les noms reſpectables de ces deux fideles ſujets ?

Dominique de Vic, ce Héros dont la valeur & la vigilance avoient puni dans Saint Denis la témérité impétueuſe du jeune d'Aumale, de Vic donna auſſi au meilleur des Rois ce triſte & ſincère témoignage d'une tendreſſe que les Rois inſpirent rarement. Si quelqu'un méritoit d'être aimé ainſi, c'étoit ſans doute Henri IV. Pouvoit-on vouloir ſurvivre à ce Roi Citoyen, à ce Père du Peuple, à cet ami de l'humanité ? De Vic eut la douceur de le ſuivre au tombeau, & de couronner ſes longs ſervices par une mort plus glorieuſe que celle qu'il avoit tant de fois cherchée dans les combats.

Généreuſes victimes du ſentiment, que vos noms gravés en traits de feu, dans les faſtes de la tendreſſe, ſoient vainqueurs du temps & de l'oubli ! Vous méritez bien plus d'être immortels que tous ces conquérans dont notre erreur a tant admiré la valeur féroce & funeſte ! Ils furent l'effroi du monde, vous en fûtes l'ornement. La véritable gloire des hom-

hommes eſt d'être bons & ſenſibles.

Mais la tendreſſe pour les morts ne peut-elle ſe prouver que par la mort même? Serons-nous exclus du nombre des vrais amis, ſi nos organes plus robuſtes réſiſtent aux plus vives impreſſions de la douleur? Non, ſans doute. La même gloire nous attend, pourvû que nous rempliſſions, à l'égard des morts qui nous furent chers, toute l'étendue de nos devoirs, pourvû que la malignité qui voudroit troubler leurs cendres, trouve en nous des contradicteurs intrépides, & qu'aucune conſidération humaine ne nous empêche de les défendre, de les louer, de les aimer publiquement; c'eſt-là que la Politique eſt un crime & la tolérance une prévarication. Notre zèle pour leur gloire doit redoubler; c'eſt à nous ſeuls que le ſoin de la défendre eſt confié, puiſqu'ils ne ſont plus.

Charles VII. vient d'expirer; déja Meun eſt déſert; le vainqueur des Anglois, le libérateur de la France eſt abandonné; ſes Courtiſans ont oublié ſes bienfaits & ſa gloire; les routes du Brabant ſont couvertes d'ambitieux & de flatteurs; le Comte du Maine court à Genep préparer la perte du Comte de Dammartin;

martin ; l'adulation oſe féliciter un Prince dénaturé du malheur d'avoir perdu un père reſpectable ; on cenſure le Gouvernement de Charles VII., on avilit ſes exploits, on flétrit ſon caractère, & ces degrés honteux élèvent à la faveur & à la fortune. Voyez d'un autre côté le grand, le généreux, le magnifique du Châtel conduiſant à Saint Denis le convoi du même Charles VII., avançant les frais de ſa pompe funébre & ne les réclamant point, arroſant ſes cendres de larmes héroïques, mettant hardiment dans les fers ceux que la voix publique accuſe de la mort du Roi, bravant le courroux de l'implacable Louis XI., dédaignant fiérement le prix de ſes ſervices, content d'un aſyle où il puiſſe pleurer en paix ſon maître & ſon ami. Qui de nous à ce double ſpectacle ne ſent ſon cœur ſaiſi d'admiration & de tendreſſe pour du Châtel, autant que de mépris pour tous ces vils eſclaves de la fortune ? Ainſi la vertu eſt toujours ſûre de ſa récompenſe ; ainſi le vice ne peut échapper à l'opprobre qui le ſuit.

Puis-je encore eſtimer Pétrarque, lorſqu'après le trépas de ſa chère & fidelle Laure, il rend graces au deſtin d'avoir briſé ſes

chai-

TAYLOR INST. OXFORD

chaînes, d'avoir entiérement éteint des feux dont il paroît rougir & qui faisoient sa gloire? Puis-je estimer cet ingrat, quand il s'applaudit d'avoir oublié Laure aussi parfaitement que s'il ne l'eût jamais vûe, quand il ne veut pas même laisser à la mort & au temps tout l'honneur de cet oubli, & qu'il assûre avec complaisance que sa légéreté avoit déja commencé l'ouvrage? Est-ce Pétrarque qui tient ce langage odieux, Pétrarque moins célébre par ses écrits que par sa tendresse, Pétrarque le modèle des cœurs sensibles? Que le Philosophe est indigne du respect que la postérité conserve encore pour l'amant!

Cette facilité malheureuse que nous avons d'oublier les objets qui nous ont été les plus chers, est sans doute une des plus grandes foiblesses de l'humanité: mais quelle foiblesse plus grande encore d'oser s'en glorifier!

L'Homère, le Sophocle, l'Aristippe, l'Anacréon François, à qui la postérité prodiguera une admiration dont les contemporains sont toujours avares, me donne une aussi haute idée de son ame que de ses talens, lorsque dans les transports d'un éloquent désespoir, il met au rang des Dieux l'inimitable le Couvreur,

vreur, ou lorſqu'après dix ans il conſacre aux mânes de ſon ami Genonville des vers dignes de l'immortalité.

Suivons ces vertueux exemples; que nos amis vivent à jamais dans nos cœurs, & méritons de vivre à jamais dans le cœur de nos amis.

ARTICLE DOUZIEME.

NOURADIN ET ALMAMOULIN.*

SOus le regne de Genghiſcan Vainqueur de l'Orient, vivoit à Samarcande, un Commerçant fameux dans l'Inde, par l'étendue de ſon commerce, & par l'intégrité de ſes mœurs. Ses magaſins étoient remplis de tout ce que les Nations les plus éloignées produiſoient de plus rare, de toutes les curioſités naturelles, de toutes les merveilles de l'art; enfin il y raſſembloit tout ce qui pouvoit être utile ou précieux. Ses chariots occupoient les rues de la Ville; ſes navires couvroient la mer; le fleuve Oxus étoit fatigué de ſes marchandiſes, & le vent, de quelque point du Campos qu'il ſoufflât, amenoit l'opulence à Nouradin, car tel étoit ſon nom.

En vain la fortune lui prodiguoit ſes faveurs, elle

* Traduit de l'Anglois.

elle ne put le défendre d'une maladie de langueur dont il se sentit attaqué. Il la combattit d'abord par l'application d'un travail assidu, ensuite par les ressources du luxe & des plaisirs. Mais ne s'appercevant pas moins chaque jour de la diminution de ses forces, & son état commençant à l'effrayer, il eut recours aux Médecins. Aussi-tôt ils entassérent chez lui les aléxipharmiques, les restauratifs, les vertus essentielles. On fit dissoudre les perles de l'Orient, on distilla les épices de l'Arabie, toutes les productions de la nature furent employées pour fortifier ses nerfs, & pour renouveller le baume de son sang. Nouradin amusé quelque tems par des promesses, soutenu par des cordiaux, calmé par des anodins, s'apperçut enfin avec indignation que tant de palliatifs n'arrêtoient point les progrès de son mal, & que la santé ne s'achetoit pas. Il ne sortoit plus de son lit, ses Médecins s'étoient retirés, ses amis l'abandonnoient; cependant comme il mouroit à regret, il conservoit encore l'espoir de vivre.

Après avoir passé une nuit agitée, il fit appeller son fils unique Almamoulin, & ordonna qu'on le laissat seul avec lui: Mon fils, lui dit-

il, voyez en moi un exemple frappant de la foiblesse & de la fragilité humaine. Il y a peu de jours que votre père étoit heureux & puissant, fleuri comme la rose printanière, & fort comme le cédre des montagnes. Les nations de l'Asie se désaltéroient avec ses rosées; l'art & le commerce se plaisoient sous son ombre. Hélas, l'envie en soupirant a jetté ses regards sur moi, & s'est écriée, » Cet arbre étend trop loin ses racines, & sa » tige altiére brave trop les vents. La pru- » dence s'appuye sur son tronc & la prospé- » rité s'égaye sur son sommet. « Considérez-moi maintenant, mon cher *Almamoulin*, considérez-moi abbatu & desséché. Ecoutez bien ce que je vai vous dire; j'ai commercé, j'ai prospéré, ma maison étoit brillante, mon domestique nombreux, & cependant je n'ai déployé qu'une petite partie de mes richesses. J'ai amoncelé dans des tours, j'ai enseveli dans des cavernes tout ce dont la crainte d'exciter la haine & l'avidité m'a empêché de jouir. Cet écrit que je vous remets vous instruira des lieux où ces trésors sont cachés. Mon projet étoit de me retirer, avant la fin de l'année, dans un pays plus libre & plus sûr,

sûr, avec mes biens ; d'y passer sept ans dans les délices de la table & de la société, ensuite le reste de mes jours dans la solitude & le repentir. Mais le bras de la mort est levé sur moi ; mon sang se glace dans mes veines, je vai vous laisser le produit de mes travaux ; c'est votre affaire d'en savoir jouïr. A ces mots, qui retracèrent encore à Nouradin les motifs de regretter la vie, sa tristesse redoubla tellement, qu'étant tombé dans une crise violente il expira.

Almamoulin qui chérissoit son pére, accablé de ce douloureux spectacle, resta deux heures inaccessible à tout autre sentiment, qu'à celui de la perte qu'il venoit de faire. Enfin il rentra dans son appartement & jetta les yeux sur le papier qu'il tenoit, auquel d'abord il n'avoit fait aucune attention. L'aspect de l'état de ses richesses tarit tout à coup ses larmes, de manière qu'il put ordonner la pompe funebre de Nouradin d'un air assez tranquille. Il employa les deux nuits suivantes à visiter la tour & les cavernes, où il trouva des trésors qui surpassérent encore l'idée qu'il en avoit conçue. Almamoulin élevé sévérement, avoit

ſouvent envié les riches habits, les équipages brillans & tout le faſte des jeunes gens de ſon âge. Il ſe crut heureux de pouvoir enfin ſe procurer ce qu'il ſouhaitoit en vain depuis long-tems. Il ne mit point de frein à ſes fantaiſies, & ſe flatta de ſe garantir des peines & des inquiétudes, en ſe livrant aux plaiſirs.

Nonchalamment aſſis dans un magnifique char, ſuivi d'un cortége pompeux, il ne paſſoit jamais dans les rues ſans répandre de l'argent au peuple, dont les acclamations bourſoufloient encore ſon orgueil. La Nobleſſe s'en irrita, il devint ſuſpect aux Miniſtres, les militaires le menacérent. Alors Almamoulin averti de l'orage qui ſe groſſiſſoit de toutes parts contre lui, ſe revétit d'habit de deuil, s'humilia devant ſes ennemis & ne réuſſit à les appaiſer qu'à force d'or, de pierreries & de baſſeſſes.

Inſtruit par cette épreuve, il voulut s'étayer de quelque alliance illuſtre avec les Princes Tartares, & leur offrit le prix de leurs Royaumes pour obtenir la main d'une Princeſſe de leur ſang. Ses offres & ſes préſens furent également rejettés; cependant Golconda, Souve-

raine

raine d'Aſtracan, daigna permettre qu'il parût en ſa préſence : Elle le reçut placée ſur ſon trône, parée de ſon Manteau Royal, couverte de diamans, mais plus éblouïſſante encore par ſa beauté. L'amour & la pudeur ſembloient ſe confondre dans ſes regards, & la dignité ornoit ſon front. Almamoulin ne put ſoutenir tant d'éclat : Il approche en tremblant, bégaye, ſe proſterne, & la Princeſſe indignée de ſon air déconcerté le congédie avec mépris; Eh! comment ce malheureux, dit-elle, peut-il eſpérer de me ſoumettre, puiſque mon ſeul aſpect le terraſſe? Fuis, homme auſſi foible que vain, fais oſtentation de tes richeſſes, tu es né pour l'opulence & non pour la Grandeur.

Almamoulin honteux ſe retira, & ne ſongea plus qu'à ſe réduire aux amuſemens domeſtiques de la vie privée. Il fit conſtruire des palais, traça des jardins, tranſplanta des forêts, applanit des montagnes, ouvrit des perſpectives, conduiſit des eaux juſqu'aux ſommets des tours, changea le lit des fleuves, & métamorphoſa la ſurface de la terre.

Ces travaux le divertirent quelque tems; à

la longue il s'en dégoûta. Tout ce qu'il avoit fait lui devint ennuyeux : enfin cherchant à varier ſes projets, il acheta des terres dans des Provinces éloignées, y bâtit des maiſons de plaiſance, qu'il orna pour chaque ſaiſon. Le changement de lieu parut d'abord le diſtraire agréablement ; mais toutes ces nouveautés de ſituation furent bien-tôt épuiſées ; ſon cœur reſta vuide & ſes déſirs ſans objet le dévorèrent intérieurement.

Il prit donc le parti de retourner à Samarcande, & y ouvrit ſa porte à tous ceux dont la grande affaire eſt de courir après le plaiſir. Sa table *étoit* chargée des mets les plus exquis & les plus rares ; les vins de tous les pays & de toutes les feuilles, petilloient dans ſes ſuperbes coupes ; ſes lampes répandoient les parfums les plus délicieux ; le ſon des inſtrumens & la mélodie des voix écartoient la mélancolie ; chaque heure étoit marquée par une volupté nouvelle, le jour commençoit & finiſſoit par des feſtins & des danſes. Almamoulin alors s'écria, J'ai trouvé le véritable uſage des richeſſes ! Je ſuis entouré d'amis qui voyent les miennes ſans me les envier ! Je jouïs à la

fois

ſois de la faveur du peuple & de la ſécurité d'une vie retirée. Quels chagrins peut craindre celui à qui tout le monde veut plaire, & quels dangers peut-il courir lorſqu'il a tous les hommes pour amis ?

Tels étoient les riantes idées de l'imprudent Almamoulin, dans le moment où il regardoit du haut d'une tribune la joyeuſe aſſemblée à laquelle il donnoit des fêtes, lorſqu'un Officier de la Juſtice entre dans ſa maiſon & le ſomme de comparoître devant l'Empereur. Tandis qu'il s'en étonne, chaque Convive s'évade adroitement, & Almamoulin fut emmené ſans qu'aucun d'eux le ſuivît pour rendre témoignage de ſon intégrité. Un d'entr'eux au contraire, & des plus familiérement reçus chez lui, l'avoit accuſé de haute trahiſon, dans l'eſpoir d'avoir part à la confiſcation de ſes biens. Abandonné de tous, ſans appui, ſans défenſeurs, ſon innocence, ſa candeur & ſon ingénuité lui ſuffirent. Il fut juſtifié avec éclat, & ſon accuſateur périt en priſon.

Almamoulin ſe convainquit alors qu'on ne devoit compter, ni ſur l'honneur, ni ſur la fidélité de ceux qui ne reſpirent que pour ſatisfaire

tisfaire leurs sens. Il se lassa de tant d'expériences & de tant de recherches inutiles sur les moyens de vivre heureux. Il eut enfin recours aux conseils d'un sage, qui après avoir passé sa jeunesse à voyager, & son âge mûr à observer, à réfléchir, s'étoit retiré du grand monde, dans une petite habitation sur les bords de l'Oxus. Là, il ne parloit qu'à ceux qui avoient besoin de ses avis: Mon fils, dit-il, en embrassant Almamoulin, votre raison séduite par de fausses espérances, a long-tems souhaité des richesses. Vous vous en étiez formé une opinion bien supérieure à la destination que la nature leur avoit marquée. Vous attendiez de leur possession, ce que l'expérience vous a démontré n'en pas dépendre. Elles ne donnent pas la sagesse, puisqu'elles vous suggérèrent à votre entrée dans le monde, d'acheter au plus haut prix le vain son des acclamations populaires. Elles ne disposent pas de la magnanimité, puisque vous tremblâtes à Astracan, en présence d'une Princesse, dont l'être considéré philosophiquement n'est pas au-dessus du vôtre. Elles ne ressuscitent pas les sensations éteintes du plaisir, puisque vos palais

palais abandonnés, vos jardins négligés, en ſont la preuve. Elles acquièrent rarement de vrais amis, puiſque lorſque vous fûtes obligé de comparoître devant l'Empereur, ceux que vous careſſiez à ce titre vous trahirent & vous abandonnèrent. Cependant ne concluez pas que les richeſſes ſoient inutiles ; le ſage ſait en rendre l'uſage délicieux, c'eſt lorſque la bienfaiſance éclairée le dirige.

ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

REFLEXIONS*

Sur une maladie de l'esprit, les moyens de la guérir, &c.

LE fameux *Locke*, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir voulu favoriser la paresse ou le libertinage, a prétendu, que quiconque veut bien employer son tems, doit en passer une partie dans des bagatelles. Il est impossible à l'homme de passer toute sa vie dans une étude profonde & des méditations continuelles; aussi les partisans les plus zélés du travail & des occupations sérieuses, ont toujours consacré quelques heures au repos & à l'amusement.

Il est certain que, volontairement ou malgré nous, plusieurs de nos momens s'écoulent sans que nous nous en apercevions, & que l'esprit quittant son occupation principale, se proméne

* Traduites de l'Anglois.

méne çà & là. Une attention ſérieuſe & profonde ne ſe ſoutient que fort peu de tems; & tandis que renfermé dans ſon cabinet, on s'applique à l'examen de quelque queſtion difficile à réſoudre, l'eſprit ſe porte vers des objets qui l'occupent plus agréablement; on ſe ſent tranſporté, ſans ſavoir comment, hors de ſon ſujet; on y revient enſuite dans l'état d'un homme qui ſort d'un ſonge, ſans ſavoir comment on l'avoit quitté, & pendant combien de tems on en a été diſtrait.

On a ſouvent remarqué que ceux qui ſont les plus ſtudieux ne ſont pas toujours les plus ſavans. Il eſt certain que cela vient principalement de la différence des génies, du choix des livres, & de la méthode d'étudier. Je crois cependant que cela peut venir ſouvent de ce qu'on ne peut pas s'appliquer fortement à l'étude lorſqu'on ſe tient ſi long-tems renfermé.

Pluſieurs en impoſent au Public, & d'autres à eux-mêmes, par une grande application qui n'eſt qu'apparente, tandis que, dans la réalité, ils ſuivent les caprices de leur imagination, s'amuſent à ſe promener dans le paſſé & dans l'avenir, ſe placent dans différentes

ſitua-

ſituations de la vie, & ne s'occupent que de viſions & de chiméres. Dans le voyage de la vie pluſieurs reſtent en arriére, parce qu'ils ſont naturellement foibles & pareſſeux; d'autres, parce qu'ils manquent le chemin; d'autres enfin, parce qu'ils le quittent volontairement, & qu'au lieu d'avancer à grands pas, ils ſe plaiſent à s'écarter à droite & à gauche, pour cueillir des fleurs, & ſe repoſer partout où ils trouvent de l'ombre.

Rien n'eſt plus préjudiciable à un homme qui par ſon état eſt obligé de penſer & de réfléchir, que la coutume de permettre ces ſortes d'écarts à ſon eſprit. Les autres vices & les autres eſpèces de folie peuvent être arrêtées par la crainte, corrigées par des conſeils, ou détruites par l'effet que produit ſur nous dans de certains tems, la comparaiſon de notre conduite avec celle des autres. Mais n'apercevant pas ce déréglement inviſible de l'eſprit & cette ſecrette prodigalité de lui-même, nous ne nous en faiſons point de reproche. Ce ſongeur ſe retire dans ſon apartement, il ne veut être interrompu par perſonne, il ſe livre tout entier à ſon imagination; mille mondes paſſent devant lui, les images ſe ſuccédent, une

une ſuite d'idées qui l'amuſent voltigent autour de lui. Les beſoins, ou la coutume, le rapellent à la vie ordinaire; il entre dans la ſociété, chagrin de ne pouvoir pas ſuivre en tout ſa volonté. Il remporte de ſes excurſions pareſſeuſes, non pas des connoiſſances, mais une ſorte d'aigreur dans l'ame; & il ſe hâte de retourner aux plaiſirs dont il vient de jouïr, avec l'inquiétude d'un homme entiérement occupé de la perfection d'une ſcience qu'il chérit par-deſſus toutes les autres. Bientôt cette maladie gagne toutes les facultés de ſon ame, ſans qu'il paroiſſe de ſymptome extérieur qui la faſſe connoître.

Il arrive quelquefois, que ces hommes qui veulent ſe donner pour ſçavans, ſont découverts & forcés par quelque diſgrace ou quelque avanture malheureuſe, de ſentir la différence qu'il y a entre le travail de la méditation & les amuſemens de la penſée. Mais ſouvent on ne fait cette découverte que lorſque le mal eſt ſans remède parce que le tems eſt paſſé. Il y a mille choſes qui peuvent tirer un ſtupide de ſa léthargie, & lui montrer la honte de ſon état. Mais ceux qui ſont convaincus de la néceſſité de ſe défaire de l'habitude

tude dont nous parlons, y retombent lors même qu'ils croyent tenir leur résolution; ces idées qui les amusent sont toujours prêtes à paroitre; elles se présentent dans quel tems que ce soit, & en quelque lieu qu'on se trouve. Elles surprennent l'ame tout à coup; on se livre à elles sans s'en apercevoir.

Il faut se délivrer de cet esclavage, si l'on désire d'être sage ou utile au monde, de s'attirer l'estime des autres, & de pouvoir se rapeller avec plaisir dans la vieillesse ses premières années. Pour recouvrer sa liberté, il faut trouver des moyens de se soustraire à soi-même; *il faut s'efforcer de tourner ses désirs sur des objets extérieurs*; il faut prendre part aux plaisirs & aux peines des autres, & faire naître au dedans de soi un besoin des plaisirs que donne la societé & le commerce de l'amitié.

On pourroit peut-être guerir cette maladie de l'ame en s'appliquant à des études d'un nouveau genre, qui offrant à l'ame des idées qu'elle n'a point eu encore, mettent la curiosité en mouvement. Cependant comme l'étude demande la solitude, & que la solitude peut être nuisible à ceux qui ont accoutumé de se livrer entiérement à eux-mêmes, il

faut

faut s'appliquer à quelque travail du corps, qui l'excerce, rechercher des plaisirs qu'on partage avec les autres; sans cela, on pourra empêcher l'effet de la maladie pendant quelque tems, mais on ne la guérira pas entiérement.

Lorsque cette maladie de l'ame a fait de grands progrès, & que le tems l'a profondément enracinée, il faut les plus grands efforts de raison & de vertu pour y appliquer le reméde. Il faut donc avoir soin de s'opposer vivement à ses premiéres attaques. Celui qui s'aperçoit qu'elle veut s'emparer de lui, doit tourner sur elle toute son attention, & ne lui laisser aucune prise sur son ame.

La grande résolution que nous devons prendre, lorsque notre bonheur & notre vertu ont reçu des atteintes de ce genre, consiste à ne pas nous permettre de passer un seul instant dans un état d'indifférence; & dès que nous sentons que les affaires de la vie nous fatiguent ou nous ennuyent, à passer tout de suite à quelque chose qui nous distraise & nous amuse.

Après l'exercice du corps, si nécessaire non-seulement pour la santé, mais pour donner de

l'activité & de la vigueur à l'ame, un être raisonnable doit particuliérement chercher le plaisir dans un commerce de pensées, dans des conversations libres & aisées, dont la défiance est bannie parce qu'on se connoit, & l'envie parce qu'on s'aime & qu'on se veut du bien; où l'on ne parle jamais pour offenser, & où l'on n'écoute que dans le dessein de s'amuser.

Il faut nécessairement consacrer une partie de son tems à des amusemens; mais ce qui dépend de nous, c'est de nous amuser seuls ou en compagnie. Il y a longtems que l'on a dit qu'il faut joindre l'utile à l'agréable; mais on s'est fait différentes idées de l'utile. Tous sont convenus que nos amusemens ne doivent pas finir avec le moment où l'on s'y livre, mais qu'ils doivent nous être utiles pour l'avenir. Celui qui cherche à s'amuser dans les compagnies, peut, des conversations les plus triviales, remporter quelques avis utiles; recevoir, des esprits même les plus bornés, des lumiéres sur des sujets importans, & rectifier ses idées en disputant sur des paradoxes.

C'est pendant ce tems là que se forment pour l'ordinaire ces amis auprès desquels on trou-

trouve le bonheur & la tranquillité. Un homme ſage & vertueux n'eſt jamais aimable que dans ces intervalles de familiarité. Des vertus héroïques, de belles découvertes peuvent concilier le reſpect & la vénération; mais l'amour ne ſe gagne que là où ſe trouve une égalité naturelle ou volontaire; & ce qui le fait naître, c'eſt cette facilité, cette gayeté qui met tous les eſprits à leur aiſe, qui change la modeſtie en liberté, & la timidité en confiance. Au moyen de cette aiſance, on eſt aſſuré de plaire, de quelque caractère qu'on ſoit revêtu; ſi elle ſe trouve chez des ſupérieurs, nous les aimons parce qu'ils nous cachent la diſtance qu'il y a entre eux & nous; ſi ce ſont des inférieurs, dont nous n'avons aucun autre avantage à attendre, leur bonne humeur & leur vivacité contribue à notre plaiſir.

Nous ſommes différemment affectés lorſque nous voyons une fortereſſe, que lorſque nous regardons une maiſon de plaiſance; nous regardons les tours & les remparts avec une ſorte de ſatisfaction ſombre & inquiette, parce que nous lions l'idée de danger avec celle d'une place forte; mais nous ne conſidérons

qu'avec un plaisir sans mélange une maison de plaisance, parce qu'elle ne rapelle à notre esprit que des idées de contentement & de joye. Il y a la même différence entre des gens élevés en dignité & des gens aimables; avec des protecteurs nous sommes tranquilles, avec des amis nous sommes heureux.

ARTICLE QUATORZIEME.

EPITRE
A Mr. D****.

Ce n'eſt pas toi que l'on refuſe,
Damis; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette Ville qui m'amuſe.
L'amitié m'en fait une loi;
Mais je fuis le ton d'un ouvrage;
Songe que je parle avec toi
Sans art comme ſans verbiage;
Et de tant d'êtres ſi divers
Peins-toi le biſarre aſſemblage
Par le deſordre de mes vers.
Grands talens, Spectacles magiques;
Tantôt courus, tantôt ſifflés,
Seigneurs vils, *Midas* bourſoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe faſtueux,
Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeune guide,

Populace de beaux eſprits,
Marquis bruyans à tête vuide,
Amans volages, bons maris:
De *tous* les objets dans Paris
J'admire la ſource féconde;
Et cette Reine des Cités,
A mes yeux toujours enchantés
Préſente l'abrégé du monde.

De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit & donne l'exemple;
On court ſans ceſſe à ſon autel,
Et tout Paris lui ſert de Temple.
La triſteſſe, le froid bon-ſens,
Sont les victimes qu'on immole;
Les ris ſont Prêtres de l'Idole,
Et la ſaillie eſt ſon encens.

Dans les Cercles chacun déploye
L'art profond de tout effleurer.
Un nœud léger d'or & de ſoye
Unit les cœurs ſans les ſerrer.
Vous pâliſſez: les fronts pâliſſent,
Et vos plaiſirs & vos douleurs
Dans les regards ſe réfléchiſſent,
Mais ſans pénétrer juſqu'aux cœurs:
Telle eſt une brillante glace,
Tels ces marbres durs & polis,

Où

Où les objets ſont reproduits,
Mais s'arrêtent à la ſurface.
Les travers y ſont conſacrés,
Les ridicules, effroyables,
Les défauts, ſouvent adorés,
Les vices mêmes, agréables.
Le *Bon-Ton* fait les bonnes mœurs;
Ses oracles, ce ſont les Belles,
Reines des eſprits & des cœurs,
Au rouge, à la mode fidelles,
Et *Pénélopes* comme ailleurs.
On y parle Philoſophie;
Pour Philoſophe, on ne l'eſt pas.
Le maſque de la modeſtie
Sert l'orgueil de tous les états.
On y cenſure par envie,
On raille, on médit par manie,
On ne brille que par éclats,
Et par air on eſt même impie.
Mais, grace aux Sages délicats,
Qui ſçavent abréger la vie,
Longue ſans un peu de folie,
Ici mieux que dans nos climats,
On chante, on rit, on boit, on aime;
Chaque ſaiſon a ſes appas,
Et dans le ſein de l'hyver même,

Les fleurs y naiſſent ſous les pas.
C'eſt ſur ces rives fortunées,
Damis, que les Arts, les Plaiſirs,
Arbitres de mes deſtinées,
Vont remplir mes jeunes années,
Et la foule de mes déſirs.
Majeſtueuſe Architecture,
De Paris ſuperbe ornement,
Chefs-d'œuvre d'un pinceau brillant,
Rival heureux de la Nature;
Marbres, qu'un ciſeau créateur
Façonne, amollit, vivifie;
Théâtre, dont l'art ſéducteur
Unit *Melpomène* à *Thalie*,
Où me fait frémir *Athalie*,
Où m'amuſe un dévot trompeur;
Fameux Temple de l'Harmonie,
Qui captive par ta magie
Mes yeux, mon oreille, & mon cœur;
Vous tous, nobles fruits du génie,
Je vous vois enfin, je vous ſens;
Vos charmes ont rempli mon ame,
Et vous verſez dans tous mes ſens
Ces tranſports, cette active flamme,
Mére féconde des talens.
Mais toi, Plaiſir, Plaiſir aimable,

Que

Que défend la trifte Raifon,
Toi, qui dans les yeux de *Lifon*
Me peins le bonheur véritable,
Embelli mon heureux printemps.
Damis, par de vains argumens,
Ne fane pas fa fleur brillante.
Peut-on être fage à vingt ans?
Socrate ne le fut qu'à trente.
Aux champs de *Mars*, le fier Hector
Songeoit à fa belle *Andromaque*;
Et, s'il faut mieux citer encor,
Eucharis, aux yeux de Mentor,
Charmoit le jeune *Télémaque*,
Qui, dans fon amoureux effor,
Oublioit fon pére & l'Ithaque.
Mais de la fombre Antiquité
A quoi bon perçant les ténébres,
Chercher des exemples célébres?
Ai-je befoin d'autorité?
Ces vers, enfans de ta jeuneffe,
Et d'une lyre enchantereffe,
Où ta Mufe d'*Anacréon*
Prêche la morale commode,
Et fait fourire à ce fermon;
Ces vers font aujourd'hui mon code.
O des neuf fœurs amant chéri,

Je

Je ne puis donc plus que te lire !
J'étois trop heureux de m'inſtruire
Près d'un Philoſophe poli,
Qui ſçait penſer & qui ſçait rire,
De voir dans un maître un ami,
D'entendre celui que j'admire :
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres en des vers ſublimes
Nous tracent ton portrait charmant ;
Sans te définir par maximes,
Je te connois par ſentiment.

ARTI-

ARTICLE QUINZIEME.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE:

Quis multâ gracilis te &c.

Sous ces berceaux amoureux
De l'ombrage où tu reposes,
Quel est ce mortel heureux
Que ta main couvre de roses?
Il la presse tendrement,
Et tes yeux, belle Glicère,
Loin de s'armer de colère,
Ont un regard plus touchant.
Les Amours & la Nature
Ont tressé négligemment
Ta brillante chevelure;
Mais l'air de simplicité
Dont s'embellissent tes graces,
Etincellent sur leurs traces
Des feux de la volupté.

Ton

Ton jeune Amant dans l'yvreſſe,
Sous le bandeau du bonheur,
S'abandonne à la douceur
De ta voix enchantereſſe;
Il ſe flatte que les Dieux
Pour lui ſeul enfin propices,
Eterniſeront tes nœuds
Et ces momens de délices
Qui l'ont ravi dans les cieux.
Séduiſante & fauſſe image!
Le plaiſir comme l'éclair
Frappe l'œil, enflamme l'air,
Et n'annonce que l'orage;
Au bruit des fiers Aquilons
Je vois Flore diſparoitre,
Sous des torrens de ſalpêtre;
Cérès pleure ſes moiſſons,
Et Bacchus ſon eſpérance;
Tels ſont les jeux de l'Amour,
Un cœur tendre eſt ſans deffenſe,
Le caprice & l'inconſtance
L'accableront tour à tour;
Aux plus brillantes journées
Succéderont les dégouts,
Et dans des tourmens jaloux
S'écouleront ſes années.

Pour

Pour moi qui ſçais ton humeur,
Que je plains, belle Glicère,
L'amant crédule & ſincère
Qui t'aura ſoumis ſon cœur!
Mais je fuirai le naufrage;
J'ai promis au Dieu des flots
De ſauver dans le repos
Les débris de mon courage.
A la tranquille Amitié,
Loin des écueils de Cythère,
Deſormais je ſuis lié;
Heureux d'avoir oublié
Le deſir & l'art de plaire.

ARTICLE SEIZIEME.

ODE

*Sur la mort de Made. de ***.*

QUels ſons funebres retentiſſent !
Quel eſt cet appareil de douleur & de deuil !
Les graces ſont en pleurs & les vertus gémiſſent
Près d'un triſte cercueil.

O jour déplorable & funeſte !
Eglé n'eſt plus : Eglé... C'en eſt fait pour jamais ;
Un froid amas de cendre eſt tout ce qui nous reſte
D'un objet plein d'attraits.

Hélas ! que ſert d'être adorée ?
Dans ce jour de douleurs inutile ſoutien !
Que ſert de mille cœurs la tendreſſe éplorée ?
La Parque n'entend rien.

Source de tout ce qui reſpire,
O Nature, quels ſont tes décrets inhumains ?
D'où naît cette fureur qui te porte à détruire
L'ouvrage de tes mains ?

Dans ton éternelle inconſtance
Créer, anéantir ſont les jeux de ton bras :
Mére enſemble & bourreau, tu prêtes l'exiſtence
Et donnes le trépas.

Le ruiſſeau qui roule ſon onde
Parmi l'émail brillant de ces prés toujours verds,
Enſevelit bientôt ſa courſe vagabonde
Au ſein des vaſtes mers.

La

La rose ne voit qu'une aurore ;
Vainement le soleil renaît plus amoureux,
Il ne retrouve plus cet éclat qu'il adore,
Et porte ailleurs ses feux.
Telle est du sort la loi sévére,
Tout ce qui nait expire & périt sans retour :
L'homme en subit l'arrêt, & ce Dieu de la terre
Tombe & meurt à son tour.
Une chaine toute puissante
Unit son dernier souffle & son premier soupir :
Epargnons nous les pleurs, & d'une ame constante
Mourons, voyons mourir.
Loin de ce fragile mêlange
De fluides subtils, d'atômes animés,
Contemplons cet esprit, qui survit à la fange
Dont nous sommes formés.
O moitié céleste & sacrée
De cet objet divin que célébrent mes chants !
Je me plais à penser que ton ombre adorée
Ecoute mes accens.
Reçoi le tendre & foible hommage
D'un cœur qui chérira ses regrets éternels :
Vous, Muses, qu'elle aima, couronnez son image
De mirtes immortels.
Cessez de voler sur les traces
De ces fiers destructeurs de cent pays divers ;
Votre premier devoir est de chanter les Graces
Qui parent l'Univers.

ARTI-

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

L'ABEILLE ET LA FOURMI.

Fable.

LA Fourmi disoit à l'Abeille;
Mais je ne conçois pas du tout votre dédain;
Vous vous croyez une merveille,
N'avons-nous pas même art, même destin,
Même industrie & sagesse pareille?
Chacune, à sa façon, fait son petit butin
Sur l'œillet, la rose ou le thin.
Vous allez fourager & chercher votre vie;
C'est fort bien fait, je n'en ai point d'envie;
Moi, je trouve la mienne en dérobant le grain
Dont en hyver ma cellule est remplie.
Tout est égal, ce me semble, entre nous.
Oh, dit l'Abeille, il est vrai que la rose
En me laissant nourrir de ses parfums si doux
Dont le matin Flore l'arrose,
Fournit à mon art quelque chose;
Mais dérober sans fruit, voilà votre métier;
Et puis il est encor une remarque à faire;
Vous volez le grain tout entier.
Ma Fable est, je crois, assez claire.
Quant au sens qu'elle peut avoir:
Interrogez pourtant un plagiaire,
Il n'y voit rien, ou ne veut rien y voir.

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. NOuvel Essai sur les grands événemens par les petites causes, tiré de l'Histoire. Brochure in-12. *Paris*, chez *Greffier*. Ce nouveau Volume contient l'Histoire du Roi *Candaule*, de *Guillaume Tell*, &c. Il est plus intéressant que le premier.

II. Histoire Générale des Huns. Par Mr. de *Guignes* de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, T. 4e. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Ce 4e. & dernier volume renferme l'Histoire des *Timocrides*, qui eurent pour Chef le fameux *Tamerlan*; celle des *Grands Mogols*, des *Kalmoucks* &c.

III. A B C Royal, ou l'Art d'aprendre à lire sans épeller les voyelles ni les consonnes du nom que les derniéres ont dans l'Alphabet. Dédié aux Enfans de France, &c. Brochure. *Paris*, chez *Lambert*.

IV. Catéchisme du livre de l'*Esprit*, ou Elémens de la Philosophie de l'*Esprit*, mis à la portée de tout le monde. *Paris*, chez *Hérissant*. C'est la quintessence de tout ce qu'il y a de dangereux dans le Livre de l'*Esprit*.

V. L'Histoire Naturelle, par Mr. *de Buffon*. T. VII. *Paris*, chez *Durand*. Ce VIIe. Vol. contient un Discours sur les Animaux carnassiers, l'Histoire du Loup, du Renard, du Blaireau, de la Loutre, de la Fouine, &c.

VI. L'Année Politique, contenant l'état présent de l'Europe, ses Guerres, ses Révolutions, &c. Tom. Ier. *Avignon*. Ce Ier. Volume très-intéressant, renferme

les 6 premiers mois de l'année 1758. Il en paroîtra deux Volumes chaque année.

VII. Testament Politique de l'Amiral Byng, traduit de l'Anglois. *Paris*, chez *Durand*. L'Auteur de ce prétendu Testament de l'Amiral Byng, reproche aux Anglois les fautes qu'ils ont commises; il justifie l'Amiral Byng sur l'affaire de Minorque, &c.

VIII. Lectures amusantes, ou les Mœurs du siecle, rassemblées dans plusieurs Historiettes ou Contes en prose, pris de différens Auteurs modernes & dans divers Recueils ou Journaux. 3. vol. in-12. *Paris*, chez *Prault* fils. On a mis à contribution dans ce Recueil les Auteurs vivans & ceux qui sont morts, & on l'a fait avec choix.

IX. Anacreon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrtée, traduits en Vers François par Mr. *Poinsinet de Sivry*. *Nancy*, chez *Pierre Antoine*. La Traduction égale l'Original dans la plupart des piéces.

X. Francisci Josephi *des Billons* è Societate Jesu fabularum Æsopiarum libri quinque priores diligenter emendati. *Paris* chez *Barbou*. Les Fables du Pere *des Billons*, imitateur & rival de Phedre, méritoient d'entrer dans la belle Collection du Sr. *Barbou*.

XI. Apologie de Louis XIV. & de son Conseil sur la révocation de l'Edit de Nantes, pour servir de réponse à la Lettre d'un Patriote sur la Tolerance Civile des Protestans de France; avec une Dissertation sur la Journée de la St. Barthelemy. *Paris*. C'est l'Ouvrage d'un bon Chrétien, qui voudroit que, pour la plus grande gloire de Dieu, l'on exterminât tous ceux qu'il appelle des *Hérétiques*. Selon lui, il n'y a point eu de plus belle journée que celle de la St. Barthelemy.

XII. Discours sur une nouvelle maniére d'enseigner & d'aprendre la Géographie d'après une suite d'Opérations Typographiques, par Mr. *Luneau de Bois-Jermain*. *Paris*, chez *Du Chesne*.

XIII.

XIII. Nouvelle Méthode pour aprendre la langue Latine, par un systême si facile qu'il est à la portée d'un enfant de 5. ou 6. ans qui sçait lire, & si prompt qu'on y fait plus de progrès en deux ou trois années qu'en huit ou dix en suivant la route ordinaire &c. par Mr. de *Launay*, 3. vol. in-8. *Paris* chez *Robustel*. Excellente méthode.

XIV. Mémoires de la Cour d'Auguste. Traduits de l'Anglois, par Mr. Feutry, Tome II. *Paris* chez *Simon*. On trouve dans ce II. vol. non moins intéressant que le 1er. le tableau de la Proscription, les deux fameuses Batailles de Philippe, celle d'Actium, &c. La Traduction est exacte & élégante.

XV. Introduction à l'Histoire politique & générale de l'Univers, où l'on voit les différentes révolutions arrivées dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, commencée par le Baron *de Puffendorff*. Nouvelle Edition par Mr. de *Grace*. Tomes VIIe. & VIIIe. *Paris* chez *Grangé*. Ces deux volumes complettent l'Histoire Universelle que Mr. *de Grace* avoit entreprise sur le plan de *Puffendorff*.

XVI. Bibliotheque portative des Péres de l'Eglise, qui renferme l'Histoire abrégée de leur vie, l'analyse de leurs plus beaux Ouvrages, &c. Par M... Tome II. *Paris*, chez *Augustin-Martin Lottin* l'aîné. Dans ce II. Volume il est question de St. *Basile*, St. *Cyrille* de Jérusalem, St. *Gregoire* de *Nazianze*, St. *Ephrem*, & St. *Gregoire* de Nysse.

XVII. Dictionnaire de Physique portatif, orné de planches & de figures, &c. un Vol. 8°. Par un Professeur de Physique. *Avignon*, chez *F. B. Merande*. Excellent.

XVIII. La Fille d'Aristide, Comédie en 5. Actes en prose, par Madame de Grafigni. *Paris*, chez *Du Chesne*. Froide.

XIX. Recueil des Piéces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III.

Paris, chez *Le Prieur*. Ce Vol. contient depuis l'année 1750. jusqu'en 1758.

XX. Mémoires Historiques, Militaires & Politiques sur les principaux évéuemens arrivés dans l'Isle & le Royaume de Corse, depuis le commencement de l'année 1738. jusqu'à la fin de l'année 1741., avec l'Histoire Naturelle de ce Pays, &c., par M. *Jaussin*, 2. vol. in-12. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Curieux.

XXI. Mémoire dans lequel on prouve que *les Chinois sont une Colonie Egyptienne*, lû dans l'Assemblée publique de l'Académie des Inscriptions, par Mr. de *Guignes*. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*.

ANGLETERRE.

I. THe *History of* &c. Histoire de Madame la Marquise de Pompadour, 2. vol. in-12. *Londres*, chez *Hooper*.

II. *The Life of Amiral Vernon*. La Vie de l'Amiral Vernon. *Londres*, chez *Fuller*.

III. *The Gardeners New Kalendar*, &c. Le nouveau Calendrier des Jardiniers, divisé selon les 12. mois de l'année, avec une subdivision de chaque mois en semaines, orné de très-belles figures. *Londres*, chez *Osborne*. C'est l'abrégé d'un grand Ouvrage intitulé *Eden*, ou, Systême complet de Jardinage.

IV. *Epistles philosophical and moral*. Lettres philosophiques & morales. *Londres*, chez *Wilcox*. Ces Epitres, écrites en vers, roulent sur la *Vérité*, sur les *bornes de l'entendement humain*, sur *le bonheur*, &c. La plûpart sont très-intéressantes.

V. *The Day of Judgement*. Le Jour du Jugement, Poëme, par J. Ogilvie. *Londres*, chez *Keith*. C'est une seconde Edition revue & corrigée, d'un Poëme généralement estimé.

VI.

VI. *Dissertations on the Prophecies* &c. Dissertations sur les Propheties qui ont eu leur accomplissement, & sur celles qui s'accomplissent de nos jours, par *T. Newton*, Tomes II. & III. *Londres*, chez *Tonson*. Le premier Volume de cet Ouvrage, estimable à bien des égards, parut en 1754.

VII. *The History of Scotland.* Histoire d'Ecosse, 2. vol. in-4. par *Guillaume Robertson. Londres*, chez *Millar.* L'Auteur a divisé cette Histoire, très-bien écrite, en 4. périodes; le premier s'étend depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au régne de *Kennet II.*; le 2d. depuis sa Conquête sur les Pictes jusqu'à la mort d'*Alexandre III.*; le 3e. jusqu'à celle de *Jaques V.*; le 3e. finit à l'avénement de *Jaques VI.* au Throne d'Angleterre.

VIII. *The Visitations of the Almighty, a Poëm.* Les Visitations du Tout-Puissant, Poëme. *Londres*, chez *Robinson.* C'est une déclamation poëtique sur les Guerres, les Tempêtes, les Inondations, &c. Il y a de très-beaux vers.

IX. *New Principles of Geography*, &c. Nouveaux Principes de Géographie & de Navigation, par *Benj. Martin*, folio. *Londres*, chez *Newbery*. Ouvrage fort estimé.

X. *Lectures concerning Oratory*, &c. Leçons sur l'Eloquence, par *Jean Lawsen. Londres*, chez *Davis*. Ces leçons roulent sur l'excellence de l'Eloquence, son origine & ses progrès chez les Anciens, &c. Il n'y a pas du neuf dans cet Ouvrage.

SUISSE.

EXtraits de quelques Poësies du XII., XIII. & XIV. siécle. *Lausanne*, chez *Fr. Grasset.* Cette Collection, très-curieuse, est tirée de la Bibliothéque de Berne, qui contient un grand nombre d'autres manuscrits, dont on donnera des Extraits, si ceux-ci sont du goût du Public.

ALLE-

ALLEMAGNE.

I. PRéservatif contre la corruption de la Langue Françoise, en France & dans le Pays où elle est le plus en usage, tels que l'Allemagne, la Suisse & la Hollande. Ouvrage périodique utile aux personnes de l'un & de l'autre sexe, contenant 1°. des Avis sur les fautes qui se commettent tous les jours en parlant & en écrivant, & sur quantité de mauvaises habitudes que l'on contracte d'après des modèles vicieux. 2°. Des Observations sur la Littérature, le goût, le stile épistolaire &c. 3°. Enfin, les principes de cette éloquence usuelle si agréable dans le commerce de la Société, avec les moyens faciles de s'y former dans la jeunesse, par Mr. *de Prémontval*. *Berlin*, chez *Grynæus*. Il en paroitra une brochure de 6. à 7. feuilles tous les trois mois.

II. *J. Laur. A Mosheim Elementa Theologiæ Dogmaticæ* &c. Abrégé de Théologie, par feu *M. Mosheim*, in-8. *Nuremberg*, chez *Monath*. *Trois parties. La 1re. traite* de Dieu, de ses perfections, de ses œuvres, &c. La 2de. de l'Homme avant & après sa chute. La 3e. de l'Oeconomie du salut. Cet Ouvrage posthume ne fait qu'augmenter les regrets qu'a causés la mort de cet excellent Théologien-Philosophe.

III. *Miscellanea edita a* Joh. Martino Sommer. Mélanges publiés par Mr. *Sommer*, in-8. *Leipsig*, chez *Pelt*. On trouve dans ces Mêlanges des observations sur *quelques passages du Nouveau Testament*; des réflexions sur le *degré d'imagination qui convient à un Historien*; l'éloge de *la médiocrité*, &c.

* * *

TABLE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

ART. I. *La Logique des Bienséances*, ou *Brochure sur le Bonheur.* page 3
ART. II. *Les Plaisirs de l'Imagination.* Chant II. 15
ART. III. Examen de cette Question: *Est-il avantageux de savoir son sort d'avance?* 48
ART. IV. *Pensées Politiques.* 72
ART. V. *Maximes & Caractères.* 88
ART. VI. *La Religion & la Superstition.* Songe. 102
ART. VII. *Reflexions sur les Petits-Maîtres.* 111
ART. VIII. *Portrait du vrai Critique.* 125
ART. IX. *Lettre à un jeune Homme qui entre dans le Monde.* 135
ART. X. *Essai sur les sentimens que nous devons à nos Amis après leur mort.* 171
ART. XII. *Nouradin & Almamoulin.* 194
ART. XIII. *Reflexions sur une maladie de l'esprit, les moyens de la guerir, &c.* 204
ART. XIV. *Epitre à Mr. D****.* 213
ART. XV. *Imitation de l'Ode d'Horace :* Quis multâ gracilis te &c. 219
ART. XVI. *Ode sur la mort de Mad. de ***.* 222
ART. XVII. *L'Abeille & la Fourmi.* Fable. 224
Nouvelles Litteraires. 225

Fin du dix-huitiéme Tome.